DE

L'ARIANISME.

ATHANASE-LE-GRAND

ET L'ÉGLISE DE SON TEMPS EN LUTTE AVEC L'ARIANISME (1).

L'étude des hérésies est un des spectacles les plus instructifs que puisse présenter à l'esprit l'histoire morale de l'humanité. On y voit les efforts de la pensée humaine, ses résistances, ses révoltes; on la suit dans ses détours les plus ingénieux, dans ses écarts les plus singuliers. Si l'on n'a pas exploré les opinions des hérésiarques dont les doctrines et le nom sont venus jusqu'à nous, on ne connaît pas toutes les ressources de la sophistique et de l'imagination humaine.

Une religion ne saurait prévaloir qu'en établissant son triomphe sur la ruine de quelques grandes opinions qui régnaient sur les hommes avant sa venue. Elle les opprime, elle les absorbe, et pendant un moment ces opinions sont non-seulement vaincues, mais semblent anéanties. Illusion : elles survivent d'une façon latente, mais indestructible. Rien de ce qui a des racines profondes dans la nature humaine ne périt, ne disparaît sans retour, et la moitié de l'histoire

(1) Traduit de l'allemand par Jean Cohen, 3 vol. in-8°; Paris, chez Debécourt, rue des Saints-Pères, 69.

religieuse et philosophique est remplie par les résurrections de ce qu'on avait pu croire un instant enseveli dans un irrévocable néant.

Sans Moïse et sans Platon, le christianisme n'existerait pas. Il est sorti de la loi promulguée par le sauveur des Hébreux; et il s'est incorporé la doctrine orientale façonnée par l'artiste athénien. Tout ce développement historique est du plus haut intérêt. Mûrie par l'action du temps, la loi de Moïse porte ses fruits, dont les germes avaient long-temps grandi avec une puissance réelle, mais secrète. Contraste merveilleux! La nation juive enfante une doctrine et refuse de l'avouer; elle ne reconnaît pas ce qu'elle a conçu dans son propre sein. La transformation de la pensée primitive a un tel caractère de nouveauté, qu'aux yeux de ceux devant qui elle se manifeste, elle semble une destruction de la doctrine dont elle annonce toutefois n'être que le complément. Aussi des luttes terribles s'engagèrent entre la loi de Moïse et la parole de Jésus. La victoire se décida pour l'esprit nouveau prêché par saint Paul, et l'église s'éleva sur la défaite de la synagogue désertée et proscrite. Mais au sein même de la communion chrétienne il resta des traces de la doctrine vaincue. Entre le mosaïsme et le christianisme la filiation était si directe, et dans le combat l'étreinte avait été si rude, que l'esprit novateur de l'Évangile fut, au milieu même de ses triomphes, poursuivi par d'opiniâtres réminiscences de la religion juive. Vers le milieu du troisième siècle vivait à Ptolémaïs, ville de la Thébaïde, qui du temps de Strabon était la plus considérable après Memphis, Sabellius, dont malheureusement le système ne nous est qu'imparfaitement connu. Sabellius, s'il faut en croire Épiphane, avait emprunté sa doctrine à un évangile apocryphe répandu en Égypte, et dont le rédacteur s'était surtout inspiré de la théosophie juive d'Alexandrie (1). D'après cet évangile, l'enseignement du Christ eût été double, comme celui des philosophes grecs. A la foule le Christ aurait annoncé un Dieu en trois personnes, le Père, le Fils et le Saint-Esprit; mais aux adeptes d'élite il aurait appris que le Père, le Fils et le Saint-Esprit n'étaient que trois faces, trois applications différentes d'une souveraine unité. C'était une transformation du monothéisme de l'ancienne loi, et les pères de l'église ne s'y trompaient pas, car ils reprochaient aux sabelliens de judaïser. Le sabellianisme enseignait, autant qu'il est permis de le reconnaître à travers l'obscurité des temps, l'identité du monde

(1) Neander, *Allgemeine Geschichte der christlichen Religion*, erster Band, dritte Abtheilung, S. 678, etc.

et de Dieu. Il disait que le Fils n'avait été qu'une forme de l'unité divine tombée passagèrement dans l'humanité, et que le Saint-Esprit était la présence permanente de la Divinité dans l'église. D'après Sabellius, le Fils et le Saint-Esprit n'agissaient donc pas, soit avant l'époque de la création, soit avant la rédemption; ils n'étaient que des révélations ultérieures de Dieu, révélations qui se manifestèrent quand le Père se décida à créer le monde, puis à y intervenir directement. Et quelle est la conséquence de la doctrine sabellienne sur la Trinité? C'est que l'homme n'est pas tombé. Le christianisme n'est plus une rédemption, mais seulement une évolution nouvelle de la Divinité, évolution qui n'est peut-être pas la dernière.

Ainsi reparaissait la doctrine de l'unité absolue. Avant Sabellius, Praxeas et Noëtus l'avaient enseignée. La sabellianisme devait être bientôt suivi d'une autre hérésie qui dans l'histoire des débats théologiques se développe sur une ligne parallèle. Sabellius confondait le monde et Dieu; vint Arius qui isolait Dieu du monde, en plaçant entre Dieu et le monde un être intermédiaire. Cette fois c'était Platon qui faisait invasion dans le dogme chrétien; c'était sa doctrine riche de tous les développemens et de toutes les transformations qu'elle devait aux enseignemens et aux systèmes de l'école d'Alexandrie, qui entreprenait, au sein même de l'église, de modifier profondément les bases du christianisme.

Un théologien allemand, enlevé trop tôt à la science, Jean-Adam Mœhler, a fait sur l'arianisme de profondes études qu'il a livrées au public sous la forme d'une biographie d'Athanase. Dès qu'il commença à s'instruire de l'histoire ecclésiastique, Mœhler, qu'une foi sincère attachait au catholicisme, fut frappé de la grande figure de l'illustre adversaire d'Arius. La vie agitée d'Athanase, son courage, sa doctrine, les trésors de sagesse et d'éloquence renfermés dans ses écrits, produisirent sur le théologien allemand une impression assez profonde pour l'engager à consacrer à ce père de l'église un ouvrage considérable où il traiterait à fond la question même qui fut l'objet des travaux, la cause des malheurs, la source de la gloire du grand évêque. Mœhler, qui depuis enrichit la théologie catholique d'une *symbolique* à laquelle les écrivains protestans ont répondu par de savantes controverses, commença sa carrière d'écrivain par une histoire d'*Athanase-le-Grand et de l'église de son temps en lutte avec l'arianisme*. Ce livre répond tout-à-fait à ce que les théologiens et les jurisconsultes appellent une histoire interne. Mœhler ne s'est point occupé de rechercher l'ordre chronologique et l'authenticité des écrits

d'Athanase. Montfaucon et Tillemont avaient pris ce soin. C'est à la doctrine même de l'évêque d'Alexandrie, à ce qu'elle a de plus intime, de plus profond, de plus spécialement catholique qu'il s'est attaché. Aussi, après la lecture de son livre, on connaît Athanase jusque dans les derniers replis de sa théologie à la fois si orthodoxe et si spirituelle, on a pénétré dans tous les détails de cette polémique industrieuse qui appelle à la défense de la foi toutes les subtilités de l'esprit. On éprouve un singulier plaisir à voir la théologie, cette forme dogmatique de la métaphysique, épuiser toutes les ressources de la logique la plus raffinée pour démontrer ce qui échappe à la démonstration, c'est-à-dire le merveilleux et l'incompréhensible.

Quelle était, avant l'apparition d'Arius, la véritable croyance de l'église sur le dogme de la Trinité? Mœhler attache la plus grande importance à prouver que la croyance de l'église a toujours été semblable à elle-même, que les développemens, les éclaircissemens qu'elle a reçus, n'en détruisent pas l'identité constante à travers les premiers siècles. Il passe en revue tous les pères. Dans les temps les plus rapprochés des apôtres, Clément de Rome, Hermas et Barnabé parlent de Jésus comme du *Seigneur*. Toujours ils le confondent avec Dieu. Quant au Saint-Esprit, il inspire la foi à l'homme et ne laisse subsister dans son cœur ni doute ni hésitation. Rien ne provoquait les successeurs immédiats des apôtres à insister particulièrement sur la distinction du Fils et du Saint-Esprit; la discussion et la polémique n'avaient pas encore porté sur ce point. Avec saint Ignace et saint Irénée, des symptômes de controverse se déclarèrent. Saint Ignace fut contemporain tant des *ébionites* que des *docètes*. Aux yeux des premiers, Jésus était bien un envoyé de Dieu, mais il était né comme les autres hommes. Pour les docètes gnostiques, ils niaient que Jésus-Christ eût pris un corps véritable; il avait dû lui suffire de revêtir des apparences humaines; il ne s'était point uni à une enveloppe charnelle, comme notre ame est unie au corps humain. Cette union eût été indigne de la Divinité, et elle était inutile au but que s'était proposé Dieu d'instruire les hommes. Ignace combattait les ébionites et les docètes. Aux uns il opposait la divinité du Christ, aux autres son humanité, et il élaborait une doctrine complète sous le feu de cette double polémique. Saint Irénée continua la même lutte. Il démontra que le Rédempteur devait être à la fois Dieu et homme : Dieu afin d'unir les hommes au divin et à l'incorruptible, homme afin de pouvoir réellement servir de modèle à l'humanité dans ses souffrances et ses combats. Au second siècle de l'ère chrétienne, Justin

s'éleva non pas contre des hérétiques, mais contre les païens et les juifs. Philosophe, il s'était fait chrétien, et il se proposa de se porter médiateur entre le platonisme et l'Évangile. Selon Justin, Jésus est le *Logos* de Dieu sous une forme particulière, le *Logos* personnifié. Toute sagesse humaine est une émanation, une communication du *Logos;* la philosophie païenne l'est aussi d'une manière imparfaite et tronquée : dans la plénitude des temps, le *Logos* divin a paru lui-même. Mœhler, malgré son désir de trouver Justin parfait catholique, est obligé de convenir que ce martyr a dans sa doctrine plusieurs parties faibles. Ses définitions sont incomplètes; les argumens et les termes dont il se sert s'éloignent parfois des formules et des expressions employées par l'église. Tatien et Athénagore prodiguent aussi dans leurs écrits les formes platoniciennes qui permettent parfois d'élever des doutes et des controverses sur le fond même de leurs pensées.

Moehler, qui évidemment dans cette partie de son livre continue Bossuet travaillant à réfuter Jurieu, ne craint pas d'affirmer que pendant les deux premiers siècles la doctrine constante et générale de l'église reposait sur ces trois points : 1° le Christ, vrai fils de Dieu, est vraiment Dieu et un avec le père; 2° il est une personne différente du père, le créateur du monde, et par conséquent celui qui a de tout temps révélé le père, et qui, dans la plénitude des temps, s'est fait homme; 3° le Saint-Esprit est considéré et adoré comme une personne divine. Voilà la croyance : quant aux preuves spéculatives et bibliques sur lesquelles on l'appuyait, Moehler est obligé de convenir qu'elles ne sont pas toujours bonnes. Les expressions des premiers pères manquent souvent aussi d'exactitude et de clarté; mais il ne faut ni juger trop sévèrement ces expressions et ces preuves, ni vouloir en tirer des inductions contraires à l'orthodoxie. En un mot, la croyance était orthodoxe, mais l'explication de la croyance était souvent défectueuse.

Est-il bien possible (comme le veut l'écrivain catholique) de tracer une ligne de démarcation aussi tranchée entre la croyance et les explications dont elle était l'objet? Nous accordons qu'au fond des catacombes ou au pied des autels informes élevés à la religion nouvelle, la foi était simple et naïve; mais quand il s'agissait de justifier cette foi contre les attaques des soutiens de la sagesse païenne, de la confirmer dans l'esprit des hommes savans qui avaient quitté le portique, l'académie ou le lycée, pour suivre les drapeaux du Christ, alors nécessairement le christianisme recourait aux formules abstraites

de l'idéalisme, et, comme Justin le martyr, il portait encore au pied de la croix le manteau de philosophe. Pour peu qu'on ait étudié les rapports de la sagesse antique avec l'église naissante, on n'ignore pas que Clément d'Alexandrie enseignait que la philosophie prédispose à la foi, et qu'elle devait servir aux Grecs pour les préparer à l'Évangile, comme la loi avait servi aux Hébreux. Mais c'est surtout dans les écrits de son disciple Origène que les idées et les formules philosophiques triomphent au point de déborder la religion elle-même. Pourquoi Moehler s'épuise-t-il en efforts ingénieux pour défendre l'orthodoxie d'Origène, dont l'église catholique a souvent condamné les écarts? Au commencement du dernier siècle, un écrivain qui en pareille matière ne saurait être suspect, un jésuite, le père Doucin, dans une *Histoire des Mouvemens arrivés dans l'Église au sujet d'Origène et de sa doctrine*, a confessé qu'Origène est tombé dans un nombre prodigieux d'hérésies; il ajoutait que, s'il y est tombé, c'est qu'il voulait sauver de l'insulte des païens les vérités du christianisme, et les rendre même croyables aux philosophes, tant Origène était convaincu que, s'il parvenait à gagner ceux-ci, il convertirait l'univers. Le père jésuite avait raison : c'est, en effet, pour répondre aux païens qui, par l'organe de Celse, reprochaient aux chrétiens la déification du Christ, qu'Origène s'attachait à distinguer Jésus de Dieu le père, et à le représenter comme tenant un milieu entre ce qui est créé et ce qui ne l'est pas. Selon Origène, Jésus-Christ ne vient que le second dans la hiérarchie divine, il nous transmet les effets de la bonté du père, et lui porte comme un prêtre nos prières et nos vœux. Quant au Saint-Esprit, c'était, aux yeux d'Origène, la première et la plus excellente création du fils. Le disciple de Clément d'Alexandrie concevait donc trois degrés dans la Divinité.

Les célèbres passages d'Origène sur lesquels s'est exercée la controverse depuis saint Jérôme jusqu'à Strauss, seraient moins explicites, que le sens en serait clairement indiqué par tout ce qui s'est passé au sein de l'église pendant le quatrième siècle. Comment l'explosion de l'arianisme eût-elle été si vive, si générale, et un instant si triomphante, si cette doctrine n'eût pas depuis long-temps germé dans beaucoup d'esprits, même à leur insu? Suivons l'enchaînement des choses. A côté de la croyance pure et naïve à la divinité du Christ, à son égalité avec le père, les habitudes philosophiques de beaucoup d'hommes du monde et de lettrés qui avaient embrassé la religion nouvelle, avaient enveloppé la parole de l'Évangile de commentaires compliqués et dangereux. Disciple d'un maître profond,

Origène entreprit de donner à la doctrine chrétienne les formes, les proportions et la rigueur logique d'un système complet. Il fut dogmatique avec audace, avec imagination. Il eut l'ambition scientifique de faire entrer les plus incompréhensibles mystères dans les déductions de son idéalisme, et il se trouva qu'à force de façonner le dogme suivant la convenance des lois de sa métaphysique, il en vint à le bouleverser et à le dénaturer. Origène est l'expression dernière et puissante du travail de la philosophie dans le cœur même de l'église. Quand il n'est plus, le mouvement qu'il a fomenté, en partie sans le vouloir, se détermine. Arius n'est ni un métaphysicien original, ni un théologien de premier ordre : c'est un propagateur brillant et courageux d'idées dont la conception ne lui appartient pas. Une grande connaissance de tout ce qui avait été dit avant lui, une dialectique déliée, un style à la fois plein de souplesse et d'éclat, le double talent d'écrire en prose et en vers, tels étaient les avantages avec lesquels se produisit le prêtre lybien, cet Africain qui tenait beaucoup du Grec. Quant à l'esprit de conduite, un grand art pour s'insinuer dans l'esprit des hommes, une persévérance qui savait attendre, souffrir et recommencer à propos, une constance sans raideur et sans vanité qui lui permettaient de faire sur la forme des concessions nécessaires, tout en gardant à l'esprit de sa doctrine une fidélité inflexible : voilà les qualités qui soutinrent Arius dans sa longue et orageuse carrière. C'étaient son génie et sa politique de rester au sein de l'église tout en la révolutionnant; plutôt que de se séparer, il se rétractera sur plusieurs points; il s'humiliera : c'est comme prêtre, c'est comme membre reconnu de la hiérarchie qu'il veut changer la foi de l'église et les bases du christianisme.

Voici le début d'un poème d'Arius, qu'il avait intitulé *Thalie :* « Conformément à la croyance des élus de Dieu, de ceux qui ont l'expérience de Dieu, des fils saints, des orthodoxes, de ceux qui ont eu part au Saint-Esprit, j'ai appris ce qui suit de ceux qui possèdent la sagesse, qui ont l'esprit cultivé, de personnes versées dans la science de Dieu, de ceux qui sont savans en toute chose. J'ai marché sur leurs traces; je suis allé en harmonie avec eux, moi le célèbre qui ai souffert pour la gloire de Dieu, car, instruit par Dieu, j'ai reçu la sagesse et la connaissance. » On voit dans cet exorde le double orgueil du chef de secte et du littérateur qui aspire ouvertement à subjuguer les esprits. Arius avait encore composé des chants populaires, et il avait réussi à les mettre dans la bouche des matelots, des artisans, des voyageurs. Lui-même, à la manière de Socrate, entrait dans les

maisons d'Alexandrie, et répandait ses opinions dans des entretiens familiers. Sur les places publiques, on voyait les partisans d'Arius interroger les femmes et les jeunes gens. Ils disaient aux femmes : « Aviez-vous un fils avant d'en avoir mis un au monde? Vous n'en aviez pas; Dieu n'en avait pas non plus avant d'avoir engendré. » Aux jeunes gens ils adressaient ces questions : « Celui qui a l'être a-t-il fait celui qui n'est pas ou celui qui est? L'a-t-il fait comme un qui était déjà, ou comme un qui n'était pas? Y a-t-il un incréé, ou deux? » On sent tout ce que cette ironie, empruntée aux formes de la sagesse socratique et du dialogue athénien, avait de mordant, de cruel et de funeste à la simplicité de la foi chrétienne. Les mystères se trouvaient attaqués par le bon sens se traduisant en railleries. Tout éclatait à la fois, les révoltes incurables de l'esprit humain contre ce qui est incompréhensible, et les dernières conséquences du platonisme long-temps opprimé par l'orthodoxie. Moehler dit que, tout en admettant que la doctrine arienne s'accorde avec celle de Platon sur la trinité, il ne suffit pas, pour expliquer l'apparition de l'arianisme, de dire qu'il a été créé par les idées de Platon. Nous en tombons d'accord : les dispositions inhérentes à la nature humaine durent compter pour beaucoup dans le succès d'Arius. Que d'esprits furent charmés d'échapper à l'obligation de croire à des mystères qui leur répugnaient, tout en restant dans le sein de la religion nouvelle! Tous les instincts et toutes les sympathies rationalistes accueillirent avidement une hérésie qui les satisfaisait. Toutefois, en considérant les causes de la propagation rapide des principes de l'auteur de la *Thalie*, il faut maintenir la juste influence du platonisme, qui était à la fois l'origine et le ferme appui des opinions d'Arius. C'était une force immense pour les ardens disciples de l'hérésiarque, c'était pour les prosélytes qu'il faisait un encouragement notable de savoir que des doctrines si séduisantes avaient pour garant le plus profond interprète de la philosophie, et que les matelots du port d'Alexandrie pensaient comme Platon.

Athanase n'occupait pas encore le siége épiscopal d'Alexandrie quand les doctrines d'Arius commencèrent à se répandre. Ce fut l'évêque Alexandre qui, dès l'année 320, dut s'élever contre les opinions et contre les succès du prêtre libyen. Il écrivit plusieurs lettres à Arius; il convoqua un concile composé des évêques suffragans d'Alexandrie; mais devant cette assemblée Arius resta ferme et profita de l'occasion pour tracer de ses sentimens un exposé lucide. Alexandre et ses suffragans l'exclurent de la communion de l'église.

Arius, loin d'accepter cette sentence, s'adressa à Eusèbe de Nicomédie pour la faire révoquer. Eusèbe répondit favorablement à cet appel, et entama à ce sujet une correspondance avec Alexandre. De son côté, Arius se donnait beaucoup de mouvement pour sa défense; il écrivit à plusieurs évêques qui avaient été autrefois ses amis et ses condisciples; il passa en Palestine pour s'assurer de nouveaux partisans; il se rendit à Nicomédie auprès d'Eusèbe, qui gagna aux nouvelles opinions Constance, sœur de l'empereur. Les femmes en général se déclarèrent pour les innovations de l'arianisme. Épiphane raconte que dès l'origine plusieurs centaines de vierges consacrées au seigneur embrassèrent cette hérésie. Ces défections allumèrent la colère de l'évêque Alexandre, qui, dans sa lettre, parle avec mépris des femmes ariennes. Cependant Eusèbe de Nicomédie, qui avait tout-à-fait adopté les doctrines de son protégé, s'adressa à Paulin, évêque de Tyr, pour l'engager à écrire en leur faveur, en s'appuyant sur l'Écriture sainte; en outre, de concert avec l'évêque de Césarée et plusieurs prêtres, il déclara l'innocence d'Arius. Enfin, pour employer les expressions de Théodoret, on ne voyait plus en Égypte et en Palestine combattre comme autrefois les chrétiens et les gentils; mais les chrétiens membres d'un même corps se combattaient entre eux.

Ce fut pour Constantin un rude embarras d'avoir à s'entremettre et à se prononcer entre des discussions aussi ardentes et aussi délicates. Il comblait de faveurs la religion chrétienne; tous ses édits tendaient à l'exalter aux dépens de l'ancien culte. Il avait ordonné que l'on rappelât tous ceux qui avaient été bannis pour avoir embrassé la foi nouvelle, et que l'on rendît les biens des martyrs à leurs familles. Il venait de s'adresser directement aux provinces de l'empire pour exhorter tous ses sujets à renoncer au polythéisme. Dans la lettre qu'Eusèbe de Césarée dit avoir traduite du latin en grec sur l'original écrit de la propre main de l'empereur, Constantin déplorait les persécutions exercées contre les chrétiens, persécutions dont il avait été contraint d'être, pendant sa jeunesse, le spectateur impuissant; il se présentait comme le réparateur de tant de maux, il suppliait Dieu de regarder d'un œil favorable les peuples d'Orient; il exhortait ces peuples à profiter de la paix pour embrasser la vraie religion; toutefois, il laissait une entière liberté de conscience, et il consentait à ce que les temples consacrés au mensonge restassent debout. C'est au milieu de ces pensers et de ces soins que lui parvint la nouvelle des troubles religieux qui désolaient l'Égypte.

Aussi son mécontentement fut vif. Il ordonna aux deux partis de se taire et de ne plus troubler les esprits par leurs opinions. Dans une lettre adressée tout à la fois à Arius et à Alexandre, il donna tort à tous deux, à l'un pour avoir soulevé une question insoluble, à l'autre pour avoir voulu y répondre. Toutes ces controverses, ajoutait-il, étaient vaines et frivoles; elles ne méritaient pas tant de bruit. D'ailleurs ces discussions empêchaient l'empereur d'exécuter son projet de visiter la Syrie et l'Égypte, car il ne voulait pas être le témoin d'aussi déplorables discordes.

C'était la colère d'un homme politique. Comment! le christianisme se divisait et se discréditait au moment où le maître du monde lui tendait la main pour le faire monter au trône! Les païens étaient encore puissans; ils murmuraient, ils frémissaient, et les chrétiens leur rendaient l'espérance par le spectacle de leurs contradictions et de leurs luttes! Constantin avait raison, comme homme d'état, de condamner l'inopportunité d'un pareil schisme; mais, au point de vue du chrétien, il avait tort de déclarer frivole la question qu'agitaient l'un contre l'autre Arius et Alexandre. On voit que le néophyte impérial était encore bien neuf dans les matières théologiques, et l'on reconnaît là le chrétien temporisateur qui attendit l'heure de la mort pour recevoir la grace efficace du baptême.

Mais les guerres de doctrines et d'idées ne s'apaisent pas au commandement de l'autorité politique, et, comme le raconte l'historien Socrate, ni Arius ni Alexandre ne se laissèrent persuader par la lettre de l'empereur. D'ailleurs, cette question que Constantin réputait futile n'était pas autre chose que le fondement même de la foi chrétienne. Il s'agissait de savoir, comme le dit un historien moderne de l'église, si Jésus-Christ était dieu ou créature, et si tant de martyrs avaient été idolâtres en adorant une créature, ou s'ils avaient adoré deux dieux, supposé que Jésus étant dieu, ne fût pas le même dieu que le père. Nous ajouterons, pour poser la question en d'autres termes et sous un autre aspect, qu'il s'agissait de savoir si la philosophie reprendrait par une voie détournée tout le terrain qu'elle avait perdu, et si l'Évangile se trouverait n'être plus qu'une traduction populaire de l'idéalisme platonicien.

Voilà quel était l'intérêt décisif, quand Constantin, sur l'avis de plusieurs évêques, rassembla un concile pour résoudre une question qu'il ne pouvait trancher lui-même. On peut dire qu'avant la première séance tenue à Nicée, la solution était décrétée d'avance dans l'esprit de la majorité des pères. Il y eut environ trois cent dix-huit

évêques à Nicée. Sur ce nombre, vingt-deux seulement défendirent les opinions d'Arius, et encore quelques-uns, à la fin du concile, se détachèrent de la minorité. Ce fut donc à une majorité de trois cents voix qu'il fut voté que le Fils était de la même nature que le Père, et qu'il lui était *consubstantiel*. C'était déclarer que le Fils n'avait pas été créé, et que de toute éternité il avait coexisté avec le Père; c'était enfin préférer à une explication rationnelle un mystère incompréhensible, et c'est cela même qui, malgré des révoltes partielles, était conforme aux sentimens et aux désirs du monde tel qu'il se comportait au IVe siècle. Il est vrai qu'en rédigeant le symbole de Nicée, les prêtres chrétiens prononçaient dans leur propre cause, puisqu'ils travaillaient à rendre plus *merveilleuse* la nature du Christ, dont ils étaient les ministres; mais il faut convenir que dans cette œuvre ils n'avaient pas à lutter contre le courant de leur siècle. La majorité des hommes avait alors plus besoin de foi que d'examen : ce n'était pas un tort à ses yeux que de présenter à son adoration quelque chose qu'elle ne comprenait pas. Où donc eût été la nouveauté et la puissance de la religion chrétienne, si l'on eût pu s'en rendre compte comme du système de Platon? Le rationalisme que représentait Arius pouvait bien inquiéter l'église et la diviser, mais il n'était pas alors assez puissant pour lui imposer ses commentaires et ses formules.

Il y avait au sein du concile un homme qui comprenait avec profondeur et vivacité l'incalculable portée de ce débat; c'était Athanase. Il avait suivi à Nicée l'évêque Alexandre, il avait discuté avec Arius dans des conférences préparatoires qui avaient précédé l'ouverture officielle de l'assemblée, il avait pénétré tout ce qu'il y avait chez son adversaire de subtilité d'esprit, de souplesse dans la conduite, de persévérance dans la volonté, et il ne partageait pas la confiance de l'empereur, qui s'imaginait que la décision du concile devait tout terminer, tant Constantin connaissait mal les théologiens et les philosophes! Dans la prévision que les ariens saisiraient la première occasion pour se relever et pour faire reparaître tout ce qu'ils gardaient caché au fond du cœur, Athanase écrivit ce qu'il avait dit au sein du concile, et son argumentation orale devint sous sa plume une polémique complète. Ce qui domine dans les développemens d'Athanase, c'est la nécessité de l'entière divinité du Christ, si l'on veut que la religion nouvelle soit efficace et puisse tenir toutes ses promesses. Nous avons besoin d'un rédempteur, dit Athanase, d'un rédempteur qui soit dieu, qui, par sa nature, soit notre seigneur; car si le rédempteur n'était pas vrai dieu, les hommes n'auraient fait que retomber dans une nou-

velle idolâtrie. Ce raisonnement conduisit le prêtre orthodoxe à retourner contre les ariens le reproche de polythéisme que ceux-ci dirigeaient contre les chrétiens. Si les partisans d'Arius, ajoutait Athanase, regardent le Fils et le Saint-Esprit comme des créatures nées hors de Dieu, et si cependant ils les adorent, ils introduisent de nouveau plusieurs dieux.

Autre point de vue. Il n'y a que la croyance à la vraie divinité du Christ qui puisse donner aux hommes la certitude que la grace qui réside en Jésus est immuable et éternelle. Satan faisait une guerre perpétuelle aux hommes, et si un être fini, une créature, avait été le médiateur, l'homme serait resté toujours soumis à la mort. En un mot, si Jésus-Christ n'est pas le vrai Dieu, tout est incertain, tout chancelle, et c'est seulement en croyant à sa divinité que l'homme peut être sûr de son salut, du rachat de ses péchés, et d'une félicité éternelle.

Cet argument à la fois logique et pratique est reproduit sous mille formes. Il y avait dans Athanase un mélange de subtilité dialectique et de passion chrétienne. Quoi de plus ingénieux que de reprocher aux doctrines rationnelles d'Arius une tendance à l'idolâtrie, et, d'un autre côté, quoi de plus conforme à l'essence même du dogme chrétien que de faire tout dépendre de la divinité du Christ? Cette polémique désigna Athanase comme le défenseur le plus puissant que pouvait trouver l'orthodoxie; elle lui servit de degré pour monter au siége épiscopal que rendit vacant en 326 la mort d'Alexandre, et le choix du peuple l'appela au périlleux honneur de diriger l'église dans une ville où les sectes et les partis entretenaient une agitation continuelle.

Arius avait été envoyé en exil après le concile de Nicée; mais, quoique banni, il avait gardé ses partisans. Un prêtre qui était fort en crédit auprès de Constance, sœur de l'empereur, représenta à cette princesse l'injustice des traitemens dont Arius avait été l'objet. De quoi s'agissait-il? D'une discussion personnelle avec Alexandre, qui avait été jaloux de l'influence d'Arius sur le peuple. Constance goûtait assez ces discours; toutefois elle hésita long-temps avant d'intercéder auprès de l'empereur. Enfin elle s'enhardit, et Constantin, après avoir entendu le prêtre qui était si bien maître de l'esprit de sa sœur, résolut de rappeler Arius. Il lui écrivit pour lui ordonner de venir se réjouir dans la présence de son souverain, et lui offrit pour se rendre auprès de lui l'usage des relais publics. Arius accourut; il protesta qu'il était d'accord avec la croyance de l'église et rentra en

grace auprès de l'empereur. Deux de ses plus notables partisans, Eusèbe de Nicomédie et Théognis de Nicée, recouvrèrent leurs siéges, et les évêques nommés à leur place furent obligés de se retirer. Sans perdre de temps, Eusèbe de Nicomédie proposa à Athanase de rendre la communion à Arius. L'évêque d'Alexandrie répondit qu'il ne ferait rien de contraire au concile de Nicée. On le dénonça auprès de l'empereur, qui lui fit parvenir l'ordre de ne refuser à personne la communion de l'église.

Plus Arius mettait d'insistance pour rentrer dans le sein de l'église, plus Athanase déployait de fermeté pour l'en tenir éloigné. Il ne croyait pas aux rétractations de son adversaire; il savait qu'Arius et ses partisans se réservaient toujours de reprendre par des commentaires ultérieurs ce qu'ils paraissaient avoir abandonné. Cette conviction lui inspira la résolution inébranlable de ne jamais permettre qu'Arius reprît dans son diocèse les fonctions sacerdotales. Alors commença entre les catholiques et les ariens un échange d'accusations et de calomnies. Jamais les factions politiques n'ont montré plus d'acrimonie et de haine que n'en répandirent les uns contre les autres ces chrétiens et ces prêtres. Athanase, par son refus opiniâtre de communier en aucune façon avec les ariens, semblait aux hommes modérés et concilians un obstacle fâcheux à la pacification de l'église. Les partisans d'Arius répondirent à cette opposition intraitable par des agressions furieuses; ils accusèrent Athanase auprès de l'empereur de complots séditieux; ils lui imputèrent le projet d'empêcher l'exportation du blé d'Alexandrie à Constantinople. Constantin, dans un mouvement de colère, prononça l'exil d'Athanase et le relégua à Trèves, dans la Gaule.

Sur ces entrefaites, un accès de colique enleva Arius, et les catholiques se mirent à crier au miracle. Arius avait obtenu un ordre de l'empereur, qui enjoignait à l'évêque de Constantinople de l'admettre à la communion des fidèles dans l'église. La veille du jour qui devait éclairer son triomphe, il parcourait la ville environné de nombreux partisans, quand des douleurs d'entrailles le contraignirent à chercher un endroit secret. Ceux qui l'accompagnaient l'attendirent, mais en vain; il ne revint pas; il était mort subitement. Ce fut un cri de triomphe de la part des catholiques : Dieu avait frappé l'impie qui se préparait à souiller son temple! Athanase lui-même ne se refusa pas le plaisir de voir l'intervention divine dans un accident aussi naturel, et Constantin témoigna sa joie d'un évènement qui devait, selon lui, couper court à tout débat, comme si les

idées se laissaient ensevelir avec la dépouille mortelle de celui qui pendant un instant leur a servi d'interprète! Au reste, l'empereur suivit de près l'hérésiarque. Constantin mourut l'année suivante, sans avoir jamais rien compris au fond même de la religion qu'il avait couronnée.

Gibbon a raconté en maître le règne de Constance, ses longues incertitudes entre les ariens et les catholiques, sa préférence finale pour les opinions et les partisans d'Arius, les excès des deux partis, les exils successifs d'Athanase. Julien, qui succéda à Constance, rappela tous les bannis, apportant au milieu de ces débats une tolérance facile, car son dédain était égal pour les catholiques et pour les ariens. D'ailleurs il pouvait espérer que la religion chétienne, qu'il n'aimait pas, trouverait dans ses divisions des causes de discrédit et de faiblesse. Cependant l'influence qu'Athanase exerçait à Alexandrie était si grande, qu'elle effraya l'empereur, qui lui ordonna de quitter la ville. Ce nouvel exil ne dura pas plus que le règne si court de Julien. Enfin le terme des tribulations d'Athanase approchait : Jovien le réintégra dans son siége, et le successeur de Jovien, Valens, bien qu'il penchât pour les ariens, fut obligé de le respecter, dans la crainte de provoquer lui-même à Alexandrie des troubles où le pouvoir impérial eût été méconnu. Après quarante-six ans d'épiscopat, après une vie qui ne fut qu'une longue polémique, Athanase s'éteignit doucement. L'arianisme ne fut pas le seul objet des discussions que soutint l'illustre évêque, qui portait l'effort de sa dialectique partout où il croyait voir l'orthodoxie compromise. Ainsi Athanase écrivit contre les sabelliens; il réfuta les apollinaristes, qui, pour mieux combattre les ariens, avaient imaginé de refuser à Jésus-Christ une ame humaine pendant qu'il était sur la terre, et ne lui accordaient qu'une ame sensitive. Mœhler expose en détail cette réfutation, qu'Athanase composa un an avant de mourir. Le livre du professeur allemand est une analyse savante et complète de tous les écrits d'Athanase; voilà son caractère et sa valeur. Il ne faut pas y chercher l'histoire politique de l'époque, l'appréciation des évènemens et des hommes qui, pendant le IVe siècle, se sont produits sur la scène du monde. L'ouvrage de Mœhler est une sorte de procès-verbal métaphysique, qui, dans le mouvement actuel des études religieuses, s'adresse non-seulement aux théologiens, mais aux penseurs.

Voilà dix-huit cents ans que le christianisme existe, et l'on peut dire qu'il a toujours eu à lutter contre l'arianisme. Nous entendons

ici par arianisme cette tendance rationaliste de l'esprit humain qui n'accepte pas le mystère et qui aspire à tout expliquer. L'homme vit par une contradiction : il se passionne pour l'inconnu, et il veut tout connaître; ce qui est merveilleux l'attire, puis lui répugne; tantôt il se prosterne, tantôt il se révolte; il élève des autels pour les renverser plus tard, et dans la même nature on trouve des abîmes d'humilité aussi bien que des prodiges d'audace. A tous les momens de l'histoire, sous tous les climats, à travers toutes les formes, coexistent ces deux penchans indestructibles de notre être; ils vivent dans des rapports inégaux; tantôt l'un domine, tantôt l'autre est vainqueur, mais tous deux sont éternels; ni Torquemada ne tue la pensée, ni 93 n'abolit la croix.

Jésus-Christ affirme qu'il est Dieu. Les uns le croient, les autres le nient. Ce n'est pas tout : parmi ceux qui le croient, il y a des divisions et des nuances; cette divinité qu'ils admettent, ils la commentent, ils l'expliquent, et sous l'adoration s'est glissé l'examen. Le dogme porte donc fatalement l'hérésie dans ses flancs; écoutons saint Paul qui nous dit : *Il faut qu'il y ait des hérésies*. Comment, grand apôtre, déjà vous sonnez l'alarme! A peine le christianisme est né, vous le fondez encore, vous êtes occupé à le constituer sur ses bases, et déjà vous annoncez les contradictions inévitables qui l'attendent! Jamais mot plus profond n'a honoré l'intelligence humaine. Il est beau d'avoir lu dans l'avenir tous les combats qu'une doctrine aurait à rendre et d'avoir persisté néanmoins à l'offrir à l'adoration des hommes.

La raison au surplus n'a pas fait défaut à l'appel de saint Paul. Avant la venue de Jésus-Christ, la raison humaine avait élevé sur toutes choses des systèmes dont elle croyait pouvoir s'enorgueillir. Aussi ne voulut-elle pas y renoncer : on la vit combattre avec acharnement pour la défense des solutions qu'elle avait trouvées, disputer pied à pied le terrain contre la religion nouvelle, prendre toutes ses formes, paraître quelquefois capituler, mais en gardant toujours les arrière-pensées et l'espoir d'un triomphe à venir. C'est ainsi que l'arianisme devint à quelques époques un semi-arianisme. Ainsi encore d'autres hérésies tentèrent après Arius des explications nouvelles. Au ve siècle, Nestorius prétendit que dans Jésus-Christ la divinité n'était pas unie étroitement à l'ame humaine, mais qu'elle y habitait comme dans un temple. Il y avait donc dans le Christ deux personnes, le Verbe qui était éternel, infini, incréé, la créature qui était finie et périssable. Aussi Nestorius trouvait-il condamnable de

réunir dans une seule personne le Verbe et la nature humaine, et il refusait à la sainte Vierge le titre de mère de Dieu. Le nestorianisme eut de nombreux partisans; il agita l'empire d'Orient, donna de grands embarras à Théodose II, se répandit en Asie et suscita une autre hérésie non moins féconde en troubles politiques. Un moine en grand renom de piété, Eutychès, imagina, pour mieux réfuter Nestorius, d'enseigner qu'il n'y avait dans Jésus-Christ qu'une seule nature, parce que la nature humaine avait été absorbée par la nature divine, comme une goutte d'eau par la mer. Voyez comme l'esprit de l'homme s'acharne à chercher une explication à ce qui est inexplicable, comme il s'agite, comme il se tourmente pour ne pas se soumettre à quelque chose d'incompréhensible.

Les hérésies des six premiers siècles de l'église sont filles de la philosophie grecque accouplée au mysticisme oriental. Au contraire, les hérésies du monde moderne ont été plutôt suggérées par les protestations instinctives du bon sens; les formules et les abstractions de la science sont venues plus tard.

Le protestantisme donna un nouvel essor aux deux tendances mystique et rationnelle de l'humanité. L'ame de Luther était profondément chrétienne, et c'était par un retour aux sources les plus pures et les plus vives de la foi que ce grand docteur travaillait à la réforme de la religion. Mais en vertu de quel principe retrouvait-il l'esprit sous une lettre morte? En vertu du principe du libre examen. Sans doute il le circonscrivait, et il entendait bien que la raison ne devait spéculer que sur les données de la foi. Beaucoup de chrétiens suivirent sa direction avec docilité; mais d'autres esprits s'emparèrent du principe de liberté, sans accepter le joug sous lequel le père de la réforme voulait le faire fléchir.

Ce fut la destinée du protestantisme d'enfanter au-delà des prévisions de ses promoteurs; il se trouva que la conception primitive si fortement empreinte du sceau de Jésus-Christ et de saint Paul eut des conséquences anti-chrétiennes. Aussi, quelles ne furent pas la douleur et la colère des réformateurs à la vue des monstrueux enfans dont on leur imputait la paternité! Calvin brûla Servet, parce qu'il crut apparemment que ce n'était pas trop d'un bûcher pour mettre un abîme entre lui et l'audacieux adversaire de la trinité.

Mais ce n'est pas ici le moment de parler des doctrines du théologien espagnol, doctrines qui lui furent si fatales sans exercer sur les esprits une grande influence. D'un bond, Michel Servet, avec une témérité folle, s'était porté aux dernières limites de l'incrédulité;

il n'entraîna personne. Au contraire, les opinions de Fauste Socin, avec une apparence plus modeste et plus pratique, réussirent mieux à s'emparer des ames. L'année même de la mort de Luther, en 1546, plusieurs personnes d'une assez haute distinction se réunirent à Vicence, ville des états vénitiens, dans une espèce d'académie, pour y conférer sur des questions religieuses. L'autorité connut ces réunions; elle arrêta quelques-uns des membres de l'hérétique assemblée : d'autres s'échappèrent; parmi ces derniers était Lelie Socin, qui, après avoir habité tour à tour la Suisse et la Pologne, mourut à Zurich en laissant à Fauste Socin, son neveu, son bien et ses écrits. Fauste, nanti de la succession de son oncle, goûta d'abord une vie voluptueuse; mais après douze années passées à la cour de Florence, où il avait joui de la faveur du grand-duc, il se mit à parcourir l'Europe; ce n'était plus l'amour de l'éclat et des plaisirs qui le tourmentait, mais le goût des controverses théologiques. Après un séjour de trois ans à Bâle, il traversa l'Allemagne, se rendit en Pologne, et voici ce qu'il y enseigna : — Il n'y a qu'un seul Dieu, et Jésus-Christ n'est le fils de Dieu que par adoption; c'est un homme qui, par les dons dont le ciel l'a comblé, a pu devenir le médiateur, le pontife, le prêtre du genre humain; mais c'est Dieu seul qu'il faut adorer sans distinction de personnes. — Ainsi tombaient la trinité, la consubstantialité du Verbe et la divinité de Jésus-Christ. Tous ces dogmes n'étaient plus que des imaginations étrangères à l'essence même du christianisme.

Le socinianisme dut une propagation rapide à la simplicité de ses doctrines. Il ne s'agissait plus, comme avec l'arianisme, d'introduire des distinctions dans la hiérarchie divine; il n'y avait plus de subtilités métaphysiques sur le Fils engendré de Dieu ou consubstantiel au Père. Le socinianisme était, pour nous servir des expressions du ministre Jurieu, *une religion de plain pied qui aplanissait toutes les hauteurs du christianisme*. Beaucoup d'esprits, qu'avaient fatigués les controverses infinies du XVIe siècle, se réfugièrent dans une solution aussi élémentaire et aussi simple.

Cependant la religion réformée eut à essuyer, de la part des catholiques, de cruels reproches pour avoir été l'occasion déterminante d'une semblable hérésie. Bossuet démontra qu'une des conséquences naturelles de la réforme était une tolérance qui conduisait nécessairement à l'indifférence en matière de religion. Pour se sauver d'une aussi monstrueuse indifférence, la réforme n'avait plus d'autre refuge que le despotisme du magistrat politique statuant souverainement

sur les articles de foi, et elle était divisée dans son propre sein par les tolérans et les intolérans. « Les tolérans, dit Bossuet, se soutiennent par les maximes constantes de la réforme; les intolérans l'autorisent par des faits qui ne sont pas moins incontestables : chaque parti l'emporte à son tour. La réforme a fait tout le contraire de ce qu'elle s'était proposé : elle se vantait de persuader les hommes par l'évidence de la vérité et de la parole de Dieu, sans aucun mélange d'autorité humaine; c'était là sa maxime, mais dans le fait elle n'a pu s'établir ni se soutenir sans cette autorité qu'elle venait détruire, et l'autorité ecclésiastique ayant chez elle de trop débiles fondemens, elle a senti qu'elle ne pouvait se fixer que par l'autorité des princes, en sorte que la religion, comme un ouvrage purement humain, n'ait plus de force que par eux, et qu'à vrai dire elle ne soit plus qu'une politique. Ainsi, la réforme n'a point de principes, et par sa propre constitution elle est livrée à une éternelle instabilité (1). » Bossuet triomphait au point de vue de l'orthodoxie, mais toute l'éloquence de sa polémique était impuissante à arrêter les mouvemens de l'esprit humain. Toutes ces sectes dont il se plaignait opéraient une décomposition nécessaire dans les opinions et les sentimens de la chrétienté. C'est surtout en Angleterre que s'accomplit ce travail; la multiplicité des sectes que Bossuet compare aux vagues de la mer, y inspira à beaucoup d'esprits la pensée d'offrir à tant de dissidens quelques points fondamentaux sur lesquels il suffirait de tomber d'accord pour se trouver chrétien; c'est dans ce dessein que Locke écrivit le *Christianisme Raisonnable*. Voici l'idée et le but de ce livre qui devint rapiment populaire. — Avant sa chute, Adam habitait le paradis terrestre où était l'arbre de vie; il en fut chassé pour avoir désobéi à Dieu, et il perdit le privilége de l'immortalité. En effet, dès ce moment avec le péché la mort entra dans le monde; voilà pourquoi tous les hommes meurent en Adam; voilà pourquoi, depuis la chute du premier homme, le genre humain ne se perpétue plus que pour mourir. Qu'a fait Jésus? Il a apporté aux hommes une loi dont l'observation leur rend l'immortalité non pas sur la terre, mais après cette vie. Il faut donc croire que Jésus, fils de Marie, *est le Messie;* il faut entretenir dans son ame un grand désir de connaître ce qu'il a enseigné, et de pratiquer ses commandemens. A ces conditions, on est chrétien; quant aux dogmes de la consubstantialité du fils avec le père, de la divinité du Christ et de la Trinité, ceux qui les trouvent dans les Écri-

(1) Sixième avertissement sur les lettres de M. Jurieu, chap. 104.

tures doivent continuer à les croire, mais ils ne doivent pas damner ceux qui ne les y voient point. — Telle était la transaction qu'offrait Locke à toutes les sectes : c'était, suivant les expressions d'un critique du temps, « un moyen aisé et infaillible de réunir tous les chrétiens, et d'éteindre à jamais leurs animosités, malgré la différence de leurs opinions. » C'est ainsi qu'à la fureur de se combattre et à la manie de se diviser succédait le désir général d'une fusion où chaque parti était invité à jeter en sacrifice ce qui avait été long-temps l'objet de ses prédilections les plus intolérantes.

Locke ne réussit pas à sceller cette réconciliation chimérique entre les différentes sectes qui se partageaient le christianisme; mais l'action qu'il exerça n'en fut pas moins puissante dans un autre sens, car il opéra la transition entre l'époque des controverses théologiques et le règne de la philosophie. Vers la fin du XVIIe siècle, entre Bossuet et Voltaire, le célèbre professeur d'Oxford, à la fois chrétien et philosophe, préparait les triomphes du rationalisme. Après lui, l'empire passe ouvertement des théologiens aux penseurs. Il n'y a plus d'hérésies, car l'esprit humain n'a pas besoin de ces détours; il parle en son propre nom. Toutefois, dans cette expansion des idées et des principes du rationalisme, on peut saisir encore la trace des causes et des antécédens historiques. C'est un enfant de la réforme, c'est un calviniste, c'est un Genevois qui donna une expression populaire et passionnée aux sentimens de Fauste Socin et de Locke, dans *la Profession de foi du Vicaire savoyard*. La réforme devait aussi, dans un autre hémisphère, aboutir au rationalisme le plus absolu. On n'ignore pas combien dans les États-Unis, au milieu des différentes sectes chrétiennes, celle des *unitaires* est prépondérante. Voici comment Jefferson, dont l'illustration politique ne le cède qu'à la gloire de Washington, s'exprimait sur le caractère du fondateur du christianisme : « Il faut défendre le caractère de Jésus contre les fictions de ses faux disciples qui l'ont exposé à passer pour un imposteur. En effet, s'il était possible de croire qu'il eût réellement autorisé les folies, les impostures, les actes de charlatanisme que ses biographes lui imputent, s'il fallait admettre les fausses interprétations, les interpolations, les théories mystiques des pères des premiers siècles et des fanatiques des siècles suivans, tout esprit sensé serait irrésistiblement conduit à cette conclusion, que Jésus n'était qu'un imposteur. Je n'ajoute aucune foi aux falsifications qu'ils ont commises sur son histoire et sur sa doctrine, et, pour mettre sa réputation hors d'atteinte, je ne demande que la même précaution que

l'on apporte à la lecture de toute autre histoire. Quand Tite-Live ou Dion Cassius nous parlent de choses qui s'accordent avec notre propre expérience de l'ordre de la nature, nous avons confiance en leurs paroles, et nous plaçons leurs récits dans les annales de l'histoire croyable; mais quand ils racontent que des veaux ont parlé, que des statues ont sué du sang, quand ils énoncent d'autres faits aussi contraires au cours de la nature, nous rejetons ces merveilles au rang des fables qui n'appartiennent pas à l'histoire..... C'est à ce libre exercice de la raison que j'en appelle pour la justification du caractère de Jésus. Nous trouvons dans les écrits de ses biographes des élémens de deux natures bien distinctes : d'abord une espèce de canevas, tissu grossier d'ignorance vulgaire, de choses impossibles, de superstitions, de fanatisme et d'impostures; puis, se mêlant à tout ce fatras, les idées les plus sublimes sur l'Être suprême, les préceptes de la plus pure morale, sanctionnés par une vie d'humilité, d'innocence et de simplicité de mœurs. Voilà des choses que les écrivains qui les rapportent étaient incapables d'inventer. Devons-nous être embarrassés pour séparer de semblables matériaux, et pour attribuer à chacun ceux qui lui appartiennent? La différence est frappante pour l'œil et pour l'intelligence, et nous pouvons faire en lisant la part de chacun (1). » Quel chemin a parcouru la raison humaine! Elle ne propose plus modestement ses doutes; elle s'érige en souveraine et en règle; elle répudie tout ce qui la choque. Jefferson n'a plus les ménagemens de Locke et de Jean-Jacques; à ses yeux, Jésus est un homme supérieur et pur dont l'ignorance et le fanatisme ont défiguré la vie. Jésus, suivant Jefferson, a pu prendre les élans de son beau génie pour des inspirations d'un ordre supérieur, sans avoir eu pour cela l'intention de tromper les hommes. Les opinions de Jefferson sont celles d'un homme positif et pratique qui veut tout expliquer par les vraisemblances et les habitudes de la vie ordinaire. Aussi, dans les conseils qu'il adresse aux unitaires, les conjure-t-il de ne jamais fabriquer de formules de croyance, de professions de foi, enfin de ne jamais abandonner la morale pour les mystères, et Jésus pour Platon.

Mais il est une philosophie supérieure à ces données d'un rationalisme un peu vulgaire. Contemporain de Locke, Spinosa avait sondé la nature des choses à une bien autre profondeur. Quand au milieu du XVIIe siècle, Spinosa publia son *Tractatus theologico-politicus*,

(1) *Correspondance de Jefferson*, lettre à William Short.

la théologie était encore puissante, et l'autorité dont elle jouissait devait contraindre à des ménagemens et à des détours jusqu'à l'homme qui a poussé si loin l'essor et l'audace de la pensée. Spinosa a tout mesuré de l'œil; il a construit un système qui est le reflet idéal et complet de l'universalité des choses : Dieu, la religion, l'homme, l'histoire, l'intelligence, la volonté, les passions, les principes éternels, les accidens éphémères, voilà le contenu de la pensée du philosophe. La raison est la source souveraine de toutes choses : révélations, religions, prophéties, tout s'explique par elle. Mais comment le sage d'Amsterdam, quel que soit son courage, osera-t-il produire sa doctrine? C'est ici qu'il faut bien comprendre l'industrie de sa méthode. Cette théologie qu'il frappe au cœur, il la déclare respectable et sacrée; seulement il demande la permission de mettre à côté d'elle la philosophie, mais sans jamais les confondre. Séparer la philosophie de la religion, voilà mon but, dit Spinosa : ..... *Scopum ad quem intendo, nempè ad separandam philosophiam à theologia* (1). Il s'exprime encore d'une autre manière; ni la théologie ne doit être la servante de la raison, ni la raison servante de la théologie : *Nec theologiam rationi, nec rationem theologiæ ancillari* (2). Voilà donc deux domaines, deux principes bien distincts : Spinosa fait le partage entre la raison et la foi. Dans le domaine de la foi, il faut mettre les croyances sans lesquelles on n'obéirait pas à Dieu, et qui impliquent tout ensemble l'obéissance à Dieu et une créance entière à elles-mêmes (3). Mais la philosophie se propose un autre but, elle aspire à la conquête de la vérité, à la certitude, et elle ne peut les demander qu'à la raison (4). Ainsi donc la piété est le lot de la théologie, tandis que le vrai appartient à la philosophie. Il y avait autant de prudence que d'ironie dans cette distinction. Apparemment Spinosa n'ignorait pas que la nature des choses ne se laisse pas ainsi arbitrairement scinder : ne dit-il pas quelque part que la vertu dépend des lois de la raison (5)? Si l'on pouvait conserver encore quel-

(1) *Tractatus theologico-politicus*, cap. 2.

(2) *Ibid.*, cap. 15.

(3) « Nempè quod nihil aliud sit (fides), quam de Deo talia sentire, quibus ignoratis tollitur erga Deum obedientia, et hac obedientia posita, necessariò ponuntur. » (*Tract. theolog.-polit.*, cap. 14.)

(4) « De veritate autem et certitudine rerum quæ solius sunt speculationis, nullus spiritus testimonium dat præter rationem, quæ sola, ut jam ostendimus, veritatis regnum sibi vindicavit. » (*Ibid.*, cap. 15.)

(5) « Quæ mihi cum ratione convenire videntur, eadem ad virtutem maxime utilia esse credo. « (*Epist.* 19.)

ques doutes sur la pensée intime de Spinosa, ces doutes devraient tout-à-fait disparaître devant la lecture de son *Ethique*, de ce vaste et profond traité de morale où les actes de l'homme sont reconnus comme la conséquence nécessaire de ses idées, où ses devoirs et ses droits sont constitués en harmonie avec les principes de sa nature. Mais Spinosa avait besoin de mettre en avant une distinction qui pût lui servir de sauvegarde; de cette façon il tenait un peu les théologiens en respect, et il savait que les vrais philosophes ne prendraient pas le change.

Cependant le *Tractatus theologico-politicus* avait éveillé dans nombre d'esprits une vive curiosité. On voulait savoir quel était le fond de la pensée de Spinosa sur les sujets les plus délicats, entre autres sur la divinité du Christ. Spinosa répondit à Henri Oldenburg, qui lui avait adressé quelques questions au nom de plusieurs personnes : « Puisque vous voulez connaître mes vrais sentimens, le Christ est à mes yeux la manifestation la plus éclatante de la sagesse divine, et il a communiqué cette sagesse à ses disciples; mais, quand certaines églises ajoutent que Dieu s'est fait homme, je ne sais plus ce qu'elles veulent dire, et elles ne me paraissent pas moins absurdes que celui qui me viendrait dire qu'un cercle est un carré. Vous savez mieux que moi, ajoutait Spinosa en finissant, si ces explications peuvent convenir aux chrétiens de votre connaissance (1). » Une autre fois, il écrivait au même Oldenburg que, pour exprimer plus énergiquement la manifestation de Dieu dans le Christ, Jean, qui, tout en employant la langue grecque était plein d'hébraïsmes, s'était servi de ces mots : « Le Verbe s'est fait chair (2). » Ce n'est pas le seul point sur lequel les lettres de Spinosa soient un excellent commentaire des pensées fondamentales de ce grand homme.

On se tromperait si dans ces passages de Spinosa on voulait retrouver un véritable arianisme. Spinosa ne s'accorde guère avec Arius; il ne fait pas du Christ un *logos* divin engendré de Dieu, et qui à son tour a créé le monde : si telle était sa pensée, Spinosa ne serait plus qu'un platonicien. Ses réponses à Henri Oldenburg n'ont

(1) « Cæterum quod quædam ecclesiæ his addunt quod Deus naturam humanam assumpserit, monui expresse me quid dicant nescire; imo, ut verum fateor, non minus absurdè mihi loqui videntur, quam si quis mihi diceret quod circulus naturam quadrati induerit. » (*Epist.* 21.)

(2) « Quamvis Johannes duum evangelium græce scripserit, hebraïzat tamen.... Deus sese maxime in Christo manifestavit, quod Johannes ut efficacius exprimeret, dixit Verbum factum esse carnem. » (*Epist.* 23.)

pas d'autre portée que de faire du Christ le plus *sage*, et en ce sens le plus *divin* de tous les hommes. Si l'on veut trouver dans l'histoire des hérésies une doctrine qui ait des analogies avec celle de Spinosa, il faut s'adresser au sabellianisme. Comme Sabellius, qui s'était inspiré du mosaïsme, le juif d'Amsterdam ne reconnaissait qu'une souveraine unité qui pouvait avoir plusieurs faces, mais non se diviser en *personnes* distinctes. Spinosa identifiait l'intelligence avec la volonté; à ses yeux, l'amour intellectuel de Dieu pour l'homme est le même amour par lequel Dieu s'aime lui-même. Tout tombe donc dans le gouffre de l'éternelle substance, et l'identité de Dieu, de l'homme et du monde repousse toutes les distinctions trinitaires. On peut, au point de vue historique et dans une certaine mesure, estimer qu'avec Spinosa le sabellianisme reparaissait, mais transformé, mais élevé à la puissance d'une réflexion qui a su tout embrasser et tout approfondir.

Il est exact de dire que la théologie catholique est à la fois aux prises avec Platon et Spinosa. Platon, par l'organe de ceux qui ont fondé et soutenu l'arianisme, dit aux chrétiens : Puisque vous adorez le fils de Dieu, distinguez-le du père; ne dites pas qu'il lui est consubstantiel, mais reconnaissez qu'engendré lui-même à son tour, il a créé le monde, et qu'il est le *logos* divin que j'ai emprunté aux doctrines orientales pour le faire régner dans la philosophie grecque. De son côté, voici Spinosa qui s'adresse au christianisme, et sa thèse est celle-ci : Si le christianisme a raison de proclamer l'unité de Dieu, il a tort d'admettre des *personnes* au sein de cette unité, et il ne devrait reconnaître que la substance absolue.

Qu'a fait cependant la philosophie catholique? Elle a entrepris de répondre à Platon par Spinosa et à Spinosa par Platon. Au *logos* divin qui est différent du père, elle oppose le principe de l'unité de Dieu, et d'un autre côté, dans la substance absolue, elle introduit le verbe créateur : voilà le nœud de la question métaphysique.

Au point de vue philosophique, cette solution n'est qu'une transaction dont les termes se contredisent; au point de vue de la religion, elle est un dogme, un mystère.

Depuis le IVe siècle jusqu'au XIXe, la question de l'arianisme a traversé bien des phases. Les opinions mêmes d'Arius, grace à la faveur de plusieurs des successeurs de Constantin, jouirent en Orient d'un assez long crédit, puis elles eurent l'insigne fortune de se faire accepter par une partie des peuples barbares qui se jetèrent sur le monde romain. Les Goths les adoptèrent et les répandirent dans

l'Illyrie, dans la Pannonie, dans une partie de l'Italie, en Afrique, en Espagne. Dans ses combats contre l'arianisme, le catholicisme eut pour appui le retour définitif des empereurs grecs à l'orthodoxie décrétée par le concile de Nicée, la papauté et l'épée des rois francs. Mais la lutte fut longue, et les derniers vestiges de l'arianisme ne disparurent que vers la moitié du VIIe siècle. Nous touchons au moyen-âge. Pendant sept cents ans, l'orthodoxie catholique règne seule jusqu'au moment où brillent, au XVe siècle, le bûcher de Jean Hus et l'*étoile du matin de la réforme* (1). Voilà le signal de nouveaux combats. On peut dire qu'au XVIe siècle l'arianisme reparaît, si l'on veut donner ce nom aux mouvemens du rationalisme; mais il faut remarquer qu'il ne s'agit plus des idées de Platon ou des opinions d'Arius : la raison humaine reprend sa marche et ses droits en vertu d'elle-même. Dans cette insurrection générale, tout concourt, tout a sa place, sa mission, son influence. Le rationalisme prouve sa force par la diversité de ses doctrines et le nombre de ses représentans : à ceux qui cherchent surtout une religion pratique et claire, il offre le socinianisme et le christianisme raisonnable de Locke; aux fortes intelligences, il présente l'idéalisme de Spinosa; plus tard il aura, pour se populariser, l'inépuisable ironie de Voltaire et les pathétiques élans de Rousseau. Il triomphe, mais sa victoire l'enivre; dans son fol aveuglement, il se dégrade, il se souille, et l'autel qu'il se dresse à lui-même en 1793 devient son écueil et sa honte. Cependant, après tant de tempêtes, le calme a reparu, et il est possible de reconnaître avec impartialité où en sont aujourd'hui l'arianisme et le catholicisme.

Les préoccupations de l'esprit humain sont changeantes : telle question qui à une époque a été l'objet de ses recherches les plus vives, dans un autre temps lui paraît perdre presque toute son importance, ou bien encore les progrès qu'il a faits sur d'autres points lui permettent de transformer la question primitive et de lui assigner une autre place dans le champ de ses spéculations. Or cela est arrivé pour l'arianisme, et en voici la raison. Jamais l'intelligence de l'histoire n'a été plus profonde que dans notre siècle : tout a concouru à nous donner cette supériorité sur les âges précédens, la marche du temps, les grandes choses dont nous avons été témoins, une philosophie forte et savante. On a d'autant mieux compris les faits qu'on avait plus creusé les idées, et la métaphysique a été la cause d'une

(1) Wiclef.

meilleure entente du passé. Aussi on a généralement reconnu qu'il était déraisonnable de vouloir retrouver dans des siècles dont nous sommes séparés par un long intervalle les opinions et les sentimens qui nous animent nous-mêmes. L'histoire a été admise avec ses variétés et ses contrastes, on lui a permis d'être originale, et l'on ne s'est plus scandalisé de voir ses monumens porter l'empreinte de conceptions et de pensées que nous ne partageons pas.

Avec cette façon de voir et de juger, le passé s'est ranimé pour ainsi dire, et nous avons vu un peu de lumière pénétrer dans les premiers âges. La vieille Asie, cette mère de toutes les religions, n'est pas encore connue, mais du moins elle est pressentie. Nous sommes prédisposés à comprendre le génie de cet Orient qui porte partout l'empreinte de Dieu, où toujours l'homme s'effaçait devant l'intervention divine, où toujours Dieu était adoré comme la cause unique et souveraine de tout changement dans la nature et dans l'humanité. Aussi nous ne nous étonnons plus si, dans les Écritures qui sont le fondement de la religion chrétienne, nous trouvons partout la présence et le bras de Dieu : c'est Dieu qui frappe d'épouvante les uns, donne la victoire aux autres; c'est Dieu qui tonne, qui déchaîne les vents et les tempêtes; c'est Dieu enfin qui relève les courages, endurcit les ames; c'est lui qui inspire les projets sublimes et qui révèle les grandes vérités. Qui n'a pas enchanté son imagination avec les récits bibliques, avec leurs graces naïves et leurs magnificences gigantesques? Qui n'a pas trouvé dans ces pages de l'histoire humaine des émotions aussi vives que dans les plus belles scènes de la nature?

Mais ces plaisirs de l'esprit n'ôtent rien à son indépendance. La véritable critique sait à la fois restituer l'histoire et la juger; elle en décompose les élémens, elle en explique l'origine et la nature. Ainsi nous avons vu de nos jours l'histoire profane et sacrée soumise à la plus savante analyse. Tout ce que les religions contiennent de symboles et de mythologie a été l'objet de nombreuses études; on a commencé par la Grèce antique, puis on a passé à l'ancien Testament, enfin on est arrivé au nouveau, et le christianisme, dans ses monumens et dans ses textes, a été scientifiquement critiqué. Il y a six ans, le docteur Strauss a publié une *Vie de Jésus-Christ* où il applique au nouveau Testament les mêmes procédés que Heyne, Schelling et Ottfried Müller ont appliqués à la mythologie grecque. Strauss ne s'est pas fait le biographe du Christ, mais le critique des récits évangéliques qui nous ont transmis sa vie. Qu'a-t-il voulu démontrer?

C'est que le nouveau Testament est souvent le reflet de l'ancien, c'est qu'il y avait dans les livres sacrés, dans les traditions et l'esprit du peuple juif, un type idéal du Messie, et que le travail de ceux qui ont écrit sa vie a consisté à la remplir de toutes les circonstances et de toutes les particularités merveilleuses qui étaient dans l'imagination de la nation juive. Il y a donc dans la vie traditionnelle du Christ une partie historique et une partie mythologique.

Quelle est la conséquence de cette manière nouvelle de considérer les choses? C'est que la partie historique du christianisme perd beaucoup de son importance, tandis que sa partie idéale brille d'un éclat toujours pur. Tout ce qui tient à l'histoire de la religion est rejeté sur le second plan; les faits de la tradition sont comme un rêve dont le passé a gardé le souvenir; ils peuvent charmer l'imagination, mais ils ne participent pas à l'essence même des idées qui sont éternelles. L'esprit cherche donc les véritables fondemens du christianisme non pas dans l'histoire, mais dans la pensée, ou plutôt l'histoire devient une déduction de ce que l'intelligence conçoit *à priori*, parce que l'esprit est convaincu que tout ce qui est rationnel et nécessaire doit passer dans la réalité.

Il y a des degrés dans le mouvement philosophique de notre siècle. Tous les esprits ne sont pas à la même hauteur dans la contemplation des choses religieuses, mais il y a une disposition générale à chercher surtout dans le christianisme un système moral et rationnel. Les uns donnent de la trinité une explication logique et ne font plus, des trois personnes divines, que trois faces de l'être dans Dieu et dans l'homme : voilà pour la métaphysique. D'autres cherchent surtout dans le christianisme un système social, un idéal politique, et le Christ est pour eux le plus illustre des démocrates.

Par cette double tendance, l'arianisme est à la fois victorieux et transformé; toutes les opinions dominantes du siècle impliquent son triomphe, et en même temps, comme la question n'est plus posée d'une façon directe et irritante, les passions se sont apaisées. Aujourd'hui la religion et la philosophie ne cherchent pas à se détruire, mais à se pénétrer; elles aspirent à exercer l'une sur l'autre une influence qui lui subordonne sa rivale : c'est un nouvel aspect dans la lutte des idées. Entrez dans les églises, vous entendrez les prédicateurs de la foi chrétienne traiter de matières philosophiques : ils parlent de la nature des choses, des lois de la raison humaine; c'est de la métaphysique oratoire. Ouvrez les livres des philosophes, vous les trouvez dissertant sur l'incarnation et la trinité : c'est de la théo-

logie rationnelle. La religion et la philosophie ne reconnaissent plus comme autrefois de domaines distincts; elles vivent perpétuellement l'une chez l'autre. Les orateurs de la religion ont une tendance intime à philosopher, parce qu'ils obéissent à leur insu au rationalisme du siècle; sans abandonner les mystères et les miracles, ils voudraient faire entrer le plus possible la religion dans l'ordre naturel des choses. De leur côté, les philosophes ne veulent plus qu'on leur reproche de tourmenter des abstractions stériles; ils ont à cœur de démontrer que les idées sont la base même des faits les plus importans de la religion et de l'histoire. En un mot, la religion aspire à prouver qu'elle est *vraie*, et la philosophie, qu'elle est applicable et puissante. Cette rivalité ainsi établie ne peut manquer d'être féconde, mais un avenir encore éloigné peut seul en connaître les fruits. En attendant, l'histoire raisonnée de quelques-unes des questions qui depuis dix-huit siècles ont été posées par la religion chrétienne peut être utile : voilà pourquoi nous nous sommes occupé de l'arianisme.

LERMINIER.

ACADÉMIE FRANÇAISE.

RÉCEPTION DE M. VICTOR HUGO.

Il s'est accompli, il y a peu de jours, dans la sphère de la littérature et de la poésie, un de ces évènemens rares et éclatans qui ont le privilége d'exciter avant, pendant et long-temps après leur durée, l'attention des esprits sérieux et la curiosité même des gens frivoles. Deux planètes, qui semblaient destinées à décrire dans le champ de l'art une asymptote éternelle, deux principes, puissans l'un et l'autre, mais à des titres opposés, le génie de la tradition et le génie de la poésie vivante et actuelle, le mouvement et la résistance, M. Victor Hugo et l'Académie française se sont rencontrés face à face, et ont opéré, sous la coupole du palais Mazarin, leur laborieuse et mémorable conjonction. Comme on le pense bien, la foule était grande à ce spectacle. Toute l'élite de la société parisienne, qui s'intéresse ou qui a la prétention de s'intéresser aux mouvemens supérieurs de la pensée, se pressait dans l'étroite enceinte. On attendait avec anxiété le choc de cette prodigieuse antithèse, arrivée peut-être au moment

de s'effacer et de se perdre dans une plus large formule; on était curieux d'entendre les paroles *amies* qu'allaient échanger les deux formidables interlocuteurs. Chacun rêvait à sa manière cet étrange et merveilleux dialogue. On se figurait une autre conférence de Tilsitt où, cette fois, il y aurait un vainqueur et pas de vaincu, et où deux idées souveraines allaient se partager le monde de l'intelligence.

Par une coïncidence qui semblait heureuse, l'illustre académicien dont la vie et les ouvrages devaient servir de texte aux deux harangues, Népomucène Lemercier, se rattachait par ses aventureux essais de poète à l'école réformatrice, tandis que, par ses restrictives et souvent judicieuses opinions de critique, il appartenait à la phalange des conservateurs : beau champ de bataille assurément, terrain neutre s'il en fut jamais, où semblait pouvoir se déployer à l'aise, de part et d'autre, tout ce qu'il y a de vérités acquises et de prétentions légitimes dans les deux théories adverses. On espérait donc, dans cette mémorable séance, s'abreuver largement aux sources jaillissantes de la littérature et de la poésie, entendre discuter les maîtres et sortir de ce tournois intellectuel l'esprit mieux affermi dans l'une ou l'autre croyance. Il semblait en effet que ce dût être un bien grand jour dans les fastes de la poésie que celui où la tradition et la réforme, mises en présence, seraient amenées à dire chacune son dernier mot sur elle-même, devant l'ombre apaisée de l'auteur d'*Agamemnon*, de *Christophe Colomb* et de *Pinto*.

Hélas! cette attente a été trompée. Aucune question de théorie littéraire n'a été posée, aucun problème n'a été débattu. Napoléon, à qui personne pourtant ne succédait, Mirabeau et Danton, Malesherbes et Sieyès, voilà les seuls noms qui aient été sérieusement discutés. On se demandait tout bas si c'étaient des littérateurs et des poètes qui parlaient des choses de l'art, ou des pairs et des hommes d'état qui discutaient des matières politiques; on s'est pris à douter si on louait un écrivain célèbre, ou si ce n'était pas plutôt un successeur de Lamoignon ou de Turgot dont on appréciait la carrière; on ne savait pas bien au juste si l'on se trouvait assis dans le sanctuaire des lettres, ou si l'on ne s'était pas, par hasard, fourvoyé dans une enceinte législative.

L'assemblée (et cela fait honneur à ses instincts poétiques) n'a accepté qu'avec un sentiment marqué de surprise et de mécompte ce renversement du programme. « Avec M. Victor Hugo, on doit toujours s'attendre à de l'imprévu, » avait dit un homme d'esprit la

veille de la séance; et, cependant, malgré cet avis, l'imprévu annoncé a été accueilli comme une de ces visites que l'on n'attend point. En effet, on avait rêvé toutes les charmantes distractions de la pensée, toutes les vives jouissances de l'imagination, et l'on avait à subir de longs discours de tribune; il n'était pas possible de se tenir pour satisfait.

Gardons-nous, pourtant, d'en trop vouloir à M. Victor Hugo. Peut-être cette substitution de la politique à la littérature était-elle à peu près inévitable, et aurait-elle pu même, avec un peu plus de réflexion, être facilement prévue. Et d'abord, pour que cette passe d'armes littéraire si regrettée offrît l'intérêt puissant et dramatique qu'on s'en promettait, une condition expresse, et à laquelle on n'avait pas songé, était indispensable. Il aurait fallu que le hasard, qui désigne dans ces solennités l'organe de l'Académie, eût opposé au chef de l'école moderne un champion exclusivement dévoué aux principes de conservation et n'ayant donné que peu ou point de gages aux nouveaux systèmes. Or, un conservateur de cette nuance tranchée et sans mélange est aujourd'hui fort difficile à rencontrer, même parmi les membres de l'Académie française. M. de Salvandy, appelé à prendre la parole au nom de ses confrères, n'était pas précisément (et cette remarque est loin d'être un reproche) l'homme de ce rôle austère, de ce rôle de littérateur jacobite dont le regard et l'ame sont tournés vers le passé, et qui ne tient pour française que la langue des écrivains du siècle de Louis XIV. M. de Salvandy, auteur chaleureux, historien et romancier brillant et coloré, dont plusieurs pages heureuses ont eu l'honneur insigne de rappeler le grand restaurateur de la prose au XIXe siècle, M. de Salvandy, soit par ses antécédens d'écrivain, soit par ses opinions peu prononcées de critique, ne se trouvait pas dans des conditions d'orthodoxie suffisantes pour pouvoir, dans le champ-clos d'une discussion spéciale, opposer aux témérités de *Cromwell* et de *Ruy Blas* la bannière de la pure tradition classique.

Devant cette situation, que le hasard avait faite, M. Victor Hugo paraît avoir été induit à penser que ce serait de sa part un acte de bon goût, et tout à la fois d'habileté, que de s'abstenir de porter la controverse académique sur la question de principes, question fort délicate pour tout le monde, et plus encore pour le nouvel académicien que pour tout autre, puisqu'elle lui est toute personnelle. M. Hugo, qui a eu si fréquemment, d'ailleurs, occasion d'agiter des théories et de s'expliquer sur presque toutes les questions fonda-

mentales de l'art, ne se sentant pas provoqué par la présence d'un toréador trop irritant, s'est trouvé heureux de pouvoir parcourir paisiblement l'arène. De plus, sachant qu'il allait avoir pour introducteur dans l'Académie un ancien ministre, et apercevant près de lui, parmi ses nouveaux confrères, M. Guizot, M. Molé, M. Thiers, M. Royer-Collard, M. Villemain, M. Cousin, M. Dupin, sans compter les autres notabilités absentes *pour le service du roi*, il a pu croire obéir à une haute convenance en empruntant le langage et les idées de la politique, et en réservant la littérature pour un lieu et pour un moment plus opportuns.

Mais parlons plus sérieusement. Pour que M. Victor Hugo ait cru devoir se séparer, dans une occasion si solennelle, de la poésie, qui a fait sa gloire, il a eu sans doute des raisons graves et puissantes. Quelles sont-elles? Des personnes qu'on ne peut pas soupçonner de malveillance nous ont donné de ce grand mystère une explication confidentielle par la voie des feuilletons. Transfuge de la poésie, nous dit-on, M. Victor Hugo passe à la politique. La harangue qu'il vient de prononcer marque une phase nouvelle dans sa vie et dans son talent; il a assez pensé, assez écrit; il veut agir : l'action le réclame. Ce discours, où il avait à louer un poète, et où il évoque tous les souvenirs politiques d'un demi-siècle; ce discours, où l'on attendait une profession de foi littéraire, et où il est à peine question de littérature, c'est une abdication solennelle de son passé, c'est un premier pas vers la tribune, une candidature à l'une de nos chambres, peut-être à toutes les deux; mieux encore, un programme de ministère. — Vous souriez; mais que signifierait donc cette mystérieuse apparition de Malesherbes à la fin de cette harangue, cette apparition qui ne tient à rien, cette ombre, en quelque sorte, qui passe au fond du discours, comme la litière du cardinal de Richelieu traverse la scène à la fin de *Marion de Lorme*, pour jeter aux spectateurs le mot du drame? Ici, vous le voyez bien, le mot est PAIRIE et MINISTÈRE.

Je me garderai bien, en vérité, de nier d'une manière trop absolue cette explication, qui a du moins le mérite de donner un sens plausible à des choses qui resteraient inexpliquées sans elle. Mais, en consentant à me placer au point de vue qu'on nous indique, et en admettant que l'illustre écrivain ait, en effet, les intentions ultérieures qu'on lui prête, je ne puis supposer que M. Victor Hugo ait une si faible opinion de la position que les lettres lui ont faite, qu'il ait cru avoir besoin de prononcer quelques phrases sur la convention nationale et l'empire, sur les frontières naturelles de la France

et le système d'hérédité de branche à branche, pour établir son droit à un siége au Luxembourg, ou pour lever les yeux jusqu'au ministère de l'instruction publique. Je crois donc que, s'il s'est refusé à venir proclamer ses convictions littéraires dans l'éloge de M. Lemercier, s'il a pris un chemin de traverse, et si, contre toutes ses habitudes de stratégie franche et directe, il a, dans cette circstance, plutôt tourné qu'enlevé la position, c'est tout simplement qu'un sentiment honorable de délicatesse et de bienséance lui a défendu d'entrer dans un sujet où, à moins de rester superficiel, et par conséquent indigne de l'Académie et de lui-même, il lui aurait fallu manquer à la mémoire qui lui était confiée, ou déserter ses opinions et tirer contre son drapeau.

Voyez, en effet, était-il possible que M. Hugo entreprît une appréciation franche et complète de l'œuvre poétique si embrouillé et si complexe de M. Lemercier, sans poser, tout d'abord, une question capitale, terrible, inexorable, la question des bonnes et des mauvaises innovations en poésie? Eh bien! entamer cette controverse, c'était agiter de nouveau le problème qui divise la littérature depuis le commencement du siècle, et qui a reçu, vers 1820, une solution toute contraire à celle que M. Lemercier a poursuivie obstinément toute sa vie. M. Victor Hugo, réformateur triomphant, porté à l'Académie sur les bras de la foule, pouvait-il, sans la plus grave inconvenance, venir contester à son prédécesseur ses tentatives restées sans écho et ses innovations inacceptées? Pouvait-il venir expliquer en quoi le réformateur de 1802 a eu tort, et en quoi, suivant lui, la réforme de 1802 a eu raison? — Non, non. — Ce n'est qu'à nous, si complètement en dehors de ce grand débat, qu'il peut être permis d'indiquer (et encore très sommairement), pourquoi des douze comédies, des dix poèmes, des quatorze tragédies de M. Lemercier, il ne surnage aujourd'hui que quelques noms. Esprit sagace et indépendant, M. Lemercier a senti, dès 1795, que le contre-coup d'une révolution dans l'état doit être une révolution dans la littérature. Philosophe selon Voltaire, il s'est aperçu qu'il était temps de suivre en poésie une autre loi. Sa vive et prompte intelligence l'avertit que les compositions si sèches, si décolorées, si dépourvues de toute imagination, qu'on recevait encore avec faveur en 1788, ne pouvaient plus causer qu'un insupportable ennui à un peuple qui avait retrouvé le mouvement et l'action, et qui, par l'action, remontait au sentiment vrai de la poésie. Sur le théâtre d'une nation, hier encore oppressée par le démon de la terreur, et qui, à peine délivrée de ce

cauchemar, battait des mains au vainqueur d'Arcole et des Pyramides, il ne fallait plus songer à faire admirer les dissertations banales et les lieux communs du drame soi-disant philosophique. Lemercier le comprit; il trouva même dans son ame, troublée par les visions du 2 septembre, un ou deux accens terribles qui répondirent (et c'est là sa gloire) au besoin d'émotions profondes qu'éprouvaient les masses. Rompre avec la poétique du XVIIIe siècle, rajeunir par une sève nouvelle et plus énergique la littérature alanguie de Saurin et de Marmontel, telle a été la seule pensée commune que Lemercier ait eue avec les réformateurs artistes de 1820. Hors de là, et particulièrement sur les moyens de réalisation, tout a été entre eux opposition et contraste. Partisan par système de l'originalité plutôt qu'original, passionné pour l'invention plutôt qu'inventeur, M. Lemercier fit tour à tour des emprunts à Eschyle, à Pétrone, à la Bible, à Alfieri, à Milton, à Shakespeare, à Manzoni. Quant à la langue, au rhythme, et à toutes les délicatesses de la forme qui constituent le style, cette condition vitale, cette consécration suprême de la poésie et de l'art, M. Lemercier, par un malheur de son organisation, y fut toujours insensible. Il croyait sincèrement que l'idée a droit sur la langue comme le planteur sur le nègre. Aussi combien d'intentions heureuses, combien de germes qui ne demandaient qu'à éclore, combien d'essais qui auraient mérité de vivre, ne se sont-ils pas glacés sous cette infirmité d'un beau talent!

Par toutes ces raisons, et sans qu'il soit besoin de chercher dans les replis de la pensée du poète je ne sais quelles velléités d'ambition vulgaire, on voit comment le nouvel académicien a été conduit à présenter l'éloge de son devancier par un côté que l'auditoire n'avait pas prévu. Tout en rendant au génie laborieux, opiniâtre et fantasque de l'auteur de *Frédégonde*, de *Plaute* et de *la Panhypocrisiade*, un hommage suffisant et habilement calculé pour se tenir dans une appréciation tout extérieure, M. Victor Hugo a construit l'édifice de son discours de manière à faire saillir une autre face moins indiquée, quoique certainement aussi remarquable, de la physionomie de son modèle, je veux dire le caractère si plein de noblesse et d'indépendance qui distinguait Lemercier. M. Hugo s'est complu, et on le conçoit, à retracer avec détails tout ce qu'il y a eu de loyauté et de sincérité démocratiques dans ce simple littérateur sans position, sans fortune, ami de Mme de Beauharnais et du général Bonaparte, commensal de la Malmaison jusqu'à la fin du consulat, qui pouvait

avec de telles liaisons arriver à tout, et qui, par une héroïque fidélité à ses principes, devint et demeura un des plus âpres et des plus constans adversaires du grand homme, qu'au fond du cœur il aima toujours, et dont il disait à la fin de sa vie : « Mon ami le premier consul! »

Cette manière de concevoir l'éloge de Lemercier une fois admise, il faut convenir que c'était un beau sujet et même un des plus beaux sujets littéraires possibles, que cette glorification de la puissance des lettres, seule résistance que le régime impérial n'ait pu amortir ni briser. M. Victor Hugo semble avoir eu la pensée d'agrandir encore ce cadre. Il était attiré vivement par ce noble et beau problème : déterminer l'attitude que doit garder la littérature vis-à-vis de la société, selon les temps, les lieux et les institutions. Mais il y avait là les élémens d'un livre; les bornes d'un discours n'y suffisaient pas. Nous ne possédons de ce plan regrettable qu'un long et magnifique exorde, peu en proportion avec les dimensions restreintes d'un remerciement académique, mais qui aurait été le digne péristyle du Panthéon que l'auteur projetait d'élever à l'héroïsme littéraire. La disposition singulière de ce morceau, beaucoup plus lyrique qu'oratoire, n'en a point affaibli l'effet sur l'assemblée. Quand, après avoir déroulé avec une savante lenteur le tableau le plus complet et le plus splendide, le plus minutieux et le plus oriental, que l'on puisse tracer de la gigantesque fortune de Napoléon, M. Victor Hugo a montré, seuls en révolte contre cette volonté colossale, six poètes, n'ayant d'autres armes que la conscience et la pensée, Ducis, Delille, Mme de Staël, Benjamin Constant, Châteaubriand, Lemercier, une immense acclamation a couvert ces noms glorieux et salué la noble et généreuse parole de l'auteur.

Quoique le caractère inattendu de cette nouvelle production de M. Victor Hugo ait un peu déconcerté ses amis et ses ennemis, elle a pourtant, et l'on s'en aperçoit, surtout à la lecture, toutes les qualités excellentes, et quelques-uns aussi des défauts réels, qu'on déplore et qu'on admire dans les autres écrits de l'auteur. C'est toujours un casque étincelant, une cuirasse finement et richement ouvragée, un gantelet d'une admirable ciselure. Nous ne dirons pas, avec les détracteurs du grand écrivain, qu'il manque sous ce casque une pensée, une poitrine sous cette cotte de mailles, une main sous ce gantelet. A Dieu ne plaise! Mais nous dirons, parce que nous l'avons expérimenté, qu'entre l'homme et l'armure il y

a du vide en quelques places. Il en résulte des parties creuses, des endroits plus faibles, qui, bien qu'on en dise, ne résistent pas toujours.

Prenons un exemple : M. Hugo n'a énoncé, je crois, dans tout son discours, qu'une seule proposition théorique. A mon avis, elle manque de solidité. Ayant, comme nous l'avons dit, de bonnes raisons pour ne pas vouloir énoncer un jugement sur l'œuvre littéraire de Lemercier, M. Hugo renvoie la décision à la postérité. Cela est fort bien; mais voici que cet innocent artifice oratoire prend, sous sa parole, naturellement dogmatique et grave, la forme impérieuse et générale d'un axiome. Non-seulement M. Victor Hugo se récuse, mais il refuse aux contemporains le droit de prononcer. Cette négation du droit de critique, s'il ne la restreignait un peu lui-même, n'irait à rien moins qu'à supprimer une des facultés de l'intelligence humaine. Citons ses paroles : « La postérité seule, — et c'est là encore une de mes convictions, — a le droit définitif de critique et de jugement envers les talens supérieurs. » Plusieurs de nos confrères en critique ont vivement protesté contre cette proposition, dont ils n'ont pas assez vu tout le vide. Que réclamez-vous? M. Hugo ne dénie, apparemment, à aucune créature humaine le droit de critique et de jugement *provisoire*. Voudriez-vous donc le droit de critique *définitive*, que M. Hugo déclare n'appartenir qu'à la postérité? Mais connaissez-vous, par hasard, quelque chose au monde de *définitif?* Les siècles ne se déjugent-ils pas les uns les autres? Et combien faut-il de siècles pour constituer la *postérité?* Boileau, était-ce la postérité pour Ronsard? Sommes-nous bien sûrs d'être la postérité pour André Chénier? Enfin, les *talens supérieurs,* pour lesquels seuls le poète fait des réserves, qui donc les déclarera supérieurs? N'est-ce pas précisément sur l'octroi ou le refus de ce titre que s'élèvent tous les conflits entre la critique et les auteurs? Vous le voyez bien, la proposition de M. Victor Hugo, vraie dans son acception courante et empirique, pour ainsi parler, devient fausse, ou plutôt s'évanouit, dès qu'il prétend lui imposer la forme dogmatique. Toute cette phraséologie factice cède au premier examen; l'armure ne touche pas le corps.

On a reproché récemment à M. Victor Hugo les compartimens symétriques de ses riches périodes, à deux, à trois, à quatre membres, dans lesquels il fait circuler, et, pour ainsi dire, serpenter la pensée. Pour moi, ce que je trouve de vraiment fâcheux dans ce pro-

cédé, outre un peu de lourdeur, c'est de rendre la prose sujette à un inconvénient dont elle avait été jusqu'ici préservée, et qui n'avait atteint que les vers; je veux parler du grave inconvénient des chevilles. Le magnifique exorde que j'ai déjà loué comme une des parties les plus artistement travaillées du discours de M. Hugo, contient cependant çà et là, dans sa riche contexture, quelques pièces rapportées qui ne font qu'y remplir une case, par exemple : « Alexandre de Russie, *qui devait mourir à Taganrog...* » Et notez encore que la cheville n'est pas toujours, comme ici, une simple inutilité. Elle est quelquefois une erreur ou une contre-vérité. Voyez plutôt : M. Hugo dit, en parlant de la convention : « Assemblée qui a brisé le trône et qui a sauvé le pays, qui a eu un duel avec la royauté, comme Cromwell, et un duel avec l'univers, comme Annibal..... » Est-ce donc à dire qu'Annibal ait eu à défendre à la fois tous les points du territoire de sa patrie, comme la convention? Non; mais la symétrie demandait ici un membre de phrase, et le nom de Cromwell exigeait en regard un autre grand nom. L'histoire, il est vrai, n'en fournit aucun qui convienne, parce que rien dans l'histoire ne ressemble à la convention. N'importe! il en faut un. Annibal? soit : la symétrie sera satisfaite; mais la vérité!

M. de Salvandy n'avait pas, pour préférer la politique aux questions d'art et de poésie, les motifs de position et de bienséance qui ont fait à M. Victor Hugo un devoir de s'abstenir. Aussi a-t-il pu, dès les premiers mots de sa réponse, entrer délibérément dans le champ littéraire, ce qui lui a gagné tout d'abord la faveur de l'assemblée. Il faut avouer que M. Hugo, en se taisant sur les choses qui ressortissent plus particulièrement à sa compétence, et où sa parole devait avoir une si grande autorité, avait fait la partie bien belle à son interlocuteur. M. de Salvandy a profité de cette faute; il a usé de tous ses avantages, peut-être même en a-t-il un peu abusé.

Autrefois, dans la bonne et vieille Académie, où tout, jusqu'au nom de *fauteuil*, rappelait les habitudes de salon, le directeur de la compagnie répondait aux remerciemens émus et prosternés du nouvel arrivant par un compliment où l'éloge était affectueux et discret. Cet usage, imité des paranymphes de la Sorbonne et des Facultés, pourrait paraître aujourd'hui assez fade. Il nous a valu cependant la touchante et fraternelle allocution de Racine à Thomas Corneille. Depuis quelques années, des esprits pleins de ressources ont inventé

un moyen de donner plus de piquant et d'attraits aux séances de réception. A un spectacle un peu ridicule et suranné, ils en ont substitué un qui paraît fort du goût du public, mais dont on pourrait contester la convenance. On n'a pas encore, il est vrai, renoncé à s'adresser des louanges en face; mais ce sont des louanges crêtées et éperonnées pour le combat, des louanges aiguisées en flèches. On échange encore des complimens; mais ce sont des complimens qui laissent apercevoir de longues griffes sous leur velours. Pour peu que ce système de guerre couverte et de politesse armée se perfectionne, la salle du palais des Quatre-Nations se changera bientôt en une arène : une séance de réception à l'Académie française ressemblera, à s'y méprendre, à la scène d'Arsinoé et de Célimène.

M. de Salvandy, qui faisait son début dans ce genre d'escrime, a enchéri sur tout ce que nous avons entendu de plus vif en ce genre. Il était difficile, en effet, que, selon l'usage, il n'exagérât pas quelque peu ses modèles. Plus il avançait, plus il s'animait, plus il supprimait les adoucissemens et les précautions oratoires; plus il laissait se produire la critique sincère et crue. Le discours de M. de Salvandy, spirituel, incisif, brillant de pensées, serait, au point de vue de ses opinions, que nous ne partageons pas, un excellent morceau de critique libre et individuelle; mais du haut du fauteuil du président, il a pu sembler n'être pas suffisamment réservé et sobre.

M. de Salvandy a de plus introduit une innovation que nous regretterions fort, pour notre part, de voir s'établir comme un précédent. Il ne s'est pas contenté de controverser, selon l'usage, quelques points de la harangue qu'on venait d'entendre. Il a tenu à faire de ce discours tout entier une réfutation complète et suivie; il l'a repris par paragraphe, ne laissant pas échapper sans contradiction la pensée la plus simple ni l'anecdote la plus indifférente. Cette négation universelle, ce blâme de parti pris, cet écho contradicteur, qui donnait aux habitués des chambres l'idée d'une réponse à un discours du trône faite par une majorité d'opposition, toute cette petite guerre, qui d'abord avait vivement éveillé l'attention, a fini par paraître un peu prolongée : l'orateur a dû faire quelques coupures et les a exécutées, séance tenante, avec un remarquable à-propos.

Le seul éloge que M. de Salvandy ait accordé au génie de M. Victor Hugo s'est adressé à ses facultés lyriques. Il veut bien admettre son nouveau confrère dans cette triade poétique qu'il compose de M. Casimir Delavigne et de M. de Lamartine, et dans laquelle la France a

depuis long-temps placé Béranger. Vous croyez, sans doute, qu'en décernant à M. Victor Hugo cette couronne de poète, M. de Salvandy a songé à l'auteur des *Feuilles d'automne* et des *Orientales?* Détrompez-vous. M. de Salvandy n'a songé qu'à l'auteur adolescent d'un premier recueil d'odes, où de grandes espérances faisaient pardonner l'absence des qualités brillantes qui se sont épanouies plus tard. Tout ce que M. de Salvandy veut bien accorder, c'est qu'il a été donné, par moment, à l'auteur des *Chants du crépuscule*, des *Voix intérieures* et surtout des *Rayons et des Ombres*, de retrouver quelque chose de ses premières inspirations. Que penser? que dire d'un jugement si étrange et qui semble si peu sérieux? C'est à peu près comme si l'on voulait soutenir que M. de Châteaubriand n'a jamais égalé son premier livre, l'*Essai sur les révolutions*, ou qu'on prétendît que David n'a rien fait de mieux que son grand prix de Rome, que n'ont égalé, comme on sait, ni le *Serment des Horaces* ni *Léonidas*.

Malgré toute la bonne volonté qu'il a mise à trouver le récipiendaire en défaut, M. de Salvandy a laissé passer, que dis-je? il a pris à son compte, par le long et piquant commentaire qu'il y a joint, une assez singulière faute de mémoire échappée à M. Hugo. Ce dernier, après avoir raconté la résistance opposée à Napoléon par les six poètes que nous avons nommés, poursuit en ces termes : « Un esprit vulgaire, appuyé sur la toute-puissance, eût dédaigné peut-être cette rébellion du talent; Napoléon s'en préoccupait; il se savait trop historique pour n'avoir point souci de l'histoire; il se sentait trop poétique pour ne point s'inquiéter des poètes..... l'homme qui, comme il l'a dit plus tard à Sainte-Hélène, *eût fait Pascal sénateur et Corneille ministre*, avait trop de grandeur en lui-même pour ne pas comprendre la grandeur dans autrui. »

Cette singulière idée de Napoléon, *Corneille ministre*, a fourni à M. de Salvandy l'occasion de plusieurs réflexions fort piquantes et fort applaudies. « Lorsque, dans les caprices de sa puissance et de son génie, Napoléon disait qu'il aurait pris Corneille pour ministre, sans s'en apercevoir, il faisait comme Richelieu, il le persécutait.... Voyez-vous ce génie et cette ame antiques contraints de servir le cardinal ou de se débattre avec la fronde, au lieu de gouverner souverainement *les Horaces* (on doit dire *Horace* à l'Académie), *Cinna*, *Polyeucte*, *le Cid?* Non, non, nous aurions des drames immortels de moins; est-il sûr que nous eussions un grand ministre de plus? »

Eh bien! il se trouve que ce mot tant répété, tant commenté, *Corneille ministre*, et qui a fait dire tant de choses ingénieuses de part et d'autre, n'est pas plus vrai que celui d'*enfant sublime*, que M. de Salvandy a rappelé en l'amendant, et qu'il aurait mieux fait de laisser dans les biographies où il est né. Quant au mot véritable de Napoléon sur Corneille, il est beaucoup plus sensé, beaucoup plus spirituel, et, si j'ose le dire, d'une tournure beaucoup plus française que celui que la préccupation de M. Hugo lui a substitué. Voici le fait :

Un matin, à Saint-Cloud, et non pas à Sainte-Hélène, à propos de la tragédie d'*Hector*, Napoléon se mit à parler du Théâtre-Français; quelqu'un vint à prononcer le nom de Corneille : « Corneille! s'écria-t-il, Corneille! s'il vivait, je le ferais prince! » Voilà le mot vrai, et je le préfère. Corneille prince! et pourquoi non? Cette alliance de mots est heureuse et naturelle et depuis long-temps admise dans la langue. Corneille n'est-il pas un des princes de la poésie? le prince de la tragédie française? En vérité, Napoléon me paraît avoir ici tout l'avantage, et la meilleure réponse à M. Victor Hugo était la citation du mot textuel.

M. de Salvandy a surtout réuni et concentré ses forces contre un point délicat du discours de M. Hugo. Une poétique et, suivant moi, fort belle et fort innocente appréciation de la convention nationale, a été l'occasion de la *grande bataille*. Attiré, comme tous ces enfans qu'on appelle poètes et peintres, vers tout ce qui a de l'éclat et de la grandeur, M. Hugo, qui venait de tracer la grande figure de Napoléon, a voulu lui donner pour pendant un tableau de cette terrible assemblée que lui-même appelle monstrueuse. Je ne m'explique pas, en vérité, les causes de la contradiction passionnée que cette page a soulevée. M. Hugo n'a pas flatté la convention : il n'excuse rien, il ne pallie rien; il laisse leur grandeur aux choses et n'en ajoute aucune aux hommes. Au contraire, personne n'a fait ressortir mieux que lui cette diminution de lumière intellectuelle, cette éclipse de talens qui a marqué les plus mauvais jours de cette assemblée. Personne n'a mieux signalé la propriété qu'ont les lueurs des incendies révolutionnaires, d'attacher de grandes ombres aux plus petits hommes, et de prêter des contours gigantesques aux plus chétives figures. Le tort réel de cette appréciation, c'est, à mon avis, de n'avoir pas indiqué ce qui fait la grandeur véritable de la convention, je veux dire ces grands travaux d'organisation publique,

ces belles institutions administratives et scientifiques, honneur et force de notre pays.

M. de Salvandy s'est donné de grandes facilités pour réfuter ce passage. M. Hugo avait parlé de la convention; M. de Salvandy lui a répondu comme s'il n'avait parlé que de 1793. M. Hugo avait montré l'ombre que fait la main de Dieu sur les sociétés condamnées à périr. Cette explication, plutôt biblique que philosophique, M. de Salvandy l'a repoussée, comme si Bossuet ne s'en était jamais servie. M. Hugo avait prononcé le mot *providence :* M. de Salvandy l'a traduit par le mot *fatalité*. Enfin, prenant lui-même l'offensive, M. de Salvandy a adressé à la convention un reproche inoui jusqu'à ce jour. Il l'a accusée d'avoir manqué à sa grande tâche si glorieusement remplie, au salut du territoire! Ombre de Merlin de Thionville, où étiez-vous? Il a représenté comme un abandon de la défense, le mouvement de concentration qui a dû suivre le premier choc de l'invasion universelle; il a parlé des représailles, mais il a tu leurs dates; il n'a montré Fleurus que dans le lointain; il n'a pas dit que cette victoire, à laquelle se lie la mémoire des savans français, des fondateurs et des premiers élèves de l'École Polytechnique, il n'a pas dit que cette victoire avait sauvé la France avant la chute de Robespierre. Il n'a pas dit que la Flandre et la Hollande étaient reconquises; que Jourdan, avec l'armée de Sambre-et-Meuse, était maître de Liége et de Namur; que Pichegru, avec l'armée du Nord, occupait Anvers avant la délivrance des 9 et 10 thermidor. Il mentionne, il est vrai, Carnot, l'homme en qui s'est personnifié le génie militaire de la convention; mais c'est pour le montrer imposant à la France, en quatorze mois, des levées de quatorze cent mille hommes. Et où de pareils chiffres ont-ils été trouvés? Carnot organisa quatorze armées; mais aucune de ces armées n'avait cent mille combattans. L'armée du Nord n'en avait que soixante-et-dix mille. On s'étonne que des assertions si légères sur des faits si graves aient pu sortir de la plume d'un homme qui a mis la main aux affaires de son pays.

Et cependant, malgré ces critiques, je dois me hâter de dire que tout le discours de M. de Salvandy est conçu et écrit avec cette unité de sentimens et de vues, un peu partiales, il est vrai, qui appartiennent à un homme politique. Il est impossible de mieux saisir qu'il ne l'a fait, la liaison intime de certaines sympathies littéraires et de certaines antipathies politiques. Il a bien été l'homme d'une opinion. Aussi a-t-il reçu constamment d'une partie notable de l'au-

ditoire des marques d'une adhésion complète. M. Victor Hugo, au contraire, a laissé des marques rayonner toutes ses pensées sans parvenir à les concentrer. Il n'a été l'homme d'aucun parti, d'aucune opinion même. On l'accuse d'avoir flatté la convention ; on se trompe. Il ne lui a fait grace du souvenir d'aucun de ses crimes ; il n'a oublié ni l'échafaud d'André Chénier, ni le fiacre du 21 janvier, ni la pique du 2 septembre. Il a agi de même avec Napoléon. L'auréole de gloire qui l'entoure ne lui a point caché le fossé de Vincennes. Si, par cette évocation puissante les grandes choses qui ont marqué nos cinquante dernières années, l'auteur a voulu frapper vivement les imaginations, il a réussi ; s'il a cru faire davantage, il se trompe. Singulier contraste! M. Victor Hugo, qui s'est emprisonné dans la politique, n'a fait, en définitive, qu'un grand et beau discours littéraire, et M. de Salvandy, en appréciant des drames, des romans, des poésies lyriques, ce qu'il a fait d'ailleurs en écrivain élégant et littéraire, a obtenu surtout un succès politique.

CHARLES MAGNIN.

LA HOLLANDE.

IV.[1]

LITTÉRATURE MODERNE.

Je ne connais pas de pays où l'on ait autant mesuré d'hémistiches et façonné de rimes qu'en Hollande; pauvres et riches, gens de la ville et gens de la campagne, tout le monde rime. Si positif que l'on soit, il faut bien qu'à certaine heure un rayon d'or, un rêve, un son harmonieux ramène le cœur vers les vagues régions du monde idéal. La rime est ce son harmonieux qui vibre comme un accord du monde mystérieux des songes au milieu des occupations matérielles des Hollandais. La rime récrée le marchand à son comptoir et l'ouvrier à son labeur. Vous êtes assis le soir dans une honnête taverne d'Amsterdam avec trois ou quatre bons bourgeois de la cité, fumant de vrais cigares de la Havane, comme il convient à des gens qui ont une position recommandable, et faisant de la simple prose, de la prose comme M. Jourdain, quand tout à coup, après le plus pacifique entretien et le plus innocent verre de genièvre, voilà que l'ima-

(1) Voyez la livraison du 1er février.

gination de vos interlocuteurs s'enflamme, que leur langue s'accentue, se scande, et qu'à la place de cette vulgaire prose, dont vous attendez encore naïvement les longues phrases, résonnent deux fortes rimes comme deux coups d'archet, suivies bientôt de deux autres non moins éclatantes. Vous allez un matin visiter une de ces magnifiques maisons de campagne où les nababs de la finance étalent le luxe de l'Europe et des Indes, et sur la porte d'entrée vous voyez deux rimes solennelles peintes en bleu sur un fond blanc, deux rimes qui vous invitent, comme deux anges de paix, à vous livrer sans arrière-pensée au calme et au bonheur de la vie champêtre. La rime est inscrite aussi sur tous les monumens de pierre et de bronze : la rime mythologique embellit le piédestal de tous ces petits dieux si bien coloriés et si bien lavés qui ornent les allées de jardins; la rime flotte avec le *trekschuit* sur les canaux; elle orne l'enseigne des cabarets, la couverture des almanachs, la boutique ambulante des kermesses et la feuille d'annonces du journal. Un ancien voyageur raconte que l'hiver, dans le Nord, toutes les paroles que l'on prononce sont aussitôt gelées, tant il fait froid dans ces lointaines régions que nous avons encore la folie d'aimer. Au retour du printemps, l'air pénètre peu à peu dans cet amas de phrases interrompues, le soleil les dégage de leur enveloppe de givre, les paroles prisonnières reprennent leur essor et tourbillonnent, et résonnent dans l'air avec l'accent de joie ou de douleur qui leur fut donné. Je vous laisse à penser quelle singulière musique ce doit être, quel vacarme de mots et d'idées, de reproches qui n'ont déjà plus de sens, de promesses faites solennellement à la face du ciel et à jamais oubliées, de soupirs d'amour exhalés dans l'ombre, entre deux jeunes cœurs, qui viennent indiscrètement frapper l'oreille du passant! De même en Hollande, quand les saules de la prairie ont revêtu leur feuillage vert, quand le jardinier de Harlem voit poindre hors de leur étroit bourgeon les feuilles riantes de la tulipe, le voyageur entend sur les canaux, sur les grandes routes, au milieu des champs, au sein des cités, un bourdonnement confus de paroles flottantes et accentuées. Ce sont autant de rimes auxquelles le soleil de mai, le vent frais des beaux jours, donne l'essor et le mouvement, et qui s'en vont de tous côtés chantant l'amour, la liberté et la morale. Alors vraiment plus d'un étranger, surpris par cette musique sonore, a bien pu se dire : La Hollande est l'un des pays les plus poétiques qui existent au monde. Il a pu se le dire encore en voyant dans les magasins des libraires, dans les bibliothèques, tous ces poèmes anciens et mo-

dernes dont la Hollande s'honore. On les compte par centaines, par milliers, et nulle part ils n'ont été publiés avec tant de luxe. Mais la rime, si musicale qu'elle soit, ne constitue pas la poésie, et le poème le plus élégant, le plus correct, peut bien n'être qu'une œuvre de labeur et de patience dénuée de verve et d'inspiration. Or, tel est souvent le cas en Hollande. La patience est l'une des qualités les plus caractéristiques des habitans de ce pays; la nature même de leur sol la leur enseigne; l'entretien de leurs digues, le dessèchement de leurs marais, les forcent à la mettre sans cesse en pratique; l'art dont ils se glorifient, l'art des Gérard Dow, des Mieris, des Berghem, en est la plus gracieuse, la plus idéale expression, et leurs poèmes épiques, leurs bergeries, leurs strophes didactiques, ont pour la plupart le même caractère d'élaboration calme, régulière, soutenue.

L'organisation sociale de la Hollande, la tendance pratique des esprits, tendance qui se manifeste déjà dans les plus anciennes annales de cette contrée, n'étaient pas de nature à donner un grand essor à l'imagination de ses poètes. Tandis qu'en France, en Allemagne, les grands seigneurs appelaient la poésie dans leur château, dans leurs tournois, et lui donnaient pour ornement l'écharpe brodée par une main chérie, ou le blason conquis sur un champ de bataille; tandis que la chevaleresque Espagne chantait sous les orangers de Grenade la grandeur des rois maures et le triomphe du Cid; tandis qu'en Italie Boiardo et Arioste faisaient revivre dans les merveilleux caprices de leur imagination les riantes et glorieuses traditions du moyen-âge; tandis qu'en Angleterre Spencer consacrait dans sa *Reine des Fées* les dogmes symboliques de la chevalerie, et que Shakespeare de sa main gracieuse et puissante broyait tour à tour sur sa palette immortelle les roses de l'Orient et les sombres couleurs du Nord, en Hollande, les grands seigneurs succombaient l'un après l'autre dans le désordre des guerres civiles. La féodalité était vaincue par le commerce, la noblesse par la bourgeoisie. De bonne heure les villes de Flandre et de Hollande s'élèvent et prospèrent par l'habileté de leurs calculs et les efforts de leur industrie; et s'il y a dans ces villes une corporation qui défend avec intrépidité ses priviléges, un Arteweld qui fait trembler Louis XI, il n'y a point de Médicis.

Cependant, comme il faut que la poésie, cette fleur du ciel, jette partout ses racines et germe sur les rocs sauvages du Nord comme dans les jardins embaumés de Sacountala, sous l'humble toit de l'ouvrier, comme sous les plafonds dorés des châteaux, la poésie éveilla l'attention des bourgeois de Hollande. Ils l'accueillirent avec une

grave bienveillance, comme une ingénieuse distraction qui devait être soumise à certaines règles, et qui pouvait avoir ses agrémens à certaines heures. Il se forma de côté et d'autre des sociétés littéraires qui faisaient profession de se dévouer au culte des muses, de travailler aux progrès de la langue nationale et au perfectionnement de la poésie. Kops, qui a écrit une histoire de ces sociétés, fait remonter leur origine très haut. Il y en avait une, dit-il, à Leyde avant l'année 1200, une autre à Diest, fondée en même temps que l'Académie des jeux floraux de Toulouse, la plus ancienne Académie de l'Europe. Cependant nous croyons que l'association des confrères de la passion et des clercs de la bazoche a servi de modèle à la plupart de ces sociétés. Elles prirent seulement à tâche de remplacer ce qu'il y avait de trop aventureux dans les œuvres de leurs confrères de France, de trop gai dans leurs allures, par une tenue décente et des lois respectables. La première avait pris le titre de *chambre de rhétorique*, toutes les autres suivirent son exemple. Ce mot de *rhétorique* n'était pas une expression abstraite. C'était le nom d'une belle et puissante reine qui avait dans son empire des princes renommés, tels que Démosthène et Cicéron, Homère et Virgile. On n'entrait point au service d'une si grande dame sans quelque préliminaire. A moins d'un mérite extraordinaire, on n'arrivait pas tout d'un coup au premier rang. Il fallait monter de grade en grade, gagner ses priviléges par ses services. Mais aussi quelle magnifique perspective s'ouvrait aux regards des fidèles sujets de leur reine *Rhétorique!* D'abord on était trouveur (trouvère), inventeur de nouveaux sujets et de nouveaux mots. De là on arrivait au grade de doyen qui exerçait déjà une sorte d'autorité magistrale sur les jeunes disciples des muses. Puis on était promu à l'emploi de facteur, et chargé par là de composer les pièces officielles pour les solennités, de préparer le programme des fêtes et des grandes réunions. De cette imposante dignité au titre de prince il n'y avait qu'un pas. Pour une ode, pour une ballade heureusement rimée, on se trouvait un beau matin placé par la société au même rang que Démosthène et Virgile, ce qui ne laissait pas que d'être fort honorable; et en faisant encore un effort, on avait la chance d'être proclamé empereur, c'est-à-dire quelque chose de plus élevé en grade que dame Rhétorique elle-même. L'histoire ne dit point combien d'heureux poètes hollandais sont arrivés à ce rang suprême, ni par quels chefs-d'œuvre il fut mérité.

Outre ces grades littéraires, les chambres de rhétorique avaient un

porte-enseigne chargé de faire flotter leur bannière dans les grandes réunions, et un procureur fiscal qui enregistrait leurs faits et gestes. Elles avaient un nom symbolique, un blason des plus idylliques, et une devise très morale et très religieuse. Celle-ci porte dans ses armes une branche d'olivier, et a pour titre : *Ecce gratia;* celle-là prend pour symbole l'églantine, et pour devise : « Nous fleurissons par l'amour. » Une autre s'appelle le Buisson de Moïse, une quatrième la Vallée de Joie; une quantité d'autres avaient des noms de fleurs : Fleur de Blé, Fleur des Champs, Fleur de Lys. Celle d'Ypres, plus ambitieuse, s'appelait l'*Alpha et l'Oméga*, celle de Lichterwelde *les Voyayeurs Pacifiques*. Quelques-unes se plaçaient sous le patronage des saints; d'autres enfin, voyant le ciel et la terre envahis par leurs rivales, descendaient dans les réalités de la vie vulgaire. Une société de Louvain s'appelait tout simplement *le Persil*, une autre *le Boudin*. Les devises étaient d'ailleurs toujours une affaire importante à traiter, un grave objet d'examen et de discussion, si grave que quelquefois, pour en finir, il fallait le *deus ex machinâ*. On raconte qu'un jour les membres d'une nouvelle société de Bruges, qui prit le titre de *Saint-Esprit*, s'étant réunis pour aviser à la devise qu'ils adopteraient, virent tout à coup entrer par la fenêtre un pigeon qui leur apporta au bout de son bec ces mots : *Mon œuvre est céleste* (*mijn werk es hemmelick*) (1). De nos jours, on attend encore dans les grandes villes de Flandre et de Hollande les nouvelles des pigeons; ils apportent la cote de la bourse, le taux des actions industrielles et les changemens de ministères. C'est l'œuvre céleste de cette époque.

Toutes ces chambres jouissaient de certains priviléges qui donnaient à beaucoup d'honorables citoyens le désir de s'associer à elles. Les princes leur témoignaient aussi une faveur particulière. Le duc Jean de Brabant était inscrit parmi les membres de la société de Bruxelles. Charles-Quint donna lui-même un blason à celle d'Amsterdam, et Guillaume d'Orange s'honorait de faire partie de celle d'Anvers. Mais on n'était reçu dans ces glorieuses confréries qu'à la condition d'offrir certaines garanties prévues par les règlemens. Plusieurs sociétés, par exemple, exigeaient de leurs candidats qu'ils fussent mariés depuis au moins un an et un jour. C'était le *sine quâ non* d'éligibilité dans ces temps de mœurs honnêtes; c'était la loi des chastes sœurs. Aujourd'hui, elles sont moins sévères.

(1) Kops, *Schets eener Geschiedenisse der Rederijkeren*, pag. 222.

Le but des chambres de rhétorique hollandaises et flamandes était, comme nous l'avons déjà dit, de travailler au progrès de la langue et de la poésie; mais leur tendance était, à vrai dire, plus morale encore que littéraire. Elles mettaient au concours des questions de dogme et de charité publique qui ne pourraient occuper aujourd'hui que la faculté de théologie de la Sorbonne, ou la commission du prix Monthyon. Elles faisaient représenter, à la manière de nos anciennes confréries, des drames bibliques et des mystères. Pour récompense, elles distribuaient aux lauréats des coupes d'argent ou d'étain, selon l'état de leur budget. Parfois, pourtant, elles abordaient des questions profanes, elles entraient, au grand scandale de quelques-uns de leurs membres, dans le domaine de la mythologie grecque, et mettaient sur la scène les dieux et les héros à la place des saints et des patriarches. En 1519, une des chambres de Gand représenta un drame qui avait pour titre : *L'Enlèvement de Proserpine par Pluton*. La pièce est précédée d'un long prologue composé d'une foule de maximes fort peu adaptées à un tel sujet, mais fort édifiantes. Puis apparaît un gardien qui s'appelle Monsieur-sait-Tout, et qui chante un hymne à la beauté du printemps et de l'aurore. Un autre personnage symbolique se présente, qui loue, comme un mauvais sujet qu'il est, la volupté des ténèbres; le sage Sait-Tout le réprimande de cette grossière licence de pensée, et l'invite à voir la pièce que l'on va jouer pour son instruction. Ici se termine le premier acte. Les acteurs se retirent. Le public réfléchit, et bientôt voici venir Jupiter, tenant la foudre à la main, Neptune appuyé sur un trident; chacun d'eux dépeignant en longs vers les charmes de son empire. Tout à coup leur dialogue dithyrambique est interrompu par Pluton, qui entre en fureur, le visage noir, les mains noires, gesticulant et criant que ses deux frères ont pris la meilleure part de l'héritage paternel, et qu'il bouleversera le ciel et les ondes, si on ne lui fait justice. — Mais que veux-tu donc? dit Neptune inquiet déjà sans doute d'avoir à prononcer le *quos ego*. — Je veux une femme, s'écrie Pluton en se redressant de l'air d'un lion dont le vent du désert enfle les naseaux. — Allons, allons, mon cher frère, dit le galant Jupiter d'un air assez fat, tu es par trop noir pour rêver une telle conquête. L'impertinente remarque de l'amant de Léda jette Pluton dans un nouveau transport de fureur, et les deux frères, craignant sa vengeance, promettent enfin de le seconder dans ses vœux et de l'aider à enlever Proserpine. Ils appellent à leur secours Phébus, Pan, l'Aurore, Zéphyre, Cybèle et Vénus. L'amoureux Pluton les suit près de la tour de fer

où est enfermée Proserpine. Vénus s'avance au milieu des arbres printaniers que l'on nomme : Désir charnel, Plaisir mondain, Tentation ennemie; elle séduit par ses chants perfides l'innocente prisonnière, qui, ne sachant point à quel piége elle est exposée, franchit d'un pied léger le seuil de sa retraite. A l'instant même, Pluton se précipite sur elle, en lui criant d'une voix fort peu galante : « Malédiction sur toi, indigne hypocrite, pécheresse de Sodome! je t'arrache à tes vains plaisirs, je t'emmène dans l'enfer! » Là-dessus reparaît l'interprète moral du drame, qui prouve par ce qui vient de se passer que, lorsqu'une jeune fille a été enfermée par une mère prudente dans la tour de fer de la continence, elle ne doit point prêter l'oreille à la voix séduisante qui l'appelle, sous peine d'être emportée par le méchant esprit dans les ténèbres de l'enfer.

Parfois aussi les chambres de rhétorique d'une ville adressaient à celles des autres villes une question à résoudre, s'invitaient, se provoquaient au combat poétique, et alors c'étaient des réunions solennelles, des fêtes inscrites dans les annales de la contrée, des olympiades. Nous empruntons à un ancien historien des Pays-Bas, Emmanuel de Meterem, le récit d'une de ces réuions, qui renferme de curieux traits de mœurs : « La chambre des *violiers* d'Anvers, comme ayant emporté le principal prix à Gand, envoya semblable carte aux villes circonvoysines, en l'an 1562, pour y comparoistre le premier d'aougst, et y apporter leur solution sur cette demande : « Que c'est qui invite l'homme le plus aux arts et sciences. » Il n'y avoit pas seulement des prix pour ceux qui donneroyent la meilleure solution, mais aussi pour ceux qui feroyent leur entrée avec le plus de triomphe, de magnificence, et avec le plus de gens, et qui pourroyent le mieux représenter et faire entendre par figure, ou autrement, comment on pourra s'assembler en amitié et départir amiablement. En quatriesme lieu, pour celuy qui représenteroit le plus artistement sa devise. En cinquiesme lieu, pour celuy qui feroit la plus belle et solennelle entrée à l'église. En sixiesme lieu, pour celuy qui feroit le plus beau feu de joye, soit sur l'eau en des batteaux, soit sur terre, à brusler des tonneaux de poix, à faire des fusées, à allumer des torches, des lanternes, paelles à feu, etc. En septiesme lieu, pour celuy qui joueroit le mieux sa comédie. En huictiesme lieu, pour celuy qui, aux prologues de son jeu, pourroit le mieux dire : combien les marchands qui se comportent justement sont profitables aux hommes. Et finalement, pour celuy qui pourroit le plus innocemment ou gaillardement faire le fol, sans injure ou des-

honnesteté. En quoy l'on proposa des choses merveilleusement subtiles, profondes et doctes, pleines de sens et de science, et plusieurs autres tels prix.

« Sur cest envoy comparurent en Anvers, le troisiesme d'aougst, quatorze chambres de rhétoriciens, lesquelles viendrent de diverses villes et seigneuries en Brabant. La chambre de la Guirlande de Marie de Bruxelles emporta le plus grand prix pour avoir faict la plus belle entrée, car ils firent leur entrée estant bien trois cent et quarante hommes à cheval, tous habillés en velour et en soye rouge cramoysie, avec des longues casacques à la polonnoise, bordées de passement d'argent, avec des chapeaux rouges, faicts à la façon des heaumes antiques; leurs pourpoincts, plumages et bottines estoient blanches; ils avoyent des ceintures de tocque d'argent, fort curieusement tissues de quatre couleurs, jaulne, rouge, bleu et blanc; ils avoyent sept chariots faicts à l'antique qui estoyent fort gentiment équippés, avec divers personnages qui estoyent portés esdits chariots. Ils avoyent encore septante et huict chariots communs avec des torches; esdits chariots estoyent couverts de drap rouge bordé de blanc; tous les chartiers avoyent des manteaux rouges, et sur ces chariots il y avoit divers personnages, représentant plusieurs belles figures antiques qui donnoyent à entendre : comment on s'assemblera par amitié pour départir amiablement. De Malines vint la chambre appelée la Pione; ils firent leur entrée avec trois cens et vingt hommes à cheval, habillés de robes de fine estamine incarnate, bordées de passement d'or, avec des chapeaux rouges; les pourpoincts, les chausses et les plumages estoyent de couleur jaune, les cordons d'or et les bottines noires. Ceux-cy avoyent sept chariots de plaisance, faicts à l'antique, et fort bien enrichis et ornés de personnages. Ils avoyent encore seize autres beaux chariots quarrés par en haut et couverts de drap rouge, chasque chariot ayant huict beaux blasons, et deux de la confrairie assis dedans avec des torches, et derrière il y avoit deux paelles à feu. En telle manière vindrent aussi les autres chambres, mais non en telle magnificence et avec tant de gens, et l'on employa quelques jours à faire des feux de joye, à jouer des comédies, des farces, à faire des choses pour rire, et en des banquets jusques à ce que les prix fussent départis. »

Kops, que nous avons déjà cité, parle aussi de cette réunion, et dit qu'on y vit arriver des députations de onze villes et près de quinze cents membres de différentes chambres de rhétorique, tous à cheval. Ceux de Berchem y arrivèrent suivis d'une belle jeune fille qui s'avan-

çait gravement sous un dais porté par quatre hommes, et qui représentait la reine Rhétorique elle-même.

Les chambres de rhétorique se propagèrent dans toute la Hollande et la Belgique. Bientôt les villages mêmes voulurent en avoir une, et chaque ville en eut plusieurs. On en comptait trois à Amsterdam, quatre à Anvers, quatre à Bruxelles, trois à La Haye et à Harlem, quatre à Gand, six à Louvain; bref, vers le milieu du XVIe siècle il y avait dans les Pays-Bas près de deux cents chambres de rhétorique ayant leur devise, leur blason, leurs doyens et leurs poètes. Les plus anciennes s'arrogeaient le droit de donner des statuts et des privilèges aux plus jeunes. C'étaient des métropoles littéraires autorisant des succursales. En 1493, l'archiduc Philippe, père de Charles-Quint, créa à Gand une chambre suprême de rhétorique, dont il donna la direction à un chapelain. Cette chambre s'appelait : *Le divin et révéré nom de Jésus avec la fleur de beaume*. Elle devait se composer de quinze membres et de quinze jeunes gens qui seraient tenus d'apprendre l'art de poésie. En outre, il fut décidé que pour honorer notre seigneur Jésus-Christ et la Vierge Marie, on admettrait dans cette religieuse association quinze femmes en mémoire des quinze joies de la sainte Vierge. C'était ainsi que ce pieux moyen-âge se dévouait à l'étude des lettres. Il choisissait un prêtre pour président d'une académie, il plaçait la poésie sur l'autel, la couronne de lauréat dans l'église, et dans sa galanterie même envers la femme il exprimait une pensée de dévotion, il songeait à la mère de Dieu.

Les guerres cruelles du XVIe siècle portèrent un coup funeste aux chambres de rhétorique. En Belgique, le duc d'Albe, croyant voir surgir dans leur sein des germes de protestantisme, les écrasait de sa main de fer. En Hollande, la nation entière, armée pour défendre sa liberté politique et religieuse, ne pouvait plus guère songer à ces naïves idylles d'autrefois. Les unes devinrent tout simplement d'honnêtes confréries de paroisse qui conservèrent un privilège de préséance dans les processions et le droit d'assister en grande pompe aux fêtes de l'église. D'autres servirent à former de nouvelles associations plus sérieuses et plus utiles, notamment celle qui, en 1766, prit le titre de *Société de littérature néerlandaise*, et qui subsiste encore. D'autres enfin se transformèrent en clubs et en sociétés de lecture. Leurs membres se réunissent chaque soir avec une ponctualité hollandaise dans une salle inondée de journaux. Au lieu de représenter comme autrefois des drames bibliques, ils assistent par la pensée au grand drame des révolutions financières et politiques;

au lieu de se donner des questions dogmatiques à traiter, ils se passent mutuellement les contre-façons belges de nos romanciers, et dans leurs plus longues heures de liberté ils jouent au whist.

Cependant avant de décheoir ainsi de leur ancienne grandeur, les chambres de rhétorique servirent encore de modèles aux sociétés qui s'établirent en Allemagne aux XVIe et XVIIe siècles sous le titre de *sociétés de linguistique* (*sprachgesellschaften*), avec les mêmes recherches prétentieuses de symboles, de devises, de blasons.

Le but littéraire que ces sociétés s'étaient proposé, elles ne l'ont jamais atteint. Elles n'ont laissé que des œuvres fades, incorrectes et de mauvais goût, où l'on ne retrouve pas même ces éclairs d'esprit et ces élans de verve qui font supporter les longueurs de nos anciennes poésies. Loin de pouvoir constituer une littérature, elles ne furent pas même en état de maintenir l'entière indépendance de leur langue, de la soustraire aux envahissemens de l'influence étrangère. La France les dominait, la France leur imposait ses bergeries, ses ridicules personnifications de vices et de vertus enseignées par le roman de la Rose et reproduites dans tant de mystères; elle leur faisait accepter ses tours de phrase, ses expressions, ses images allégoriques. En vain les partisans zélés de la langue hollandaise s'écriaient en vers et en prose : « Conservons la pureté de notre idiome, éloignons-en les mots empruntés à un autre pays. » En écrivant cette exhortation patriotique, ils trahissaient eux-mêmes leurs erremens philologiques, ils proclamaient avec des mots étrangers qu'on ne devait pas faire d'emprunt à ces dialectes étrangers (1).

(1) Bastaerd woorden vreemt,
Uitlands niet neemt.
(Kops, pag. 289.)

Ypey, dans son *Histoire de la langue néerlandaise*, cite un passage curieux d'un poète du XVIe siècle qui avait le titre de facteur dans une chambre de rhétorique. Il parle de l'histoire de Pyrame et Thisbé, et compare la mort de Thisbé à la passion du Christ :

Om te *concludeeren* van onze begriipt,
Dees *historie moraliseerende*
Is in den verstand wel *accordereende*
Bij der *passie* van Christus ghebenedijt.

Dans ces quatre vers, il y a cinq mots français. Les suivans, cités par le même auteur, sont plus étranges encore. Je ne crois pas qu'on ait jamais poussé plus loin la bâtardise du langage.

Au XVIe siècle, l'étude ardente de l'antiquité contribua beaucoup encore à entraver le développement de la langue hollandaise. Les savans s'éprirent d'un tel amour pour le latin, que non contens de lui sacrifier la langue dans laquelle ils avaient reçu les premières leçons de leur mère, ils se laissèrent aller au vain plaisir de travestir leur honnête nom de famille, dans l'espoir de ressembler un peu plus à leurs chers maîtres du siècle d'Auguste. Le caustique et mordant auteur de la *Folie* eut lui-même cette folie classique. Il s'appelait Gherard Gherardts, et devint Desiderius Erasmus. Son précepteur lui avait déjà donné l'exemple de cette mascarade philosophique. On ne le connaissait à Rotterdam que sous le nom de Hermanzoon; il prit celui d'Aurelius. Un autre savant, Jan Oudewater, signa fièrement Johannes Palaeonydorus. Le célèbre Groot fut plus raisonnable, il s'appela Grotius. Mais que dire du renégat Jean de Gorp, qui, après avoir écrit tout un livre pour prouver que la langue du paradis terrestre, la langue dans laquelle Adam adressait son cantique d'amour à Ève et son cantique de reconnaissance à Dieu, était le hollandais, réprouve cette langue céleste comme indigne de lui, et s'appelle Goropius Becanus?

Cette étude passionnée de l'antiquité eut sans doute un heureux résultat pour la Hollande; elle illustra ses écoles, elle donna à ses savans une célébrité qu'ils n'auraient pas eue, s'ils avaient écrit dans l'idiome si peu répandu de leur pays natal; elle produisit au sein des cités néerlandaises un grand nombre de poésies latines d'un goût pur et d'un style élégant, mais c'était une confiscation de l'idiome national au profit d'une imitation étrangère et lointaine (1).

Enfin, vers les dernières années de ce siècle d'érudition, un homme apparut qui voulut bien faire servir ses études classiques au progrès de la littérature nationale. C'était Dirk Coornhert, noble et courageux caractère, défenseur des idées de tolérance dans un siècle d'intolé-

Nu *ghepresupponeert* dat jemant is *eloquent*,
En dat hy in der *rhetoriicke* is *xellent* (pour excellent),
Dat hy *philosopheliick* can *argumenteren*,
Dat hy de *harmonye* der *musiken* kent,
Mitsgaders den loop weet van 't *firmament*,
En dat hi alle hantwercken can *useren*, etc.

Dix mots hollandisés dans six vers! les naïfs disciples des chambres de rhétorique appelaient cela travailler aux progrès de leur langue!

(1) On a publié récemment en Hollande une histoire très intéressante de ces poètes latins.

rance, cultivant avec amour les lettres au milieu des orages politiques, et chérissant son pays jusque dans ses persécutions. Jeune, il avait parcouru l'Espagne et le Portugal, il avait vu de près l'inquisition et ses cruautés, et il en avait éprouvé un tel sentiment d'horreur, que toute sa vie fut employée à défendre la liberté de conscience. Allié par sa femme à l'illustre maison de Brederode, il devint, dès le commencement de la lutte entre la Hollande et l'Espagne, l'un des plus zélés défenseurs de l'indépendance de son pays et de la réforme. Il fut tour à tour entraîné dans le conflit des questions religieuses et des intrigues politiques, poursuivi par les catholiques, puis par les calvinistes, honoré un jour comme un homme de cœur et de talent, emprisonné le lendemain comme un schismatique, investi d'un haut emploi et banni de sa terre natale, puis rappelé par la clameur publique, et emprisonné de nouveau. On raconte que, lorsqu'il était dans son cachot, sa femme, à laquelle il avait communiqué son énergie, s'en allait dans un hôpital de pestiférés pour y prendre le germe contagieux et le lui rapporter, afin de le soustraire à la honte de l'échafaud. Après toutes ces cruelles vicissitudes d'une existence qui avait un si noble but, Coornhert eut enfin la liberté de se retirer à Gouda, et y mourut presque oublié.

Les œuvres de Coornhert sont l'expression fidèle des idées de dévouement et de liberté qui l'occupèrent toute sa vie. Elles se composent d'un traité de morale, d'un autre qui a pour titre : *Dialogues sur le bien suprême*. Il traduisit le *de Officiis* de Cicéron, et publia, avec le concours de la chambre de rhétorique d'Amsterdam, dont il était membre, une grammaire hollandaise. Vers le même temps, un typographe savant, originaire de la France et domicilié à Anvers, Plantin, imprima son *Thesaurus linguæ teutonicæ*, qui fut modifié, achevé par son prote, Kilian, et publié sous le titre de *Vocabulaire étymologique et grammatical*, ouvrage excellent, que les érudits aiment encore à consulter. Ainsi, sur la fin du XVIe siècle, la Hollande avait du moins les deux élémens essentiels de sa philologie, la grammaire et le dictionnaire.

Le XVIIe siècle fut pour elle une époque éclatante. Son courage et son opiniâtreté avaient assuré son indépendance. Ses navires parcouraient toutes les mers. Ses amiraux écrasaient, dispersaient les flottes espagnoles; ses hommes d'état, ses Barneveld, ses Grotius, ses Jean de Witt, étaient célèbres dans l'Europe entière. Ses universités de Leyde, d'Utrecht, de Groningue, de Franecker, se signalaient par

leur érudition (1). Ses Elzévir et ses Blauw se faisaient un nom classique dans les annales de l'imprimerie, et tandis que l'art exaltait le génie fécond de Rubens, la pensée mystérieuse de Rembrandt, la littérature, long-temps égarée dans de frivoles jeux de société, prit enfin son essor. Ce fut une de ces époques de gloire et de prospérité comme la Providence en donne, à quelques siècles de distance, une ou deux aux peuples pour les fortifier aux heures de désastre par le souvenir de ce qu'ils ont été et le sentiment de ce qu'ils peuvent être encore.

Au commencement du XVIIe siècle, Hooft fit représenter la première pièce de théâtre à laquelle on pût sérieusement donner le nom de tragédie. Le sujet de cette pièce, qui avait pour titre *Gérard de Velzen*, était tiré d'une tradition hollandaise du moyen-âge; la contexture des scènes, les détails, étaient empruntés à différens pays et à différentes époques. Il y avait là des chœurs comme dans le théâtre grec, des personnages allégoriques comme dans les représentations des clercs de la bazoche, et le style était parsemé d'une foule d'antithèses, de concetti, de tours de phrase galans, en un mot de toutes ces pointes de mauvais goût qui régnaient alors, et que Shakespeare et Calderon eux-mêmes ne surent pas éviter.

Dans sa jeunesse, Hooft avait voyagé en Italie. Il s'était passionné pour les bergeries qu'on écrivait alors dans le pays de Dante et le faux brillant de Marino. On sait ce que Boileau a dit à cet égard :

> Jadis de nos auteurs les pointes ignorées
> Furent de l'Italie en nos vers attirées;
> Le vulgaire, ébloui de leur faux agrément,
> A ce nouvel appât courut avidement.

Cette invasion littéraire dont Boileau déplorait les suites, la Hollande la subit comme l'Allemagne, comme l'Europe entière. Hooft s'en revint dans sa bonne ville de Muyden, l'esprit ravi de toutes ces jolies bergères aux robes de gaze, aux doigts de rose, qui parlaient si coquettement des flèches de Cupidon et de son sourire perfide. Son premier essai fut une imitation servile de l'*Aminte* du Tasse, et du *Pastor fido* de Guarini. Les deux pièces qu'il écrivit ensuite, *Gérard Velzen* et *Bato*, étaient encore entachées du même

(1) Niebuhr dit dans son *Histoire Romaine* : « Après l'Italie et la Grèce, aucun lieu ne mérite plus la vénération de ceux qui aiment l'antiquité, que la salle de l'université de Leyde, où les portraits des professeurs, depuis Scaliger jusqu'à Ruhnkenius, sont rangés autour de celui de Guillaume Ier.

défaut; mais enfin il y avait dans ces compositions un talent de style, une harmonie de langage, et une certaine hardiesse de pensée dont on n'avait encore point eu d'exemple en Hollande : ce sont là les qualités qui assurent à Hooft un rang distingué parmi les écrivains de sa nation. Il publia en outre des poésies fugitives, des chansons érotiques qui eurent un grand succès, et qui sont passées de mode avec le mauvais goût qui les inspira. Comme prosateur, il s'est acquis une réputation plus sérieuse et moins contestée. Il écrivit une *Vie de Henri IV*, une histoire des calamités de Florence, qu'il attribuait à l'élévation des Médicis. Les dernières années de sa vie furent employées à retracer les graves évènemens de la Hollande, à partir de l'abdication de Charles-Quint (1555) jusqu'à l'assassinat de Guillaume Ier (1584). Il aurait voulu continuer cette œuvre nationale jusqu'à l'année 1609, époque de la première trève de la Hollande avec l'Espagne : la mort le surprit au milieu de ses travaux, et l'on ne trouva dans ses papiers que le récit du gouvernement de Leicester.

En se jetant dans cette nouvelle carrière, Hooft avait pris pour modèle Tacite. Il l'avait lu et relu avec amour plus de cinquante fois, dit un de ses biographes, et, pour mieux se familiariser avec son génie, il l'avait traduit. Tous ses livres d'histoire furent écrits sous l'impression de cette longue et ardente étude; souvent dans sa narration, comme dans les histoires de l'antiquité, l'auteur s'efface. Les personnages entrent en scène; ils prennent la parole dans les conseils; ils haranguent les troupes sur les champs de bataille; l'action tient la place du récit. Si cette manière de dramatiser les évènemens ôte à l'histoire, du moins en apparence, cette vérité austère qui nous séduit par sa simplicité et nous rassure par sa monotonie, elle lui donne un mouvement, une vigueur qui peut produire de grands effets. Hooft avait de la verve, de l'éloquence. Il avait, d'ailleurs, longuement approfondi chacune des époques dont il retraçait les annales, et ses œuvres historiques furent dignement appréciées. Louis XIII, à qui il fit présenter par Grotius sa *Vie de Henri IV*, lui envoya, avec une reconnaissance filiale, l'ordre de Saint-Michel, une chaîne d'or et des lettres de noblesse. Ses compatriotes lui surent gré d'avoir consacré son génie et ses veilles au récit de leur lutte courageuse. Aujourd'hui encore ils aiment à relire son histoire, et l'on a très-justement observé que Schiller avait eu grand tort de ne pas la consulter pour écrire son livre sur la révolution des Pays-Bas.

Vondel, dont les premières œuvres datent aussi du commencement du XVIIe siècle, avait plus de génie poétique que Hooft et plus

de goût. Élevé dans une condition obscure, il se développa de lui-même, et n'eut pas, comme son noble rival dans la carrière des lettres, l'occasion de se laisser séduire par des modèles brillans et trompeurs. A trente ans, il ne connaissait guère encore que sa langue maternelle; plus tard il apprit un peu de français et de latin, et dès qu'il put donner plus d'extension à ses études, il se tourna vers l'antiquité, cette immortelle source du vrai beau. A l'âge de cinquante ans, il apprit le grec, et publia, en 1659, une traduction de l'Électre de Sophocle. A prendre l'un après l'autre dans l'ordre chronologique chacun de ses drames, on y voit très bien les transformations progressives qui s'opérèrent dans son esprit. Dans ses premiers essais, il hésite, il va sans savoir où, il est sous l'influence des écoles de rhétorique, les seules qu'il connût alors. Puis peu à peu il s'enhardit, il prend une marche déterminée, l'étude soutient son inspiration, et, s'il tombe encore dans la vulgarité et le mauvais goût, l'éclat de sa chute montre du moins à quelle hauteur il s'était élevé.

Ce qui le charmait dans les tragiques grecs, c'était leur ton solennel et imposant, leur tendance religieuse, l'intervention des dieux dans les évènemens de la vie humaine, et cette terrible loi du destin qui épouvantait l'Olympe même. Mais il comprenait ce que nous avons eu tant de peine à comprendre, que cette mythologie antique, à laquelle on ne croyait plus, ne pouvait plus produire qu'une émotion factice, qu'une autre société demandait d'autres symboles et d'autres traditions. Il essaya de satisfaire au sentiment chrétien de son époque : il remplaça l'inflexible destinée par la Providence que l'Évangile nous a révélée, par ce pouvoir mystérieux et invisible comme la fatalité des Grecs, mais paternel et indulgent. Au lieu des nymphes et des satyres, des furies vengeresses et des divinités pacifiques, il fit apparaître dans ses drames les anges et les démons, les bons et les mauvais génies du christianisme. La plupart de ses tragédies sont empruntées à l'histoire de la Bible. C'est *Saül*, c'est *Salomon*, c'est *David*, *Joseph*, *Jephté*, et enfin *Lucifer*, son chef-d'œuvre.

Les Hollandais, en parlant de cette pièce, ne manquent pas d'observer qu'elle a précédé de treize années la publication du *Paradis perdu* de Milton (1). S'ils veulent prouver par là que Vondel ne s'est pas mis à la remorque du poète anglais, rien de mieux. S'ils prétendent au contraire insinuer que l'immortel chantre d'Eden aurait

(1) Le *Lucifer* de Vondel fut publié en 1654, le *Paradis perdu* en 1667.

bien pu prendre la première idée de son épopée dans le drame de leur compatriote, il faudrait, pour plus de justice, remonter à quelque vingt ans de là, chercher le premier germe de cette idée dans le poème de Grotius qui a pour titre *Adam exilé*, et plus loin encore probablement dans mainte œuvre ignorée. Toutes ces questions d'origine qui intéressent l'esprit méticuleux des bibliographes n'altèrent en rien la gloire des grands poètes. Qu'importe que Shakespeare ait pris le sujet du *Roi Lear* dans une ballade anglaise, le sujet de *Roméo et Juliette* dans un conte italien, le sujet de *Hamlet* dans une page de Saxo le grammairien? qu'importe que Molière se souvienne de Plaute ou de Térence, que Schiller construise tout un drame sur une chronique romanesque, et que Goethe conçoive la mort de Werther en lisant le récit d'un suicide? La vraie gloire du poète ne consiste pas tant à inventer lui-même l'embryon de son œuvre qu'à lui donner la vie, l'essor, l'espace, comme le sculpteur qui d'un bloc de marbre brut fait une Galathée.

Revenons à *Lucifer*. Cette pièce ne peut certes être comparée au *Paradis perdu*, ni pour la hardiesse de l'invention, ni pour la hauteur des pensées, ni pour la pompe du récit et la fraîcheur des descriptions; mais, en le plaçant au-dessous de l'épopée anglaise, le drame de Vondel n'en est pas moins une grande et belle œuvre qui suffirait à elle seule pour sauver la littérature hollandaise de l'injurieux oubli auquel nous l'avons si long-temps condamnée.

Le premier acte commence par une exposition imposante. Lucifer a envoyé un de ses anges vers la terre récemment créée pour examiner la nouvelle race à laquelle Dieu vient de donner le jour. Le messager tarde à revenir, les esprits célestes s'impatientent, et Belzébuth se plaint, quand tout à coup Bélial s'écrie : « Voici venir Apollion, votre envoyé; de sphère en sphère, il s'élève à nos yeux, son vol est plus prompt que le vent, ses ailes effleurent ou écartent les nuages, et laissent partout un sillon de lumière. Il sent déjà l'air plus pur que nous respirons, il voit ce jour plus beau, ce soleil radieux dont les rayons se jouent dans un azur limpide. Les globes célestes le regardent étonnés de son essor gracieux, de son aspect divin. Ce n'est pas un ange qu'ils croient voir, mais un feu rapide. Nulle étoile ne file aussi vite. Le voilà qui s'approche un rameau d'or à la main; il a heureusement terminé son voyage. »

Belzébuth accourt au-devant du messager aérien, l'interroge, et Apollion lui décrit avec enthousiasme les richesses de la terre, la saveur de ses fruits, l'éclat de ses pierres précieuses; puis, quand il

en vient à parler de l'homme, son langage exprime l'admiration et l'envie. « J'ai vu, dit-il, le lion ramper aux pieds de son maître et le caresser; devant lui, le tigre cessait d'être cruel, le taureau baissait humblement ses cornes, et l'éléphant sa trompe; le griffon et l'aigle s'approchaient pour écouter les accens de l'homme, et avec eux venaient aussi le dragon, le béhémoth et le léviathan. Je ne parle pas des louanges que les oiseaux des bois donnent à l'homme dans les modulations harmonieuses de leurs chants, tandis que les soupirs du vent dans le feuillage et du ruisseau dans son lit bordé de fleurs forment une musique que l'oreille ne se lasse pas d'entendre.

« Jamais un habitant des régions célestes n'enchanta mes yeux comme les deux habitans de la terre. Dieu seul a pu joindre avec tant d'art l'ame et le corps et créer de doubles anges d'os et d'argile. La science du créateur se révèle dans la noble attitude de l'homme et brille surtout sur son visage, miroir de l'ame. Si chaque partie de son corps étonnait mes regards, celle-ci avait pour moi un charme inexprimable, car elle réunit toutes les beautés. Un esprit céleste éclate dans les yeux de l'homme, et l'immortalité resplendit sur sa face. Tandis que les animaux, muets et privés de raison, penchent leur tête vers la terre, lui seul élève fièrement la sienne vers le ciel, vers Dieu, qui lui a donné la vie, et dont il chante les louanges.

— Que pensez-vous, dit Belzébuth, de la femme sortie de ses flancs?

— Hélas! répond Apollion, quand je l'ai vue conduite par Adam sous le feuillage des arbres, j'ai de mes deux ailes voilé mes yeux et mon visage pour comprimer ma pensée et vaincre mes désirs. De temps à autre, Adam s'arrêtait pour la contempler, et alors une flamme sainte s'allumait dans son cœur. Il embrassait son épouse, et tous deux célébraient leur hymen avec une ardeur et une félicité que vous pouvez deviner, mais que je ne puis dépeindre. Que la solitude est triste! Nous ne connaissons pas l'union des sexes, l'alliance de la vierge et de l'époux. Hélas! nous sommes mal partagés, nous ignorons les jouissances de l'hymen dans un ciel sans femmes!

Apollion parle ensuite de la beauté de la femme avec un tel ravissement, que Belzébuth s'écrie : « On dirait que vous brûlez d'amour pour elle! »

— Oui, reprend le malheureux messager, j'y ai brûlé mes ailes. Ce n'est pas sans peine que j'ai pu me résoudre à quitter la terre pour remonter dans les régions célestes. En m'éloignant des lieux habités par l'homme, je les regrettais, et j'ai détourné la tête plus de trois

fois pour les revoir encore. Non, dans toute l'étendue des sphères sublimes, il n'y a pas un séraphin que l'on puisse comparer à la femme. Ses cheveux dorés entourent sa tête comme une auréole et retombent sur ses flancs. Quand elle paraît, on dirait qu'elle sort du sein de la lumière et que sa présence donne au jour un nouvel éclat. La perle et la nacre sont l'image de la pureté, mais la femme est plus pure que la nacre et plus blanche que la perle. »

Les riantes images d'Eden, le récit du bonheur de l'homme, le tableau des hautes destinées que Dieu lui réserve, éveillent dans l'ame de Belzébuth une jalousie violente, qui bientôt s'empare aussi de Lucifer.

Au second acte, ce prince glorieux des anges apparaît pour donner des ordres aux cohortes qui lui sont soumises, et l'orgueil révolté, la colère, éclatent dans chacune de ses paroles. « Esprits rapides, s'écrie-t-il, arrêtez ici notre char. Déjà notre tête a porté assez haut l'étoile du matin. Il est temps que Lucifer courbe le front devant cette double constellation qui de là-bas s'élève vers les régions supérieures pour faire pâlir la lumière céleste. Ne brodez plus de couronnes dans mon manteau, n'entourez plus mon front d'une auréole d'étoiles et de rayons devant laquelle les archanges s'inclinent. Une autre clarté vient de naître, qui efface la nôtre comme le soleil efface l'éclat des étoiles aux yeux des mortels. La nuit s'étend sur les anges et sur les soleils célestes. Les habitans du nouveau paradis ont gagné le cœur du maître; l'homme est l'ami de Dieu; notre esclavage commence. Allez, servez et honorez cette nouvelle race comme il convient à d'humbles sujets. L'homme est créé pour Dieu, et nous sommes créés pour l'homme. Le temps est venu où les habitans de la terre prendront le cou de l'ange pour marche-pied. Veillons sur eux, élevons-les sur nos bras et sur nos ailes vers les trônes éthérés. Notre héritage leur appartient; notre droit d'aînesse est aboli, et le fils du sixième jour, si semblable au père, porte la couronne. »

Bientôt la jalouse colère de Lucifer éclate sans contrainte. Excité par ses conseillers, séduit par les adulations des milliers d'anges soumis à ses ordres, il ne parle plus de courber le front devant Dieu et de remettre son sceptre aux mains de l'homme; il veut, dans l'exaltation de son orgueil, lever l'étendard de la révolte, écraser l'homme et régner dans le ciel. « Oui, dit-il, c'en est fait, je placerai mon trône au plus haut de la voûte céleste, entre les sphères éthérées et les astres étincelans. Mon palais sera dans l'empirée et l'arc-en-ciel sera mon siége; les constellations orneront ma demeure, la

terre sera mon marche-pied. Assis sur les nuages rapides, fendant les airs et la lumière, je veux, avec ce tonnerre, réduire en poudre tout ce qui s'opposera à nous, soit en haut, soit en bas, quand ce serait le chef lui-même. Oui, avant qu'on me voie céder, cette voûte d'azur dont les arches sont si solidement construites s'écroulera sous mes yeux, la terre ne sera plus qu'une masse informe, et le monde rentrera dans le chaos. »

La lutte est décidée. Les anges rebelles se rassemblent autour de Lucifer, les bons anges suivent l'étendard lumineux de Michel. Au moment où l'attaque va commencer, Raphaël s'avance un rameau d'or à la main, et tâche de prévenir cette lutte funeste; ses paroles de paix, de miséricorde, pénètrent dans le cœur de Lucifer et l'ébranlent. Un instant, le chef de la rébellion se sent ému, il hésite, il regarde en arrière; mais la voix de ses soldats et la voix de l'orgueil raniment sa résolution : il donne le signal du combat, et s'élance à la tête de ses troupes.

Au cinquième acte, Uriel vient raconter la bataille. Le récit de ce combat céleste ressemble à celui d'un combat humain, mais il a cependant de la grandeur et de l'éclat. Trois fois Lucifer est revenu, avec le courage du désespoir, attaquer l'armée de Dieu, trois fois il a été repoussé. Après ces vains efforts, cerné, pressé, battu de tous les côtés, il abandonne le champ de bataille, il fuit, il se retire avec ses troupes éparses et meurtries dans une enceinte de nuages sombres, et là, pour se venger, il jure d'anéantir la félicité de l'homme. Bélial part pour accomplir ses ordres; Bélial va chercher le plus rusé des animaux, le serpent, et lui souffle son esprit satanique. Adam et Ève succombent, mais après leur chute on voit reparaître le chœur des anges, dont les regards plongent dans l'avenir, et le drame se termine par un chant d'espoir et de miséricorde : « Gloire à vous, Seigneur! un jour vous écraserez la tête du serpent, vous délivrerez le genre humain du péché héréditaire d'Adam, et une demeure splendide s'ouvrira dans le ciel pour les rejetons d'Ève. Nous compterons les siècles, les années, les jours, les heures, jusqu'à ce que votre grace se manifeste, que votre bonté infinie ranime et glorifie la nature languissante dans les corps comme dans les ames, et replace de nouveaux anges sur les trônes qui viennent d'être abandonnés. »

Vondel avait composé cette pièce pour le théâtre d'Amsterdam. Elle fut jouée deux fois; à la troisième, le clergé protestant, qui la trouvait peu orthodoxe, en fit interdire la représentation. Cette défense fut plus utile que nuisible au poète. *Lucifer* est une de ces

pièces qu'il est difficile de mettre sur la scène, et qu'il faut lire dans une sorte de recueillement pour en comprendre l'imposant ensemble et les grandes et vraies beautés.

La vie de Vondel est une page de plus à ajouter à la douloureuse légende des hommes de génie. Son père était chapelier à Anvers et faisait partie de la secte des anabaptistes. Effrayé des rigueurs que les Espagnols exerçaient envers tous ceux qui ne professaient pas ouvertement le catholicisme, il quitta sa ville natale et se retira en Cologne. Ce fut là que naquit, en 1587, l'auteur de *Lucifer*. Quelques années après, la puissance de l'Espagne étant déjà contrebalancée par l'énergie des Hollandais, le chapelier d'Anvers crut pouvoir, sans trop de danger, retourner dans sa patrie. Il employa le peu d'argent qu'il possédait à louer une charrette pour porter son jeune enfant et son bagage. Lui-même marchait à pied avec sa femme, priant et récitant des versets de la Bible, et l'honnête charretier qui les conduisait, touché de leur douceur, de leur piété, du visage riant et candide de leur fils, les comparait naïvement à saint Joseph et à la Vierge emmenant l'enfant Jésus en Égypte (1).

De bonne heure, Vondel se distingua par ses dispositions littéraires. A l'âge de quinze ans, on le comptait déjà parmi les meilleurs poètes de la Hollande. Il fut admis, peu de temps après, dans la chambre de rhétorique d'Amsterdam, puis se maria, et, tout en étudiant les auteurs latins et français, fit le commerce de la bonneterie. Sa première tragédie, intitulée *la Destruction de Jérusalem*, date de 1620. C'était un essai timide et informe où brillait çà et là une lueur de vrai talent. Quelques années après, il en composa une autre qui produisit dans toute la Hollande une violente rumeur. Elle portait le nom de *Palamède*. C'était, sous un titre supposé, l'histoire touchante de ce noble et vertueux Olden Barneveld qui mourut victime de son patriotisme et de l'ambition de Maurice, prince d'Orange. Les amis de Maurice intentèrent un procès au poète. Il prit la fuite et s'en alla d'abord chercher un refuge chez son beau-père, qui, dans son effroi, refusa de le recevoir, puis chez d'autres parens, qui ne furent pas plus courageux. Enfin, il trouva un asile dans la demeure d'un de ses amis. Pendant ce temps, on agitait au tribunal la question de sa culpabilité. Un magistrat qui avait les mêmes opinions que lui représenta que le drame de *Palamède* n'était autre chose qu'une histoire grecque à laquelle le poète avait fait de légers changemens.

(1) *Vondels Leven*, van Brandt.

Vondel en fut quitte pour une amende de trois cents florins. La première édition de sa tragédie fut saisie, mais quinze jours après il en parut une seconde, et dans l'espace de quelques années, il s'en répandit en Hollande des milliers d'exemplaires.

En 1627, il fit un voyage en Danemark et en Suède, et fut accueilli avec distinction par Gustave-Adolphe. En 1638, il ouvrit le théâtre d'Amsterdam par une pièce nationale, *Gilbert d'Amstel*, que l'on joue encore chaque année une fois sur ce théâtre avec ce pieux respect que les Hollandais conservent aux traditions de leur contrée. Ses dernières années se passèrent dans d'amères sollicitudes. La mauvaise conduite de son fils le ruina. Affaibli par l'âge, épuisé par le travail, le poète dont les œuvres étaient dans toutes les familles, et dont le nom jouissait d'une gloire incontestée, fut réduit à implorer un petit emploi au mont-de-piété. Sur la fin de sa vie, il se fit catholique comme Stolberg, comme Werner, comme tant d'autres hommes d'imagination dont le cœur s'est senti mal à l'aise dans la sécheresse dogmatique du protestantisme. Ce fut dans ces idées qu'il écrivit sa tragédie des *Vierges* et un poème que l'on regarde comme une de ses meilleures productions, et qui a pour titre *Mystères de l'autel*. Au milieu de ses souffrances physiques et morales, le pauvre Vondel avait encore une crainte, une singulière crainte, celle de mourir. Sans doute, tandis que les heureux financiers d'Amsterdam le regardaient passer avec ses cheveux blancs, son front ridé, et se disaient dans leur cruelle pitié : Le malheureux ! plaise au ciel de lui envoyer la mort pour le délivrer de sa misère; sans doute il entendait encore vibrer confusément au fond de son cœur les sons harmonieux de sa lyre idéale, et mourir, c'était dire adieu à tous ces chants inachevés, à tous ces rêves poétiques dont il se promettait peut-être encore un rayon de gloire ou une nouvelle sympathie.

Il mourut en 1679, et fut enterré dans l'église neuve d'Amsterdam. Un siècle après, ses admirateurs lui firent ériger un monument avec cette plate épitaphe classique :

Vir Phœbo et musis gratus Vondelius hic est.

Soyez donc un poète national et un poète chrétien pour que cent ans après votre mort les beaux esprits d'un institut, se rappelant un jour le mérite de vos œuvres, latinisent votre nom et le placent par arrêt académique sous le patronage des vieilles divinités olympiennes.

Cats, qui vivait dans le même temps que Hooft et Vondel, est de tous les poètes hollandais celui qui est resté le plus populaire. Sa

naissance, sa carrière brillante, l'éloignaient cependant du peuple et de la bourgeoisie. Né en 1577 à Brouwershaven d'une famille patricienne, il fut envoyé à Orléans pour y terminer ses études en droit, et devint successivement pensionnaire de Middlebourg, ambassadeur en Angleterre et grand pensionnaire de Hollande; mais dans l'exercice de ces hautes fonctions il conservait un sentiment poétique noble et touchant, et le soir, au sortir du conseil, après avoir traité avec les députés des provinces les affaires du pays, il écrivait une leçon de morale pour le peuple, une fable, un axiome plein de douce sagesse. A l'âge de soixante-quinze ans, il demanda à se démettre de ses emplois, et, lorsque le stathouder eut accédé à ses vœux, il se jeta à genoux au milieu de l'assemblée des états et remercia le ciel de l'avoir soutenu pendant sa longue et laborieuse carrière. Quelques jours après, il était à sa maison de campagne, heureux d'avoir fait son devoir, lisant, rêvant et tirant de chacune de ses lectures et de chacun de ses rêves quelque réflexion utile.

Il mourut en 1660, à l'âge de quatre-vingt-trois ans. L'admiration des Hollandais pour lui est un trait de mœurs caractéristique. Qu'on se figure deux volumes in-folio serrés et compacts, remplis de quatrains, de fables sentencieuses, de madrigaux, qui, sous un voile mythologique, renferment un précepte de morale, de descriptions souvent très froides; çà et là, des vers latins, des inscriptions, des idylles : ce sont les œuvres de Cats. En France, le plus intrépide lecteur reculerait devant un tel déluge de vers, et si nous essayions d'en traduire des fragmens, je crois qu'ils sembleraient bien fades au public qui a besoin de tant d'accens passionnés pour s'émouvoir. Mais les Hollandais aiment ces compositions didactiques et sérieuses, ces stances qui gravent dans leur souvenir une pensée utile, un dogme de la vie pratique. En Hollande, chacun lit les vers de Cats; on les retrouve dans toutes les familles à côté de la Bible, on les apprend par cœur, et, lorsqu'on parle de lui, on ne l'appelle que le bon père Cats. Un écrivain hollandais a dit : « Les œuvres de Cats donnent la lumière à plus d'aveugles et font honte à plus de fous que celles de tous les poètes réunis. » C'est pousser l'admiration un peu loin; ce qu'on peut louer sans crainte d'être démenti, c'est le sentiment d'honnêteté, de vertu, qui éclate à chaque page dans ces œuvres, la douce et sage morale qu'elles expriment, le bien-être que l'on éprouve à rechercher aux jours de doute et de tristesse les pieux enseignemens qu'elles renferment, et je le demande : y a-t-il une destinée de poète plus touchante que celle de l'homme qui, au bout de deux

siècles, donne encore des consolations aux vieillards, des préceptes aux jeunes gens, et dont toute une nation ne parle qu'avec un sentiment de respect et d'amour filial?

Au XVIIIe siècle, la Hollande retomba sous la domination de la France. Boileau fut son maître, Racine et Corneille ses idoles, et la littérature classique son idéal. Désormais, adieu toutes ces tentavives d'indépendance qui avaient fait la gloire de Hooft et de Vondel, et ce caractère national que Cats imprimait à ses œuvres. Les écrivains nouveaux s'étonnent de l'outrecuidance de leurs prédécesseurs et se replacent comme des écoliers dociles sous la férule de la France. On imite la France dans ses modes et ses constructions, dans ses fêtes et ses caprices. Les jardins sont divisés en losanges de fleurs, et les plates-bandes de gazon coupées comme des branches d'éventail; les arbres, taillés par le ciseau, s'arrondissent en voûte, s'élancent en pyramides, à la grande honte de la bonne nature, qui n'avait pas pensé à leur donner ces formes raffinées. Les nymphes et les muses ornent la façade de chaque maison ou mirent leur visage de marbre dans l'eau trouble d'un étang. Cupidon apparaît au fond d'un bosquet, tenant son arc en main prêt à percer le cœur du premier bourgmestre qui passera par là, avec sa canne à pomme d'or et son habit à paillettes. Plus loin c'est la chaste Diane, dont les épaules nues grelottent huit mois de l'année sous un ciel pluvieux, et Vénus plus nue encore, dont le givre a flétri les traits, dont la gelée a disloqué les membres, et qui est devenue, par suite de ces malheurs, une divinité fort morale, car elle ôte à ceux qui la regardent l'envie de la suivre à Cythère. Toute la mythologie grecque, repoussée par le bon sens de Vondel, reparaît dans les livres, dans les peintures de plafonds, dans les madrigaux qu'un amant envoie à sa maîtresse, dans les conseils qu'un père donne à son fils. Vondel lui-même est banni de la scène comme un ignorant, et ses drames religieux sont remplacés par des pièces d'une galanterie achevée.

Que de tragédies imitées ou copiées servilement du français! que d'épopées qui commencent par une invocation aux muses et se terminent par le triomphe d'un héros! que d'idylles langoureuses où les moutons soupirent auprès d'un berger qui soupire encore plus fort qu'eux pour une cruelle Philis! Pardonnez-moi, mes chers amis de Hollande, de traverser en toute hâte ce temps de froides et fausses contrefaçons. Je me sens saisi d'une indicible terreur rien qu'à voir l'énorme in-4° qui contient à peine les douze chants de Hoogvliet sur le patriarche Abraham, rien qu'à voir les descriptions de Mme de Mer-

ken, les traductions de Jean Nomsz, et même les poésies fugitives de Mme de Lannoy. S'il y a dans ces œuvres, qui faisaient la joie de vos pères, une trace d'originalité, je me déclare coupable, et je vous demande de nouveau pardon.

Le poète qui, à cette époque, avait incontestablement le plus de verve et d'esprit, était Langendyk. Il écrivit des comédies humoristiques dont quelques-unes peignent assez bien certains ridicules; mais il a peu d'invention, et il tombe souvent dans des détails de mœurs par trop grossiers.

Douze vers de Voltaire m'obligent à parler d'un autre écrivain du XVIIIe siècle, dont les productions sont aujourd'hui très oubliées ou tout au moins très négligées. Il s'appelait Guillaume Van Haren. Une partie de son temps fut employée à remplir des fonctions diplomatiques, une autre à écrire en vers fort durs un long poème épique intitulé *Friso*. C'est le récit des aventures fabuleuses de ce héros batave dont nous avons parlé dans un précédent article, qui des rives fleuries de l'Inde vint peupler les plaines marécageuses de la Hollande. Quelques critiques néerlandais, dans une effusion de patriotisme en vérité on ne peut plus touchant, ont eu la bonté de dire que cette épopée pourrait bien être placée non loin de l'Énéide. Je pense que, pour lui donner cet éloge, ils ne se seront pas cru obligés de la lire, et il est probable aussi que Voltaire s'était dispensé du même labeur de patience lorsqu'il adressait cette flatteuse épître à l'auteur :

Démosthène au conseil et Pindare au Parnasse,
L'auguste vérité marche devant tes pas.
Tyrtée a dans ton sein répandu son audace,
Et tu tiens sa trompette organe des combats.
Je ne puis t'imiter, mais j'aime ton courage;
Né pour la liberté, tu penses en héros;
Mais qui naquit sujet ne doit penser qu'en sage,
Et vivre obscurément s'il veut vivre en repos.
Notre esprit est conforme aux lieux qui l'ont vu naître;
A Rome on est esclave, à Londres citoyen,
La grandeur d'un Batave est de vivre sans maître,
Et mon premier devoir est de servir le mien.

Guillaume Van Haren avait un frère, qui fit comme lui des poésies lyriques et une épopée. Celle-ci n'a pas moins de vingt-quatre chants, divisés en octaves comme la *Jérusalem délivrée*. Le sujet en

est emprunté à l'une des époques les plus mémorables de l'histoire de Hollande, au temps où une troupe de protestans zélés, portant avec orgueil le titre de *gueux* qui leur avait été donné par les seigneurs espagnols, engageaient énergiquement la lutte qui devait affranchir leur pays. Il y a dans ce poème des scènes tracées avec fermeté, des incidens qui ont une certaine grandeur; mais, pour le sauver des ténèbres de la mort, des poètes modernes en ont refait en grande partie le style, et il faudrait en faire autant pour l'épopée de *Friso*, qui éveilla la muse de Voltaire. O Voltaire, quel mensonge de plus à mettre sur votre conscience!

J'aimerais à citer Poot comme un homme de talent, si les critiques hollandais, par les éloges outrés qu'ils lui ont donnés, ne m'ôtaient la possibilité de lui assigner la place qu'il mérite. N'ont-ils pas été, dans leur enthousiasme, jusqu'à le mettre en parallèle avec Robert Burns? Comparer Poot à Burns, c'est comparer un de ces jolis arbrisseaux des jardins du XVIIIe siècle, façonnés à la main, tailladés et peignés, au chêne des montagnes qui grandit sans entraves, et dont les larges branches s'étendent sur l'eau des lacs. Burns et Poot ont été tous deux fermiers, voilà le point de ressemblance qui existe entre eux; mais le premier a chanté d'une voix pure et fraîche comme le souffle des vents, dans son vallon d'Écosse, les plus touchantes, les plus naïves émotions de l'ame, et le second a souvent noyé dans une vaine phraséologie des idées qui, pour avoir quelque charme, devraient être exprimées très simplement.

Bellamy, enfant du peuple comme Poot, a plus de sentiment et d'animation; il naquit à Flessingue, en 1757. Son père était boulanger, et voulait qu'il fût boulanger comme lui; mais le jeune poète, sentant sa vocation, n'accomplissait qu'à regret la tâche qui lui était imposée, et, dès qu'il avait une heure de loisir, il lisait et s'essayait à faire des vers. Un chant qu'il composa pour une fête anniversaire de sa cité natale attira sur lui l'attention d'un homme généreux et éclairé qui l'enleva à son humble profession et lui fit faire ses études. Le talent dont la nature avait doué Bellamy acquit alors les qualités qui lui manquaient : la pureté d'expression, la grace, l'harmonie. Malheureusement le poète mourut au moment où il donnait le plus d'espérances, à l'âge de vingt-huit ans. Il a laissé quatre petits volumes de poésies lyriques, parmi lesquelles il y a plusieurs pièces touchantes, entre autres une qui a pour titre *Rosette*. C'est l'histoire d'une pauvre jeune fille qu'un pêcheur emporte en

riant au milieu des flots de la grève, et qui meurt dans ce jeu cruel. On cite aussi, comme un morceau plein d'une noble et ardente indignation, l'ode suivante, intitulée *le Traître à la patrie :*

« Ce fut pendant la nuit que ta mère t'enfanta, pendant la nuit la plus sinistre! Les esprits infernaux assistaient à ta naissance, l'oiseau des ténèbres fit entendre par trois fois son cri de fatal augure, la mer trembla, les flots mugirent. Une sombre rumeur pénétra jusque dans le chœur des anges. Ta mère te regarda, et la vie s'enfuit de son cœur désolé. Ton père gémit, te regarda de plus près et fut terrassé par la douleur, car alors une voix résonnait dans sa demeure comme un coup de tonnerre, et cette voix disait : Que chacun s'éloigne de ce monstrueux enfant. Le ciel dans sa colère l'a mis au monde pour le malheur du peuple. Le plus cruel démon de l'abîme sera son guide sur la terre. Cet enfant trahira sa patrie, et frappera la liberté au cœur. L'or ne rassasiera pas son ame avide de richesses. Toute sa vie jouet de son ambition, il sera l'ardent esclave des princes. Son cœur ne sera que fausseté, sa bouche ne vomira que mensonges. Sans crainte et sans pudeur, il s'écriera avec orgueil : L'action est à moi! En vain vous essayerez de détruire son œuvre, en vain vous lui opposerez la force et les remparts. Il est né pour le malheur de sa patrie, pour la calamité du peuple. Traître, monstre maudit, honteuse création de la nature, que la colère de Dieu qui t'épargne dans ce monde, te précipite un jour dans les flammes éternelles! Mais non, il vaut mieux que tu comprennes la noirceur de ton crime. Que la foudre vengeresse ne t'atteigne pas, tu ne peux craindre la foudre. Non, il faut que ton ame se contracte, se tourmente elle-même dans le sentiment de ton indignité, qu'elle éprouve dans sa torture le pouvoir de Dieu, et, quand viendra le dernier jour, on lira sur ta tombe : Ci-gît celui qui fut la malédiction de ses amis et de ses proches, celui qui donna la mort à sa patrie! »

Van Alphen, grand seigneur comme Cats, procureur-général à la cour d'Utrecht, puis pensionnaire de Leyde, publia plusieurs recueils de poésies religieuses et morales, et des fables naïves, des contes pour les enfans, qui sont très souvent réimprimés et très recherchés dans toute la Hollande; mais on ne saurait, à vrai dire, les compter parmi les œuvres d'art.

Feith, qui jouit encore en Hollande d'une grande réputation, essaya d'aborder le théâtre et n'y réussit guère; il fut plus heureux dans ses poésies lyriques, dans quelques odes inspirées par un ardent patriotisme, comme celles qui ont pour titre : *Aux ennemis de la Néerlande, Hymne à la Liberté, la Victoire de Doggersbank, l'Amiral de Ruyter,* et dans quelques élégies. C'est l'un des poètes les plus mélancoliques que la Hollande ait jamais eu. Il aimait *les Nuits*

d'Young, la tristesse de l'Allemagne et de l'Angleterre. Il écrivit un roman sentimental, *Ferdinand et Constancia*, qui parut une véritable hérésie aux yeux des positifs Hollandais. L'idée de la mort revient souvent dans ses œuvres; tantôt il la montre sous un voile funèbre, au milieu d'un chant d'amour, tantôt il l'exprime en quelques vers brefs et sentencieux, comme ceux-ci :

« La race humaine tombe comme les feuilles des arbres. Nous naissons et nous passons. Le berceau touche à la tombe. Entre ces deux limites, un rêve nous séduit, un drame se déroule dans le cœur. Notre existence va de l'affliction à la joie et de la joie à l'affliction; le roi monte sur son trône, l'esclave se courbe devant lui, — la mort souffle sur le théâtre, et tous deux ont cessé d'être. »

Feith a écrit aussi un poème en quatre chants, intitulé *les Tombeaux*, plus imposant que les *Méditations* d'Hervey, et d'une tendance d'idées plus générales que les *Sepolcri* d'Ugo Foscolo (1).

Helmers, né à Amsterdam en 1767, a consacré la plupart de ses chants à célébrer la gloire ou à déplorer les malheurs de son pays. En 1793, il peignit, dans un poème intitulé *de Geest des Kwads* (le Génie du Mal), la révolution qui allait éclater en Hollande. Plus tard, il raconta en vers enthousiastes la lutte que les Hollandais ont soutenue contre la France en 1672 et 1678. Son œuvre capitale, *De Hollandsche Natie* (la Nation hollandaise), est une sorte de panégyrique en six chants long et froid, dans lequel l'auteur retrace les vertus caractéristiques, les actions d'éclat de ses compatriotes, et les époques les plus brillantes de leur histoire. La pensée de patriotisme qui l'inspira en a fait le succès. Ce poème me rappelle une anecdote qui ajoute un trait assez curieux à tout ce que l'on a déjà raconté des susceptibilités de la police impériale. Dans le second chant, le poète gémit sur la décadence de sa nation; mais il espère que cet état de douleur et d'affaissement ne sera que de courte durée. L'ombre de Vondel se montre à ses yeux et lui présage l'apparition prochaine d'un astre réparateur. La censure impériale exigea que l'auteur joignît une note à ce passage, une petite note fort douce, où il était dit que l'astre réparateur annoncé par Vondel venait de luire, et que c'était Napoléon.

Ajoutons aux divers ouvrages que nous venons de citer, une très

(1) Ce poème a été traduit en vers français par un écrivain de Maëstricht, M. Clavareau.

grande quantité de traductions d'ouvrages français, allemands, anglais, une longue histoire des Pays-Bas par M. Wagenaar, qui est, comme l'a dit un spirituel écrivain anglais, une sorte de procès-verbal de l'histoire rédigé par un clerc de notaire : voilà, si je ne me trompe, tout ce qu'a produit à peu près le XVIIIe siècle et le commencement du XIXe siècle dans les silencieuses plaines de Hollande.

L'époque actuelle est plus hardie et plus vivace; le souffle du romantisme a pénétré au sein de ces cités où siégeaient autrefois, sur leur chaire curule ornée d'emblèmes ingénieux, les chambres de rhétorique, et Bilderdyk a donné l'impulsion à plusieurs écrivains de talent; Bilderdyk, l'un des hommes les plus prodigieux qui aient jamais voué leurs veilles aux muses et pris le bonnet de docteur dans une université : poète, jurisconsulte, médecin, historien, astronome, antiquaire, chimiste, dessinateur, philologue, ingénieur et critique, il semble qu'il ait été saisi par le démon de Faust, emporté de région en région dans les domaines de l'étude sans pouvoir jamais apaiser sa soif de science. Sa vie ne fut qu'une longue et infatigable exploration, une sorte de course au clocher à travers les broussailles les plus ardues de l'érudition et les précipices de l'erreur, pour arriver à découvrir tantôt les lois de l'organisme animal, tantôt les phénomènes de la végétation, aujourd'hui une nouvelle glose sur Homère, demain une interprétation ignorée d'une page de Cujas. Sa fortune fut comme son génie, incertaine, capricieuse, bizarre. A vingt ans, couronné avec éclat dans un concours, il abandonne soudain la poésie qui venait de lui faire si vite une si grande réputation : il se jette dans la politique; il émigre avec le stadhouder et donne des leçons de langue, de dessin, de jurisprudence, pour vivre. L'Angleterre l'ennuie, il va en Allemagne. Le romantisme allemand l'irrite, il retourne en Hollande. Le roi Louis l'appelle à sa cour, le reçoit avec distinction, lui donne un traitement considérable, un titre honorifique. Le voilà riche et heureux; mais Louis quitte la Hollande, et Bilderdyk, qui était un peu comme la cigale, aimant mieux chanter que de songer aux mauvais jours, tombe dans la misère. Il sollicite une chaire à l'université de Leyde, et on la lui refuse. Enfin, le gouvernement lui accorde une pension, et, à l'aide de ce modique secours, il continue ses études, ses recherches, il écrit des vers, de la prose, des tragédies, des idylles, et, à l'âge de soixante-dix ans, peu de temps avant sa mort, il commençait un poème épique sur la destruction du monde primitif. Ses œuvres se composent de plus de trente volumes d'art, de science, de littérature : il a touché

à toutes les questions, discuté toutes les théories et jeté au milieu des paradoxes parfois les plus étranges les éclairs les plus merveilleux. Pour oser apprécier dans l'ensemble tant de travaux si disparates, il faudrait des années d'étude, et les fragmens que nous pourrions en extraire n'en donneraient qu'une idée faible. Force nous est donc de passer à côté de ce singulier écrivain comme on passe à côté d'un chêne séculaire, sans en compter les rameaux et sans en mesurer la hauteur. Dans sa viellesse, il était fort préoccupé de pensées religieuses, de pensées mystiques, et il les a semées dans l'ame de plusieurs jeunes gens qui venaient, comme des disciples dévoués, interroger son expérience et recueillir ses entretiens. Sur d'autres, il a agi par ses principes d'esthétique ou ses tendances politiques; et ce qu'il n'a pu faire par la parole, il le fait chaque jour encore par ses œuvres; il est le premier guide d'une foule de jeunes esprits studieux et entreprenans, il est le chef d'une nouvelle littérature.

Dans tout ce qui s'écrit aujourd'hui en Hollande, il y a bien plus de véritable sentiment de nationalité qu'il n'y en avait dans les œuvres élégantes du XVIIIe siècle. Les poètes, les érudits, comprennent enfin que l'on a assez fait parader sur la scène les Alexandre et les Artaxerce, et qu'ils peuvent, sans se compromettre, en venir à une époque un peu moins éloignée, nous montrer d'autres héros et d'autres traditions. Une société de Leyde s'occupe avec zèle des questions de philologie et de littérature hollandaise. Un écrivain habile et érudit, M. de Clercq, a publié un excellent travail sur l'influence des diverses littératures étrangères en Hollande. M. de Jonghe, l'archiviste du royaume, écrit, après vingt années de recherches patientes et éclairées, une histoire complète de la marine hollandaise. C'est sans aucun doute l'un des livres les plus consciencieux qu'on ait jamais faits. D'autres ouvrages, entrepris dans une même pensée de patriotisme, ont obtenu un légitime succès. Dans le nombre, je distingue l'*Histoire de la Poésie néerlandaise*, de M. J. de Vries, le *Dictionnaire biographique et anthologique*, de M. Geysbeck, une *Histoire de la Littérature hollandaise*, par M. Siegenbeck, et une autre en français, par M. s'Gravenwaert, qui joint à ses titres de critique et de philologue habile celui de poète élégant; un très bon travail de M. Van der Berg sur les traditions néerlandaises du moyen-âge, et un recueil des anciens chants populaires, par M. Lejeune.

M. J. Van Lennep est l'un des écrivains actuels les plus féconds et les plus goûtés de la Hollande. Il n'a que quarante ans, et il a déjà publié quatre romans et neufs volumes de poésies. Né à Amsterdam

d'une famille patricienne qui s'est acquis un honorable renom dans la magistrature et l'enseignement, M. Van Lennep se trouva, dès sa première enfance, placé dans les conditions les plus favorables pour acquérir promptement une brillante et sérieuse instruction. La société éclairée au milieu de laquelle il vivait, les leçons de son père, professeur à l'athénée d'Amsterdam, littérateur érudit et poète aimable, tout contribua à développer bien vite dans l'ame du futur romancier de la Hollande l'amour de l'étude et le sentiment de la poésie. Son premier ouvrage date de 1820; c'est un recueil plus remarquable par la netteté et la facilité du style que par la pensée. Mais le style a toujours été, pour les Hollandais, une question de la plus grande importance, et ce début du jeune écrivain fut accueilli avec faveur. Bientôt sa muse s'enhardit et s'élança vers un plus large espace; il se mit à étudier l'histoire de son pays et trouva dans les annales du moyen-âge des pages héroïques, des faits mémorables qui souriaient tout à la fois à son patriotisme et à son imagination. Le sujet de chacune de ses œuvres est emprunté à cette source féconde; ses poèmes sont des épopées en vers lyriques qui racontent les péripéties d'une guerre nationale, l'éclat d'une victoire et la renommée d'un héros. Ses romans peignent les sites illustrés par quelque évènement traditionnel, et retracent avec une rare vérité les croyances, les mœurs des anciens Hollandais, et les coutumes de certaines provinces (1). On voit que, dans ces divers récits, il a essayé de faire pour la Hollande ce que Walter Scott a fait avec tant d'éclat pour l'Écosse, et, s'il est resté au-dessous de son modèle, il n'en a pas moins le mérite d'avoir frayé, dans la littérature de son pays, une nouvelle route et ravivé habilement des noms glorieux, des faits poétiques, des usages touchans, naguère encore méconnus ou ignorés.

M. Bogaers, né à Rotterdam à peu près à la même époque que M. Van Lennep, n'a écrit que deux petits poèmes et un ouvrage en prose; mais ces trois ouvrages sont travaillés avec un soin extrême, et cités déjà comme des productions classiques. Dans le premier de ses poèmes, l'auteur raconte la dernière navigation et les dernières heures de Heemskerk, le noble amiral de Hollande, qui, après avoir exploré jusqu'à la Nouvelle-Zemble les mers polaires, s'en alla mourir à Gibraltar. Dans le second, il retrace avec grace et sentiment l'histoire de Moïse sauvé des eaux du Nil. Son volume en prose est un

(1) Un des plus récens et des meilleurs romans de M. Van Lennep, *la Rose de Dékama*, a été traduit en allemand et en français, et l'on en a rendu compte dans cette *Revue*.

traité sur la déclamation. Ces trois ouvrages ont été couronnés par des sociétés littéraires.

Dans cette même ville de Rotterdam, où M. Bogaers écrit ses vers si châtiés et si corrects, habite Tollens, le poète le plus populaire de la Hollande. Tollens est né à Rotterdam en 1778. Il a publié des odes et des chansons, les unes tendres et gracieuses, les autres empreintes d'un profond sentiment de patriotisme, presque toutes remarquables par la simplicité de la forme, et presque toutes chéries du peuple. C'est lui qui a composé le chant national hollandais qui est pour son pays ce qu'est le *Gode save the king* pour l'Angleterre, et que j'ai souvent entendu entonner en chœur dans les rues par les ouvriers, dans les écoles par des centaines d'enfans. Qu'on me permette d'en citer au moins quelques strophes non-seulement comme œuvre poétique, mais comme expression d'une pensée populaire.

« Que celui dont les veines renferment un vrai sang hollandais pur de toute contagion étrangère, que celui dont le cœur palpite pour la patrie et pour le roi unisse sa voix à la nôtre. Qu'il vienne à nous avec une ame libre et chante le chant de fête qui plaît au ciel, le chant du prince et de la patrie!

« Frères, entonnez tous avec la même pensée ces accords entendus du maître suprême. Il a aux yeux de Dieu une vertu de moins, celui qui oublie le prince et la patrie. Il n'a dans sa froide poitrine nul amour pour ses frères, celui qui ne s'émeut pas à notre chant, à notre prière pour le prince et pour la patrie.

« Dieu, protége, garde le sol où nous vivons, le coin de terre où s'éleva notre berceau, où l'on creusera notre tombe. Nous t'adressons notre prière avec une ame émue, ô Dieu, conserve notre prince et notre patrie!

« Protége le roi sur son trône. Que sa puissance ait constamment pour base la justice. Qu'il se montre toujours à nos yeux moins brillant par l'or de sa couronne que par ses vertus! Soutiens et dirige le sceptre entre ses mains. Anime et défends le prince et la patrie.

« Dans un même vœu nos cœurs se confondent. Dans la joie et dans la douleur, nous n'avons qu'une même pensée : le prince et la patrie. Écoute, ce n'est pas un cri qui souffre un désaccord, c'est une parole d'amour, c'est un même chant pour le prince et pour la patrie. »

Parmi les poètes dont la Hollande aime à prononcer le nom, je dois citer M. Da Costa, disciple de Bilderdyk, écrivain austère et religieux dont l'ame s'attendrit sur les douleurs de la vie humaine, puis s'élance avec enthousiasme vers les régions éternelles; Beets, qui joint dans ses vers la mélancolie de la pensée allemande à la pureté du style classique; Withuys, à qui l'on doit plusieurs chants

lyriques d'un ton très ferme, entre autres un sur le pavillon de Hollande, qui est fort aimé de ses compatriotes.

Et maintenant, hélas! il faut le dire : cette poésie dont je tâche d'énumérer avec la plus rigoureuse impartialité les titres, dont j'essaye d'établir, comme un généalogiste, les preuves de noblesse, cette poésie n'entrera qu'une des dernières dans le grand chapitre des muses. Les critiques de Hollande ont beau lui mettre la couronne sur la tête, et lui élever avec une naïve piété des arcs de triomphe dans leurs journaux, l'honnête fille ne croit pas elle-même à sa souveraineté, et n'ose passer la frontière de peur de se voir contester son sceptre, son manteau, et traitée comme une vassale présomptueuse de la France et de l'Allemagne. Mais de même que le voyageur, après avoir traversé de larges et riches contrées, se réjouit, lorsqu'il arrive sur une terre moins féconde, de trouver encore une gerbe d'épis, un bouquet de fleurs, de même, quand des hautes régions où nous emporte le génie des grands poètes anciens et modernes, nous redescendons dans les cités de Hollande, nous nous plaisons à découvrir çà et là, au milieu des entrepôts du commerce et des machines de l'industrie, une fleur de poésie, dût cette fleur ne pas avoir le même parfum ni le même éclat que celles de France ou d'Angleterre.

Ajoutons à ceci que la littérature hollandaise, à travers les différentes phases par lesquelles elle a passé, au milieu même de son penchant à l'imitation, a toujours conservé une physionomie distincte et des qualités sérieuses qu'on ne retrouve pas ailleurs si durables et si continues, l'élégance dans le style et la moralité dans la pensée. Là les œuvres de l'imagination sont dominées par la raison. La littérature se traite un peu comme les affaires, avec calme et prudence. C'est une distraction agréable pour quelques-uns, un besoin plus impérieux pour quelques autres, mais un besoin auquel on ne sacrifie qu'une partie de son temps et de ses rêves. Là, tous ceux qui écrivent ont une fortune indépendante ou une tâche régulière à remplir qui pourvoit aux besoins matériels de leur existence. L'étude des lettres est un titre honorifiqne, quelquefois un moyen d'avancement dans une carrière, jamais une profession. Vondel, comme nous l'avons dit, était bonnetier, Hooft était gouverneur de Muyden. De nos jours, les poètes, les romanciers hollandais, cherchent également à se faire une position administrative, commerciale, pour pouvoir suivre avec plus de sécurité leur penchant littéraire. M. Van Lennep est procureur fiscal à Amsterdam, M. s'Gra-

venswaert conseiller d'état, M. Bogaers avocat, M. Beets pasteur dans un village, et M. Tollens est épicier à Rotterdam. Dans un tel état de choses et dans un pays où tout prend naturellement une attitude grave et contenue, la littérature ne peut pas avoir les capricieux élans, la fougue ardente et désordonnée qu'elle a souvent en Angleterre, en France et en Allemagne. Ces hommes qui vivent d'une vie si régulière, le jour assis à un bureau, le soir retirés dans leur famille, ne voudraient pas publier des œuvres qui seraient réprouvées par leurs sages parens, par leurs sages amis, et qui les compromettraient inutilement aux yeux de ceux dont ils attendent un appui. Ils s'appliquent donc à suivre les anciennes règles, et ils n'écrivent pas un livre dont la mère puisse défendre la lecture à sa fille. Il y a en Hollande quatre mille poètes inscrits dans les fastes littéraires, et des milliers de poèmes imprimés sur grand papier vélin, ornés de vignettes, cités avec éloge, avec enthousiasme même, par les critiques du pays, et l'on n'en noterait peut-être pas vingt dont la tendance ne soit essentiellement sérieuse, morale et pratique. Si cette austère physionomie d'une littérature est fort respectable, elle finit, il faut le dire, par devenir passablement monotone; et, pour mon compte, j'avoue qu'en parcourant les œuvres en prose ou en vers que les Hollandais recommandaient le plus à mon admiration, j'ai souvent regretté de ne pas y trouver un de ces très graves, mais charmans péchés de raison, comme on en voit dans Schiller, dans Byron et dans quelques-uns de nos poètes modernes. Quoi qu'il en soit de ces lacunes, la littérature hollandaise, par cela même qu'elle n'a pas suivi le mouvement impétueux des autres, est importante à signaler, comme l'expression fidèle et constante de l'un des peuples les plus estimables qui existent.

X. MARMIER.

MOUNY-ROBIN.

L'autre soir à l'Opéra, j'étais placé entre un bourgeois de Paris qui disait, d'un air profond, au second acte du *Freyschütz :* Faut-il que ces Allemands soient simples pour croire à de pareilles sornettes! — Et un bon Allemand qui s'écriait avec indignation, en levant les yeux et les bras au ciel, c'est-à-dire au plafond : — Ces Français sont trop sceptiques; ils ne conçoivent rien au merveilleux. — Le bourgeois scandalisé reprenait, s'adressant à sa femme : — Vraiment, ce hibou qui roule les yeux et bat des ailes est indigne de la scène française! — L'Allemand outragé reprenait de son côté, s'adressant aux étoiles, c'est-à-dire aux quinquets : — Ce hibou bat des ailes à contre-mesure, et ses yeux regardent de travers. Il aurait besoin d'être soumis à l'opération du strabisme. Un public allemand ne souffrirait pas une pareille négligence dans la mise en scène! — Les Allemands n'ont pas de goût, disait le bourgeois parisien. — Les Français n'ont pas de conscience, disait le spectateur allemand.

— A qui en ont ces messieurs? demandai-je dans l'entr'acte à un spectateur cosmopolite qui se trouvait derrière moi, et qui, par parenthèse, est fort de mes amis. Comment se fait-il que la mauvaise tenue de ce hibou les occupe plus que l'esprit du drame, si admirablement rendu par la musique?

— L'Allemand n'est pas content de certaines parties de l'exécution, me répondit le cosmopolite, et il s'en prend au décor. C'est bien de l'indulgence ou de la retenue de sa part. Quant au bourgeois, il va à l'Opéra pour voir le *spectacle,* et il écoute la musique avec les yeux.

— Eh bien! pour ne parler que du *spectacle*, repris-je, que vous en semble? Vous qui avez vu représenter ce chef-d'œuvre sur les premières scènes de l'Europe, trouvez-vous qu'il soit mal *monté* (comme on dit) sur la nôtre?

— Je ne suis pas du tout mécontent de ce sabbat, répondit-il, quoique j'y trouve trop peu de diablerie. Les apparitions du premier plan sont trop négligées, trop rares, et ne sont pas combinées à point avec les paroles du drame et avec l'intention du compositeur. Je n'ai pas vu le sanglier dont le rugissement sauvage est si bien exprimé dans la musique. S'il a passé, c'est si vite, que je ne l'ai point aperçu. A la place de l'apparition d'Agathe, je n'ai vu qu'un revenant quelconque. Ces squelettes et ces lutins sont beaucoup plus laids qu'il ne faut, et ne produisent pas du tout l'effet que produisent en Allemagne les chiens et les oiseaux innombrables qui s'élancent sur la scène. Les aboiemens et le bruit des ailes sont pourtant indiqués dans l'orchestre, et c'est traiter un peu lestement la pensée de Weber que de lui retirer ses manifestations nécessaires. Voilà de quoi l'Allemand se plaint, et il a raison. Mais, ce qui pour moi fait compensation, c'est la beauté de ce paysage, la profondeur de ces toiles, la transparence de ces brouillards, ce je ne sais quoi d'artiste, de poétique et d'élevé qui préside à la composition du tableau. Sur aucune autre scène, on n'aurait mis autant de goût et d'intelligence à peindre le site en lui-même. Cette cascade dont le bruit sec et froid vous pénètre et vous glace, ces rideaux de brume qui s'éclaircissent et s'épaississent tour à tour, cela est vu et senti grandement par le décorateur. C'est que le Français a plus que l'Allemand le sentiment de la vraie beauté dans la nature, témoin les grands paysagistes que la France seule a produits depuis quelques années. Il y a une véritable renaissance de ce côté-là. L'Allemand voit les choses autrement; il veut embellir la nature. Elle ne suffit pas à son imagination, il la peuple de fantômes, il donne aux objets réels eux-mêmes des formes fantastiques. La scène allemande essaie minutieusement de réaliser cette pensée du poète, et je crois qu'ici on a bien fait de ne pas le tenter. Il eût fallu sacrifier des effets de vérité à des effets de fantaisie, et peut-être eût-on perdu ces beaux effets sans atteindre au bizarre effrayant des effets contraires. En résumé, on peut dire que chaque peuple a son fantastique, et qu'il serait plus que difficile de concilier les deux.

— Si vous parlez de Paris et de Vienne, répondis-je, je vous accorde que ces différences sont tranchées; mais si vous allez au cœur de

notre peuple, si vous pénétrez dans nos provinces, au fond de nos campagnes, vous y trouverez des traditions si semblables à celles de l'Allemagne et de l'Écosse, que vous reconnaîtrez bien que ces poèmes populaires ont une source commune. Les poètes et les artistes des diverses nations s'en inspirent plus ou moins. L'Angleterre a Shakespeare et Byron, l'Allemagne Goethe, la Pologne Mickiewicz, l'Écosse Ossian et Walter Scott. Nous n'avons rien de semblable. Nos superstitions n'ont point eu d'illustre interprète et n'en auront pas; l'esprit voltairien leur a porté le dernier coup, et notre moderne école fantastique n'a été qu'une pâle imitation de celles de nos voisins. Elle n'a rien produit de durable; c'est une affaire de mode. Le Français des hautes classes et celui des classes moyennes rient des contes de revenans, et défendent aux valets d'en troubler la cervelle des enfans. L'Allemand éclairé n'y croit pas davantage, mais il n'en rit pas; il les aime. Personne, à cet égard, n'a mieux peint l'esprit allemand que Henri Heine.

Quant à nous, continuai-je, nous avons lu les contes d'Hoffmann avec un plaisir extrême; mais l'impression que nous en avons reçue n'a pas modifié nos habitudes de logique, notre impérieux besoin de la recherche des causes, et, par conséquent, cette raison un peu froide et railleuse qui scandalise l'Allemand. J'avoue que rien n'est plus risible que l'esprit fort qui veut tout expliquer sans rien savoir; mais il y a une autre faiblesse qui consiste à s'interdire toute explication, bien qu'on ne manque pas de science, et qui n'est pas moins ridicule. Voilà, je crois, la différence entre les deux nations. Le Français, par amour du vrai, nie ou méconnaît toute vérité nouvelle; l'Allemand, par amour du fabuleux, refuse de constater la vérité qui contrarie ses chimères. Mais, je vous le répète, descendez au cœur du peuple; vous trouverez dans les grandes villes une population intelligente et active, qui, bien qu'initiée à la raison et à la logique des hautes classes, se souvient encore des traditions de son enfance et des contes de sa nourrice villageoise. Et si vous voulez aller au village, sans vous éloigner beaucoup de Paris, vous trouverez la fable de *Freyschütz* aussi vivante dans les imaginations rustiques que vous venez de la voir sur ce théâtre.

— Je serais curieux de m'en assurer, dit mon cosmopolite.

— Eh bien! repris-je, allez un peu causer avec les gardes forestiers et les bûcherons de la forêt de Fontainebleau. Ils vous raconteront qu'ils ont entendu, dans les nuits brumeuses de l'automne, passer la chasse fantastique du grand-veneur. Il en est même qui ont

rencontré cette chasse terrible, ces biches épouvantées fuyant devant la meute bruyante, et ces grands lévriers dont la race est perdue et qui devancent la course des feux follets, et les chasseurs avec leurs trompes au son funèbre, et le grand-veneur en personne, avec son habit rouge, son panache flottant et son cheval noir comme la nuit, piaffant, reniflant, et faisant fumer la bruyère sous ses pieds autour de ces arbres séculaires qui forment, au plus obscur de la forêt, le *carrefour du Grand-Veneur*.

— J'ai souvent passé sous ces beaux arbres, répondit mon interlocuteur, lorsqu'ils étaient couverts de soleil et de verdure, et je n'aurais jamais cru que les morts osassent venir prendre leurs ébats aussi près de la capitale.

— Si vous voulez me promettre de ne pas vous moquer de moi, lui dis-je, je vais vous dire comme quoi j'ai été tout près de croire à une fable conforme, à bien des égards, au poème du *Freyschutz*.

— Je vous en prie, me dit-il, et je vous promets tout ce que vous voudrez.

— Eh bien! continuai-je, franchissez en imagination une distance de quatre-vingts lieues. Nous voici au centre de la France, dans un vallon vert et frais, au bord de l'Indre, au bas d'un coteau ombragé de beaux noyers qui s'appelle la côte d'Urmont, et qui domine un paysage tout-à-fait doux à l'œil et à la pensée. Ce sont d'étroites prairies bordées de saules, d'aulnes, de frênes et de peupliers. Quelques chaumières éparses, l'Indre, ruisseau profond et silencieux, qui se déroule comme une couleuvre endormie dans l'herbe, et que les arbres pressés sur chaque rive ensevelissent mystérieusement sous leur ombre immobile; de grandes vaches ruminant d'un air grave, des poulains bondissant autour de leur mère, quelque meunier cheminant derrière son sac sur un cheval maigre, et chantant pour adoucir l'ennui du chemin sombre et pierreux; quelques moulins échelonnés sur la rivière, avec les nappes de leurs écluses bouillonnantes et leurs jolis ponts rustiques que vous ne franchiriez peut-être pas sans un peu d'émotion, car ils ne sont rien moins que solides et commodes; quelque vieille filant sa quenouille, accroupie derrière un buisson, tandis que son troupeau d'oies maraude à la hâte dans le pré du voisin : voilà les seuls accidens de ce tableau rustique. Je ne saurais vous dire où en est le charme, et pourtant vous en seriez pénétré, surtout si, par une nuit de printemps, un peu avant les fauchailles, vous traversiez ces sentiers de la prairie où l'herbe, semée de mille fleurs, vous monte jusqu'aux

genoux, où le buisson exhale les parfums de l'aubépine, et où le taureau mugit d'une voix désolée. Par une nuit de la fin d'automne, votre promenade serait moins agréable, mais plus romantique. Vous marcheriez dans les prés humides, sur une grande nappe de brume blanche comme l'argent. Il faudrait vous méfier des fossés grossis par le débordement de quelque bras de la rivière, et dissimulés par les joncs et les iris. Vous en seriez averti par l'interruption subite des croassemens des grenouilles, dont votre approche troublerait le concert nocturne. Et si par hasard vous voyiez passer à vos côtés, dans le brouillard, une grande ombre blanche avec un bruit de chaînes, il ne faudrait pas vous flatter trop vite que ce fût un spectre; car ce pourrait bien être la jument blanche de quelque fermier, traînant les fers dont ses pieds de devant sont entravés.

Le plus mystérieux et le plus pittoresque de ces moulins cachés sous le feuillage et abrités par le versant rapide du coteau d'Urmont (eh! mon Dieu, si quelque rustique habitant de notre Vallée Noire était là pour m'entendre prononcer ce nom, vous le verriez dresser l'oreille comme un cheval ombrageux), le plus joli, dis-je, de ces moulins, celui qui fut jadis le plus prospère et qui désormais ne l'est plus, c'est le moulin Blanchet. Hélas! il n'a pas toujours de l'eau maintenant dans les chaleurs de l'été, et pourtant jamais il n'en a manqué du temps que Mouny-Robin en était le meunier. Le moulin qui est au-dessus et celui de Lamballe, qui est au-dessous en remontant et en suivant le même cours d'eau, en manquaient souvent. Les meuniers maudissaient la saison, ils tourmentaient en vain leurs écluses, ils épuisaient jusqu'à la dernière goutte de leurs réservoirs sans pouvoir contenter leurs cliens, et pendant ce temps la roue du moulin Blanchet tournait triomphante et chassait à grand bruit des flots d'écume. Mouny-Robin satisfaisait toutes ses pratiques, et voyait, comme de juste, venir à lui toutes celles de ses confrères malheureux; c'est que Mouny-Robin était sorcier, c'est qu'il s'était donné à *Georgeon*.

Qu'est-ce que Georgeon? Qu'est-ce que Samiel? Georgeon est un diable bien malin. Je n'ai jamais pu réussir à le voir, quoique j'y aie fait mon possible. Mais tant d'autres l'ont vu, que l'on ne saurait révoquer en doute son existence, et son intervention dans les affaires de nos paysans. C'est lui qui donne de l'eau au moulin, de l'herbe au pré, de l'embonpoint aux bestiaux, et surtout du gibier au chasseur, car il est particulièrement l'Esprit de la chasse. Il trotte dans les guérets, il rôde dans les buissons, il contrarie les chasseurs mal-

adroits, il gambade la nuit dans les prés avec les poulains, et, quand il parcourt la forêt, il est toujours accompagné d'au moins cinquante loups, lors même qu'il n'y en a pas un seul dans le pays. Lorsqu'on le surprend dans cet équipage, on s'assemble de tous les hameaux environnans pour faire une battue; mais, quoi qu'on fasse, les loups deviennent invisibles, et le Malin se moque des chasseurs. C'est que les favoris de Georgeon ne se mêlent jamais de ces battues; ils n'ont à discrétion des perdrix et des lièvres qu'à la condition de respecter les loups, et de les aider à se soustraire à la persécution. A quoi bon battre le bois et se donner tant de peine? vous dira-t-on. Nous ne trouverons pas un seul loup aujourd'hui. C'est *un tel* qui les a serrés dans sa grange. Allez-y. Vous en trouverez là plus de cent à la crèche.

Ah! combien de loups Mouny-Robin a ainsi hébergés et soustraits à nos recherches! C'est grâce à lui, sans doute, que nous n'en avons jamais vu un seul à quatre lieues à la ronde, et, sous ce rapport, c'était un sorcier bien utile aux moutons du pays.

Mais un sorcier est toujours réputé méchant et nuisible, et Mouny-Robin fut toujours vu de mauvais œil. C'était pourtant la plus douce et la plus obligeante créature du monde. Lorsque je l'ai connu, il était encore jeune; c'était un homme assez grand, mince, et d'une apparence délicate, quoique d'une force rare. Je me souviens qu'un jour, voulant traverser son pré pour éviter de faire un long détour, je me trouvai empêché par un très large fossé, rempli d'eau et de vase. Tout à coup je le vis sortir de derrière un saule. —Vous ne passerez pas là, mon enfant, me dit-il, c'est impossible.— Cela ne me paraissait pas impossible; mais quand j'essayai de poser les pieds sur les pierres aiguës et glissantes qui, jetées çà et là dans le fossé, formaient une sorte de sentier, je trouvai la chose plus difficile que je ne l'avais pensé. J'étais avec un enfant plus jeune que moi, qui me dit : N'essayez pas de passer. Mouny ne veut pas; c'est un endroit ensorcelé par lui, et, quoiqu'il n'y ait pas beaucoup d'eau, s'il le veut, nous allons nous y noyer.

Comme nous étions en plein jour, et que je n'ai jamais eu peur à cette heure-là, je me moquai de cet avertissement, et j'appelai Mouny. — Viens ici, lui dis-je, et si tu es un brave sorcier, fais-moi passer par le meilleur chemin, puisque tu le connais. — Il fut très satisfait de cette déférence. — Je savais bien, dit-il, d'un air triomphant, que vous ne passeriez pas là sans moi. — Et venant à moi, quoiqu'il fut très pâle et parût exténué par une fièvre qui le rongeait

depuis plus d'un an, il me prit à la lettre entre ses mains, m'enleva en l'air comme il eût fait d'un lièvre, et, marchant sur les pierres jalonnées avec une parfaite sécurité malgré ses gros sabots, il me passa à l'autre bord sans broncher. — Toi, dit-il à l'autre, suis-moi, et ne crains rien. — L'autre passa, et ne trouva pas la moindre difficulté. Le sort était levé. Depuis ce jour, j'avais alors dix-sept ans, Mouny-Robin me témoigna toujours la plus grande amitié.

Si j'insiste sur la physionomie de ce personnage, ce n'est pas que je l'aie jamais cru sorcier; mais c'est qu'il y avait en lui bien certainement quelque chose d'extraordinaire, sinon comme intelligence, du moins comme *faculté mystérieuse*. Je vous expliquerai au fur et à mesure ce que j'entends par là. Il était, quant à l'extérieur, au langage et aux manières, bien différent de tous les autres paysans, quoiqu'il eût toujours vécu dans les mêmes conditions d'ignorance et d'apathie. Il s'exprimait avec une certaine distinction, quoique avec une sorte de cynisme rabelaisien qui ne manquait pas de sel. Il avait la voix douce et l'accent agréable; son humeur était enjouée, et ses allures familières, sans être insolentes. Bien opposé aux habitudes de servilité craintive de ses pareils, qui ne rencontrent jamais un chapeau à forme haute sans soulever leur chapeau plat à grands bords, je ne crois pas qu'il ait jamais dit à personne *monsieur* ou *madame*, ni qu'il ait jamais porté la main à son bonnet pour saluer. Si le bourgeois lui plaisait, il l'appelait « mon ami, » sinon il l'appelait Gagneux, Daudon ou Massicot tout court. Il ne procédait pas ainsi par esprit d'insurrection. Vraiment, il ne s'occupait point de politique, ne lisait pas de journaux, et pour cause. La chasse l'absorbait tout entier, et j'ai toujours pensé que, comme chacun de nous a une certaine analogie de caractère, d'instincts, et même de physionomie avec un animal quelconque (Lavater et Grandville l'ont assez prouvé), il y avait dans Mouny une grande tendance à rapprocher le type du chien de chasse de l'espèce humaine. Il en avait l'instinct, l'intelligence, l'attachement, la douceur confiante, et ce sens mystérieux qui met le chien sur la piste du gibier. Ceci mérite explication.

Quelques années après mon aventure du fossé (si aventure il y a), mon frère, étant venu se fixer dans le pays, fut pris d'une grande passion pour la chasse. C'était dans les commencemens une passion malheureuse; car, dans nos vallons coupés de haies et semés de pacages buissonneux, le gibier a tant de retraites, que la chasse est fort difficile. Il ne suffit pas de savoir tirer juste, il faut connaître les

habitudes du gibier, combattre ses tactiques par une tactique d'observation et d'expérience, développer en soi la ruse, la présence d'esprit, la patience, n'avoir pas de distraction, savoir tirer *au juger* parmi les broussailles, ou viser si juste et si vite, qu'un lièvre à la course apparaissant, pour une ou deux secondes, dans un *éclairci* de quelques pieds d'ouverture, il tombe là, sans quoi il ira se *remiser* dans des fourrés impénétrables. La perdrix aux champs n'est qu'une chasse d'enfans. Mais le lièvre au pacage est une chasse de maîtres. Il faut y être bien rompu, bien retors, et le plus habile chasseur de plaine y perdra son latin et sa poudre, à moins que, pour abréger de longues années d'apprentissage, il ne fasse intervenir Georgeon dans ses affaires.

— C'est encore là le plus sûr, nous disait notre ami le garde champêtre. Quant à moi, je n'ai pas la science qu'il faut pour ça; et puis ça commence bien, mais ça finit toujours mal avec le *camarade*. Voilà Mouny-Robin qui vous fera tuer du gibier tant que vous voudrez, et Dieu sait qu'il n'y a pas de plus fin braconnier en Europe et même en France; mais, voyez-vous, il a après lui un vilain monsieur. Qu'il y prenne garde! Un beau jour il trouvera son maître, et Georgeon finira par le *tourer* (1).

Au sortir d'un régiment de hussards, on n'est pas superstitieux. Mon frère, voulant passer maître à la chasse, se fit l'écolier de Mouny, et moi, qui ai toujours aimé à battre les champs et les prés, à fumer à l'ombre parfumée d'un noyer, ou à lire un roman le long de la rivière, je me mis de la partie sans songer à mal.

— D'abord, mes enfans, nous dit Mouny-Robin, il faut se mettre en chasse à l'heure de la grand'messe, si ça ne vous fait pas trop de peine.

A la bonne heure, pensai-je, voilà qui sent le sorcier. Nous partîmes pendant que la cloche du village appelait les fidèles à l'église et nous garantissait au moins contre des concurrens incommodes. — C'est trop tôt, nous dit Mouny-Robin. Laissez entrer tout le monde; avant que le premier coup de fusil soit tiré, il ne nous faut rencontrer ni fille ni femme.

Malgré cette précaution, et quoique, pour complaire au sorcier dont les pratiques nous divertissaient, nous fissions de grands détours pour éviter de nous croiser dans notre marche avec quelque paysanne attardée se rendant à l'église, nous nous trouvâmes tout à coup

(1) *Se tourer*, en berrichon, lutter ensemble; *être touré*, être terrassé dans la lutte.

face à face avec une bergère qui gardait ses moutons à l'angle d'une prairie. — Comme elle ne marche pas, dit mon frère, cela ne peut pas s'appeler une rencontre. — C'est égal, dit Mouny, c'est bien mauvais, et la chance est contre nous. Nous allons être deux heures sans rien tuer.

Deux heures se passèrent en effet sans que nous pussions abattre une seule pièce. C'était à qui de nous tirerait le plus mal, et Mouny n'était pas le moins maladroit. — Puisque tu es sorcier, lui dis-je, au lieu de conjurer les mauvaises rencontres, tu devrais avoir des balles qui portent juste. On dit que Georgeon en donne à ses amis.

— Est-ce que vous croyez à Georgeon, vous autres? dit-il en haussant les épaules. Pour moi, je regarde tout ce qu'on en dit comme autant de contes pour faire peur aux enfans.

— Mais pourquoi évites-tu les rencontres? pourquoi chasses-tu pendant la messe? pourquoi crois-tu aux mauvaises chances?

— Vois-tu, mon petit, reprit-il, tu parles sans savoir. La chasse est une chose à laquelle personne ne connaît rien. Il y a des chances, voilà tout ce que je peux t'en dire. T'ai-je averti que nous aurions deux mauvaises heures? Elles sont passées; regarde au soleil. Eh bien! voilà une pie sur un arbre. Je vais la tirer, et la chance sera pour nous; si je la manquais, nous ferions aussi bien de rentrer; nous manquerions à tout coup.

Il abattit la pie. — Ne la ramassez pas, n'y touchez pas, nous dit-il. Cela n'est bon qu'à lever un sort.

— Ah ça, la bergère était donc sorcière? lui demandai-je.

— Non, me dit-il, il n'y a ni sorciers ni sorcières; mais elle avait une mauvaise influence. Ce n'est pas sa faute. L'influence est détruite; à présent nous allons trouver deux perdrix à la Croix-Blanche.

— Comment! à une demi-lieue d'ici? dit mon frère.

— Pardine, je le sais bien, répliqua Mouny; mâle et femelle! Vous pouvez rencontrer qui vous voudrez à présent, et tirer comme vous pourrez, vous tuerez ces perdrix-là, je vous les donne.

Nous les trouvâmes à la place qu'il avait désignée, et mon frère les tua.

— Maintenant, dit-il, nous ne verrons rien d'ici à une demi-heure : regardez à vos montres.

La demi-heure écoulée : — Je veux tuer un lièvre, dit-il; il faut que je le tue, ce diable de lièvre!

Le lièvre passa à une telle distance, que mon frère cria : Ne tirez pas, c'est inutile; il est hors de portée.

Le coup partit.

— Il a beau être sorcier, dit mon frère, il n'abattra pas celui-là. C'est tout-à-fait impossible.

— Cherche, Rageot! dit Mouny à son chien.

— Oui, oui, cherche! dit mon frère en riant.

Rageot partit comme un trait; c'était un bien bel épagneul blanc avec deux taches jaunes. Il passa la rivière à la nage, car Mouny avait tiré par-dessus; il flaira les buissons, poussa un cri de joie, fit vaillamment le plongeon dans les épines, et rapporta le lièvre criblé du gros plomb de Mouny.

Ma foi, je commençais à croire que Georgeon s'était mis de la partie.

Il nous fit plusieurs autres prédictions qui se réalisèrent comme les précédentes. Au retour, notre chien Médor tomba en arrêt sur une compagnie de perdrix.

— Laissez-moi tirer là-dessus, dit Mouny en retenant mon frère. Il nous en faut au moins six.

Il en abattit sept.

— Bah! c'est trop facile! disait-il tranquillement en les ramassant.

— S'il n'est pas sorcier ou diable, disais-je à mon frère en revenant, il a du moins quelque pratique secrète que je ne devine pas.

— Bah! répondit mon frère, il a tant étudié les allures du gibier, qu'il en connaît toutes les remises et toutes les habitudes. Les animaux libres ont une vie très régulière, et il suffit de suivre une de leurs journées pour savoir l'emploi de tous leurs autres jours.

— Mais le lièvre atteint hors de portée?

— C'est que son fusil porte extraordinairement loin comparativement aux nôtres.

— Mais les sept perdrix?

— C'est qu'il a tiré au plus serré du bataillon. Je ne lui conteste pas d'être plus adroit que nous.

— Mais ses prédictions?

— Le hasard aide les gens heureux, et le bonheur est aux insolens

— Avec cela, on expliquerait toutes choses, et pourtant il me semble que cela n'explique rien.

— Attends à demain ou à la semaine prochaine, pour voir comment notre sorcier gouvernera le hasard. Tu verras qu'il ne tombera pas toujours aussi juste qu'aujourd'hui, et que son Georgeon lui fera *fiasco* plus d'une fois.

Nous nous mîmes à chasser presque tous les jours avec Mouny.

Nous y trouvions un plaisir extrême, mon frère, parce qu'il lui faisait rencontrer beaucoup de gibier, moi, parce qu'il nous conduisait dans les sites les plus charmans et les plus ignorés de la Vallée Noire. Il continuait son système de conjuration contre les influences pernicieuses, et ses prédictions. Je dois dire, pour la vérité du fait, que celles-ci ne se réalisèrent pas toujours parfaitement, mais qu'elles se réalisèrent vingt-cinq fois sur trente, et cela dura non quatre jours, mais quatre ans et demi, pendant lesquels Mouny-Robin prit sur nous, comme chasseur, et peut-être aussi un peu comme sorcier, un ascendant que peu à peu nous cessâmes de combattre. En étudiant avec lui les mœurs du gibier, nous pûmes bientôt nous convaincre que ses habitudes n'étaient pas aussi régulièrement tracées que nous l'avions cru d'abord. Plus nous examinions notre guide, plus nous remarquions en lui une sorte de divination, à l'endroit de la chasse, dont il semblait parfois travaillé et tourmenté comme d'une souffrance, comme d'une maladie. Il n'était pas charlatan le moins du monde, il n'employait aucune manigance cabalistique, et, s'il croyait à Georgeon, il s'en cachait bien et n'en parlait pas volontiers. Un phénomène qui s'opérait en Mouny-Robin nous mit, quoique vaguement, sur la voie de ce que je crois aujourd'hui devoir approcher de la vérité.

Un jour (nous avions apparemment toutes les mauvaises influences contre nous), nous fîmes quatre ou cinq mortelles lieues de pays sans rien rencontrer. Il semblait que tout le gibier eût été frappé d'une plaie d'Égypte, car nous ne pûmes pas seulement viser une alouette. Rageot était d'une humeur de dogue, et Médor nous regardait d'un air mélancolique. Deux ou trois fois, pour tromper leur ennui, ils tombèrent en arrêt sur des hérissons et sur des couleuvres; mais Mouny nous interdisait de tirer sur ces viles bestioles, prétendant que cela gâtait la main. Au dire des paysans, il protégeait, par malice de sorcier, les mauvaises bêtes vouées au diable, car Georgeon livre au chasseur qu'il protège le plus noble gibier, à condition qu'il respectera les animaux immondes dont il fait sa société dans les nuits de sabbat: les chouettes, les chats sauvages, les crapauds, les serpens, les renards, les loutres, les chauves-souris, les loups, etc. Ce jour-là, Mouny-Robin était triste, accablé, plus pâle qu'à l'ordinaire, et nonchalant comme il ne l'était pas souvent.

— Écoutez, nous dit-il, il faut changer tout cela, je vais me *retirer*.

— Qu'appelles-tu te *retirer?* lui dis-je. Quitter la chasse?

— Non, mon fils, répondit-il, je vais me retirer dans ce taillis;

vous, vous allez suivre par en bas, et vous n'entrerez pas sous bois; autrement, tout ira mal.

Nous étions habitués à ses façons de parler : nous suivîmes la lisière du bois, comptant qu'il allait en faire sortir quelque lièvre de sa connaissance; mais il n'en sortit rien, et au bout d'un quart d'heure, nous le vîmes revenir à nous dans un état singulier de trouble et d'agitation. Il tremblait de tous ses membres et semblait brisé de fatigue, de souffrance, ou d'effroi. Sa blouse était souillée de terre, et ses cheveux remplis de brins de mousse, comme s'il eût été terrassé dans une lutte violente. Son front était ruisselant de sueur, et cependant ses dents claquaient de froid. — Eh bien! qu'est-ce donc, s'écria mon frère, est-ce que tu viens de te colleter avec l'autorité?

Nous n'avions entendu aucun bruit; mais, comme nous chassions la plupart du temps sans port d'armes et hors de saison, en véritables apprentis braconniers, nous pouvions faire la rencontre de quelque gendarme, garde champêtre, ou de tout autre fonctionnaire public, et nous nous apprêtions à prendre le large, lorsque Mouny nous arrêta. — Rien, rien! nous dit-il d'une voix éteinte, ce n'est rien! — Et faisant un grand effort, il se secoua comme un homme qui chasse une vision, essuya son front, empoigna son fusil d'une main qui tremblait encore, et s'écria, comme s'il eût été inspiré : — Tout va bien, mes amis! nous allons faire une bonne chasse! Il y aura de beaux coups de fusil. — Puis, reprenant son air doux et narquois : — Vous, dit-il à mon frère, vous ne rentrerez pas sans plumes à la maison; et quant à toi, ajouta-t-il en me regardant, tu verras pour la première fois de ta vie tomber deux lièvres du même coup.

— Et qui fera ce beau coup? demandai-je.

— Quelqu'un qui s'appelle Mouny-Robin et qui se moque de bien des choses, répondit-il en secouant la tête.

— Et quand cela arrivera-t-il? demanda mon frère.

— Tout de suite, répondit-il. — Un lièvre parut, il l'ajusta et l'abattit.

— Cette fois il n'y en a qu'un, dit mon frère.

— Entrez dans le buisson, répondit Mouny; s'il n'y en a pas deux, je veux que celui-là soit le dernier que je tuerai de ma vie.

Nous cherchâmes dans le buisson, il y avait un second lièvre dont il avait cassé les reins du même coup qui avait fracassé la cervelle du premier.

— Comment diable, avais-tu fait pour le voir? lui dis-je; tu as de meilleurs yeux que nous!

—Des yeux? répondit-il. Mettez telles lunettes que vous voudrez, et si vous voyez ce que je vois, je vous fais cadeau de mon chien et de ma femme. Allons, allons, vous, dit-il à mon frère, armez votre fusil, la plume n'est pas loin.

Au bout de cent pas, nous trouvâmes une bande de canards sauvages. Mouny s'abstint de tirer. Mon frère en tua plusieurs, et revint souper avec son carnier plein de canards, de bécasses et de pluviers.

— Quand je vous ai dit que vous ne rentreriez pas sans plumes! observa Mouny; je savais bien que vous ne tueriez pas de perdrix. C'est égal, vous ne devez pas être mécontent. Pour ma peine, vous allez me promettre, si nous rencontrons ma femme, de ne pas lui dire un mot de ce que nous avons fait à la chasse.

Il nous avait tant de fois recommandé le secret à cet égard-là, que nous n'avions garde d'y manquer. Il ne cachait point à sa femme le gibier qu'il avait tué; mais de quelle façon il l'avait abattu, avec quel plomb, à quelle heure, en quel endroit, et après quelles paroles, voilà les mystères qu'il fallait lui faire, chaque jour, le serment de ne pas révéler. Il ne chassait guère qu'avec nous, et c'était une grande marque de confiance qu'il nous donnait. — Tu te crois donc sorcier, que tu caches ainsi ton savoir-faire? lui disions-nous.— Non, répondait-il; mais il ne faut pas qu'une femme sache rien des affaires de la chasse : cela porte malheur.

Cet homme offrait dans ses idées au premier abord un singulier assemblage de crédulité et de scepticisme. Il ne croyait vraiment pas au diable, ni aux mauvais esprits, mais à la fatalité, ou plutôt à des influences pernicieuses ou bienfaisantes, qu'aucune science, je crois, n'a jamais reconnues, faute peut-être de les avoir observées. Il eût été bien important que nous fussions assez éclairés pour examiner ou reconnaître les propriétés qu'il attribuait à certains corps, à certaines émanations, à certains contacts. Quand on l'examinait de près, on voyait bien qu'il n'était pas superstitieux le moins du monde, et qu'il agissait en vertu d'une théorie physique vraie ou fausse. Les résultats étaient la plupart du temps si extraordinaires, que, selon toute apparence, il ne se trompait pas souvent dans l'application. Je ne crois pas qu'il ait cherché jamais à remonter aux causes; mais il avait certainement une science d'instinct ou d'observation. D'où la tenait-il? Nous n'avons jamais pu le savoir, et j'ignore s'il le savait lui-même. A cet égard, ses réponses étaient évasives, et comme il était plus fin que nous, nous n'en tirâmes jamais rien.

Toutes les fois que la chasse était mauvaise, il *se retirait* (c'était

son expression), c'est-à-dire qu'il se cachait à nos regards, soit dans un buisson, soit dans un fossé, soit dans quelque masure déserte, et qu'après y être resté un certain temps, il en sortait pâle, anéanti, frissonnant, respirant et marchant à peine, mais nous annonçant des rencontres et des victoires superbes qui se réalisaient toujours, et quelquefois avec une exactitude de détails qui tenait du prodige. Un jour, nous résolûmes de l'observer pour voir s'il avait quelque pratique secrète d'une superstition grossière, ou s'il préparait quelque jonglerie. Nous feignîmes de nous éloigner, et nous fîmes un détour pour le surprendre. Nous parvînmes jusqu'à lui sous le taillis avec des précautions tout-à-fait inutiles, car l'état où nous le trouvâmes ne lui permettait pas de nous voir et de nous entendre. Il était étendu à terre, et paraissait en proie à une angoisse inexplicable. Il se tordait les bras, faisait craquer ses jointures, bondissait sur le dos comme une carpe, respirait avec effort, la face pâmée et les yeux éteints. Nous crûmes qu'il était épileptique; mais les choses n'en vinrent pas là. Il n'eut ni écume à la bouche, ni rugissemens, ni atonie. Ce fut une simple attaque de nerfs, une agitation convulsive, un étouffement pénible, quelque chose de plus douloureux qu'effrayant à voir, et dont il se tira en moins de cinq minutes. Nous le vîmes ensuite se relever peu à peu, s'étendre, se calmer, se *ravoir,* comme on dit, et rester là encore quelques minutes, comme partagé entre une grande fatigue et une sorte de bien-être. Quand il quitta la place pour nous chercher, nous allâmes le rejoindre par un assez long détour, afin de ne pas l'inquiéter, et il dit à mon frère en l'abordant : Aujourd'hui, si je ne m'en mêle pas, vous ne tuerez rien.

En effet, mon frère tira plus de douze coups de fusil dont pas un seul ne porta. — Je suis donc le dernier des maladroits! s'écria-t-il en frappant la terre de la crosse de son arme. Ah ça, maître Mouny, tâchez de me désensorceler.

—C'est bien aisé, mon ami, répondit Mouny de sa voix douce et agréable. Donnez-moi cela. De quel côté voulez-vous que je charge?

Il chargea le côté gauche qu'on lui indiqua, et mon frère chargea l'autre.

—Avec celui-ci, dit Mouny en montrant celui qu'il venait de charger, vous ne manquerez pas.

— Et avec l'autre? dit mon frère.

—Avec l'autre, vous ne toucherez pas, répondit-il.

Un vanneau passa, mon frère l'abattit; puis une grive, et il la

manqua. Le coup chargé par Mouny avait porté, l'autre avait été casser une branche dix pieds trop haut.

— Et maintenant, chargez le côté droit, dit mon frère. Il est possible que par là le fusil soit meilleur.

— A votre aise, dit Mouny-Robin. Il chargea le droit, et mon frère le gauche. Avec le gauche il toucha, avec le droit il ne toucha point. L'épreuve fut répétée toujours en sens contraire, cinq ou six fois de suite, et le résultat fut toujours celui que Mouny avait annoncé. A la septième : — Cette fois, dit-il, vous allez tuer avec votre charge et manquer avec la mienne; je suis fatigué.

Le fait suivit et confirma la prédiction.

De pareilles expériences ne pouvaient pas être attribuées obstinément au hasard et à l'adresse. Mouny était parfois lui-même d'une maladresse incroyable, et il n'en paraissait ni surpris ni humilié. *Je sentais cela*, disait-il. Il n'y mettait pas d'autre amour-propre. Il était beau chasseur comme on est beau joueur. Nous lui accordions d'être plus exercé et plus habile que nous; cela ne suffisait pas pour expliquer les faits de divination véritable dont nous étions témoins tous les jours. Il me serait difficile de traduire nettement l'impression que ces faits produisirent sur nous à la longue. Il n'y a pas de fait si remarquable auquel on ne s'accoutume, et pourtant rien au monde n'est aussi difficile à vérifier et à constater qu'un fait de ce genre. Les continuelles et consciencieuses recherches de certains partisans du magnétisme, qui ne sont ni des fous, ni des charlatans, ont bien assez prouvé que la simple conquête d'un fait patent et incontestable peut être l'œuvre de toute une vie. Mais ce qu'il y a de plus étrange, c'est que ce fait à peine conquis entre d'emblée dans les esprits simples et droits sans y produire ni étonnement ni inquiétude. Je ne sais pas si les savans s'y soumettent aussi facilement, j'en doute. Leur orgueil a trop à faire pour s'accommoder des découvertes qui bouleversent leurs théories. Quant à moi, qui n'avais aucune théorie à perdre et aucune science à contrarier, j'ai été témoin d'un de ces faits après lesquels le doute n'est plus possible. J'avais vu Mouny-Robin exercer la faculté de seconde vue, ou d'odorat porté jusqu'à la puissance canine, sans être bien convaincu qu'il y eût dans l'humanité des instincts aussi exceptionnels et outrepassant les bornes connues de nos facultés communes. Dix ans plus tard, je jouai aux cartes avec une somnambule dont la vue semblait tout-à-fait interceptée, et, quoiqu'elle fît des prodiges, je me repentis, en sortant, d'avoir signé le procès-verbal. Il me vint des méfiances que je n'avais

pas eues tout de suite. Je soupçonnai sa mère d'être de connivence avec elle pour duper le public, et je me demandai avec une partie des opposans, quoique le bandeau fût impénétrable, si les contorsions qu'elle avait faites n'avaient pas un peu décollé l'appareil en dessous.

Mais, il y a deux mois, j'ai vu chez un médecin que je sais être un homme de conscience et de vertu, et que de nombreuses supercheries ont rendu plus méfiant que nous tous, une autre somnambule qui, malgré plusieurs bandeaux impénétrables, et privée de l'assistance de tout compère, exerça la faculté de la vue avec autant de netteté que je puis le faire avec d'excellens yeux et une clarté splendide. Cette fois, je poussai mon examen du fait jusqu'à la minutie, jusqu'à l'insolence, et je pourrais citer des détails qui ne laisseraient aucune prise au soupçon de jonglerie. Je suis donc persuadé, je suis donc sûr aujourd'hui, autant qu'il est donné à l'homme de l'être d'un fait d'expérience personnelle attentive et lucide, que certains individus de notre espèce peuvent voir (et pourtant pourquoi pas entendre, pourquoi pas odorer?) dans des conditions où l'exercice des sens serait interdit à la généralité des autres individus. Eh bien! depuis ce temps, j'admire ma tranquillité. Il m'avait semblé qu'un tel fait me paraîtrait surnaturel, qu'il bouleverserait ma raison, qu'il me rendrait accessible à toutes les billevesées du monde, et je craignais d'arriver à la certitude que je cherchais. Voilà qu'il se trouve que rien de pareil ne s'est opéré en moi. Je ne crois à aucune puissance surnaturelle, et je me dis, avec tous ceux qui ont assisté à l'épreuve, qu'il y a sans doute dans la nature bien d'autres secrets non encore révélés, qui de long-temps ne seront pas explicables. Que dis-je, de long-temps? ne le seront-ils pas toujours? Un fait constaté entraîne-t-il autre chose qu'une analyse des effets et des causes saisissables? et n'y a-t-il pas au-dessus de ces causes saisissables une cause première qui est le secret même de la Divinité? Qui nous dira comment le blé pousse, et comment l'homme est conçu? Nous voyons bien germer et poindre un brin d'herbe dans le sein d'une graine, nous voyons bien un enfant naître du flanc de sa mère; mais la puissance de la vie, mais la perpétuation et le renouvellement de l'être, mais ces propriétés impérissables de l'esprit et de la matière, d'où viennent-elles?

Quand on aura analysé l'œil de l'extatique, quand on aura trouvé dans ses nerfs, ou dans sa rétine, ou dans son cerveau, une faculté particulière de voir à travers les obstacles et en dépit des distances,

que saura-t-on? Ce qu'on savait il y a trois mille ans : c'est qu'il y a des pythies, des devins, des augures, des visionnaires et des prophètes qui n'exploitent pas tous la crédulité des hommes, et qui sont vraiment mus par une puissance intime et incontestable. On ne dira plus : C'est Apollon, c'est Isis, c'est Jehovah, c'est Magog qui parle. Les savans diront : C'est un fait naturel qui se produit. Mais, en vérité, à qui donc remonte la puissance dont ce fait émane? Ne sera-ce pas jusqu'à Dieu, aussi bien que tous les faits de la vie dans l'univers?

Ce n'est donc pas dans une étude matérielle de la cause première qu'il faut chercher le progrès. Ce progrès ne sera jamais qu'une confirmation de plus en plus éclatante et universelle de la foi en Dieu, conquête primitive, durable, éternellement modifiable et perfectible de l'humanité. Mais ce qu'il appartient à la science humaine d'analyser et d'expliquer par les moyens qui lui sont propres, c'est d'une part le mécanisme des causes naturelles procédant des causes divines, et de l'autre le mécanisme des effets naturels procédant des unes et des autres. La science fera ce progrès quand les savans auront vu un assez grand nombre de faits nouveaux et incontestables pour rougir de leur scepticisme, comme ils rougiraient aujourd'hui de leur naïveté, si naïfs ils pouvaient être.

J'en étais là de mon explication, quand je vis que mon auditeur cosmopolite était profondément endormi. Je l'avais magnétisé, sans le vouloir, par mes réflexions sur le magnétisme. Ce fut à grand' peine que je l'arrachai au sommeil délicieux que lui procurait ma logique, pour lui faire entendre le final admirable du *Freyschutz*. Quand le rideau fut tombé : — Vous me devez la fin de l'histoire de Mouny-Robin-Gaspard et de Georgeon-Samiel, me dit-il en passant son bras sous le mien ; nous irons nous asseoir à Tortoni, et vous me l'achèverez.

— Je ne saurais, répondis-je, la raconter dans un lieu livré à des influences aussi contraires à l'effet qu'elle doit produire, et je crois, pour continuer le système de mon braconnier extatique, qu'au contact de toutes ces élégances parisiennes, je perdrais la mémoire des jours de ma jeunesse campagnarde. Venez avec moi en plein air ; la lune donne sur les toits, et je réussirai peut-être à sortir de mon explication....

— Je vous en dispense, dit le cosmopolite, qui commençait à en avoir assez. Il me semble que j'ai compris, tout en dormant; vous attribuez à votre homme une sorte de seconde vue qui s'exerçait à la chasse, et qui se produisait chez lui au moyen de certaines crises

nerveuses. Vous pouviez dire cela en deux mots; je ne suis pas tellement sceptique, que je n'accepte cette donnée préférablement à bien d'autres.

— Eh bien! repris-je, puisque ma tâche à cet égard est terminée, la fin de l'histoire viendra bien vite. Le garde champêtre et toutes les têtes fortes de l'endroit nous avaient bien prédit que cela finirait mal, et que Georgeon *tourerait* son compère Mouny. Un beau soir, comme la lune brillait au ciel, Mouny alla comme de coutume lever la pelle de son moulin; mais, au moment où l'eau s'élançait et mettait la roue en mouvement, Georgeon, qui était mécontent de lui (sans doute parce qu'il ne le trouvait pas assez méchant pour un homme voué au diable), le poussa par derrière, l'enfonça dans l'eau la tête la première et le fit passer sous la roue de son moulin, d'où il sortit suffoqué, brisé et frappé à mort. On le trouva de l'autre côté du moulin, échoué sur l'herbe du rivage, disloqué, immobile et près d'expirer. Il passa pourtant six mois dans son lit, où il finit par succomber aux lésions profondes que la roue du moulin avait faites à la poitrine et à la moelle épinière. — On te l'avait bien prédit, mon pauvre homme, lui disait sa femme à son lit de mort, que Georgeon finirait par te tourer!

—Il n'y a pas de Georgeon qui tienne! répondait le moribond. Je ne saurai jamais comment cela m'est arrivé, pas plus, ajouta-t-il, que je n'ai su le reste!

Le fait est que l'accident tragique du pauvre Mouny n'a jamais été bien expliqué. Il faut être non pas maladroit, mais bien déterminé au suicide pour passer ainsi par la pelle de nos moulins. Il vous suffirait de voir celui de Mouny, pour vous convaincre qu'il faut s'y lancer ou y être précipité avec une grande force, la tête en avant, pour ne pas pouvoir se retenir aux ais du pont, quelle que soit la force de l'eau. Tout s'expliquerait si Mouny eût été ivre; mais il ne s'enivra pas, je crois, une seule fois dans sa vie. Il avait horreur du bruit et de l'odeur des tavernes, et, quand il s'y asseyait un instant, il en sortait en disant : « La tête me sonne ! » Je n'ai pas vu un autre paysan aussi délicatement organisé qu'il l'était à certains égards.

— N'avait-il pas un ennemi, un héritier, un rival? me dit mon auditeur complaisant.

—Hélas! il en avait plus d'un, répondis-je. Jeanne Mouny était jolie comme un ange, et d'une délicatesse d'organisation aussi exceptionnelle que celle de son mari. Elle était petite, fluette, et blanche comme les narcisses de son pré. Vivant toujours à l'ombre des grands arbres

qui croissent dans cette région fraîche et touffue, elle avait préservé son cou et ses bras des morsures du soleil, et, quand elle était vêtue le dimanche d'une robe blanche et d'un tablier à fleurs, elle ressemblait plus à une villageoise d'opéra qu'à une meunière du Berry. Pour rester dans le vrai, ce n'était ni l'une ni l'autre; mais c'était mieux, c'était quelque chose de fin, de propret et de charmant, avec une voix douce et des manières gracieuses. Il semblerait que ce rapport d'organisation eût dû les rendre précieux l'un à l'autre. J'ai la douleur de vous avouer que Mme Mouny préférait à son époux un gros garçon de moulin, noir, rauque et crépu, auquel Mouny ne témoigna jamais la moindre jalousie. Ceci est encore une particularité du caractère de notre ami. Il n'avait aucun préjugé sauvage sur l'honneur conjugal. Il ne se croyait obligé ni de haïr, ni d'injurier, ni de battre, ni d'étrangler sa femme, parce qu'elle lui était infidèle. Il nous parla souvent de sa position prétendue ridicule, et la manière dont il l'envisageait ne l'était nullement. — Jeanne est beaucoup plus jeune que moi, disait-il; elle est jolie, et je l'ai toujours négligée. Que voulez-vous? Je l'aime de tout mon cœur, mais j'aime encore mieux la chasse. La chasse, voyez-vous, mes enfans, celui qui s'y adonne ne peut pas s'adonner à autre chose. Si vous êtes amoureux, si vous êtes jaloux, faites-moi cadeau de vos fusils et de vos chiens, car vous ne serez jamais que de mauvais chasseurs.

Si bien qu'en raisonnant avec cet esprit de justice, il eut pour sa femme les procédés qu'un grand seigneur du temps de Louis XV aurait eus pour la sienne. Il n'est donc pas présumable qu'il ait été assassiné par son rival. Cela n'est venu à l'esprit de personne. Jeanne ne pouvait que perdre à la mort de son mari.

— Alors que présumez-vous de cette mort?

— Je présume que Mouny était somnambule ou cataleptique d'une certaine façon, et qu'il a été surpris par la crise extatique au moment où il levait la pelle de son moulin. Quoi qu'il en soit, sa fin a été mystérieuse comme sa vie, et il n'est aucun de nos paysans qui ne l'attribue encore aujourd'hui à une lutte avec l'esprit malin, le diable chasseur, le terrible Georgeon de la Vallée Noire. Je vous disais que notre peuple des campagnes possède son fantastique tout comme un autre, et que les Allemands n'en ont pas le monopole. Je pourrais vous conter d'après eux des histoires encore plus effrayantes, mais il est trop tard pour cette nuit. Bonsoir.

GEORGE SAND.

REVUE LITTÉRAIRE.

POÉSIES NOUVELLES.

Assurément il n'y a pas au monde de labeur moins encouragé que celui de la poésie : la première prière qu'adresse au ciel un père qui pense à l'avenir de son enfant, est pour supplier Dieu qu'il ne soit pas poète, et la seule instruction que l'on reçoive dans les colléges, c'est d'apprendre à ne pas faire de vers français. A la proposition fabuleuse d'éditer un volume de poésie, les libraires prennent des mines rébarbatives, hérissées et sourcilleuses. Les cabinets de lecture vous repoussent; les trente journaux qui analysent consciencieusement et minutieusement le plus mince vaudeville, le plus épais mélodrame, n'ont pas le moindre petit coin à consacrer aux volumes de vers dont les couches plus vierges que la neige des Alpes s'étendent en silence sur la table des feuilletonistes dans l'espoir toujours déçu d'une mention, d'une réclame ou d'un article. Et cependant, malgré de tels obstacles et une défaveur si marquée, chaque mois il paraît pour le moins une douzaine de volumes beurre-frais, paille, serin, gris de perle, et autres nuances délicates affectées spécialement à la poésie. Les poètes sont les gens les plus désintéressés du monde, puisqu'ils n'ont d'autre récompense de leur travail que le plaisir qu'ils en retirent. On fait de la prose pour les autres et des vers pour soi; la poésie est une maîtresse dédaigneuse pour laquelle on se ruine, la prose une honnête femme qui vous nourrit, et ce n'est pas celle-là qu'on aime, car l'esprit de l'homme est aussi ingrat que son cœur.

Les esprits dits sérieux, qui souvent déraisonnent en pauvre style sur une foule de sujets plus ou moins soporifiques, ont toujours trouvé que la poésie était une occupation d'oisifs, un amusement de songe-creux, une espèce de casse-tête chinois intellectuel tout-à-fait méprisable, en quoi ils se sont parfaitement trompés; la poésie est plus utile que les religions, que les lois, que les sciences et toutes les inventions industrielles; la poésie, c'est la beauté, l'intelligence et l'harmonie; c'est par l'image, la compréhension de la nature, par l'idée, la philosophie, par le rhythme, la musique, plus le sentiment de la difficulté vaincue, l'orgueil de l'esprit se faisant jour malgré la matière: Homère, Virgile, Horace ont mieux mérité de l'humanité que les théosophes, les législateurs et les savans: depuis deux mille ans, ils révèlent aux ames l'idée du beau par la perfection de leur forme; ils arrêtent la marée toujours montante de la barbarie moderne, ils allégent les heures de l'ennui et de la solitude, et procurent à l'intelligence humaine les plus hautes jouissances où elle puisse aspirer; ils ont duré plus que leurs dieux, plus que leur civilisation, et quand Horace s'écriait dans un noble mouvement d'orgueil : « J'ai fait un monument plus durable que l'airain, l'on dira mes vers tant que le pontife montera l'escalier du Capitole, accompagné de la vestale silencieuse, tant que la langue romaine sera parlée dans l'univers, » il a été trop modeste, car il y a long-temps que la vestale silencieuse ne monte plus les degrés de marbre du Capitole, le latin n'est plus parlé que par les magnats de Hongrie, et l'on lit toujours les odes d'Horace chez tous les peuples de la terre, et le globe s'est enrichi d'un nouveau monde pour fournir de nouveaux lecteurs au poète. — Certainement les jeunes gens qui font paraître de petits volumes de vers, essais, préludes, échos, etc., ne sont pas dans ce cas, mais intérieurement chacun se dit : — Qui sait? je serai peut-être un de ceux-là. Et puis comme l'a dit si bien un poète connu des lecteurs de cette *Revue :*

La Muse est toujours belle,
Même pour l'insensé, même pour l'impuissant,
Car sa beauté pour nous, c'est notre amour pour elle.

N'est-ce pas une noble et sainte passion que celle de la poésie, et le dédain que l'on affecte pour les poètes qui débutent n'a-t-il pas son côté odieux et ridicule? L'on admet trois ou quatre noms désormais consacrés pour se débarrasser de toute admiration secondaire, et le respect exagéré pour l'œuvre des grands génies sert de prétexte pour déverser sur tout le reste un mépris affecté. Et pourtant, il faut en convenir, jamais en littérature comme en art les disciples n'ont marché de plus près sur les talons des maîtres, jamais il n'y a eu une pareille diffusion de talent, et ce mouvement est si invincible, si fatalement impérieux, qu'il s'accomplit en dépit de tous les obstacles: ni l'indifférence du public, ni le dédain des libraires et de la critique, ni la certitude de l'incognito et de l'insuccès n'ont arrêté cette marche toujours ascendante,

et de cette innombrable armée poétique cinq à six noms à peine sont parvenus au public.

M. Auguste Barbier, dont nous avons à nous occuper à propos des *Chants civils et religieux* qu'il vient de faire paraître, a eu le bonheur, et ces bonheurs-là n'arrivent qu'à ceux qui les méritent, de débuter par un coup d'éclat qui attira tout d'abord sur lui l'attention générale et lui conquit soudainement sa réputation. Nous voulons parler de *la Curée,* qui est restée une des plus belles œuvre du poète. M. Auguste Barbier offre cette particularité singulière dans l'histoire physiologique de la poésie, que son talent a donné des fruits sans avoir produit de fleurs : il n'a pas eu les tâtonnemens de la première manière, on n'a pas vu chez lui les transformations successives par lesquelles l'artiste arrive à formuler complètement son idéal. Chose rare, sa première pièce contient l'expression la plus violente de sa pensée, toutes ses qualités et aussi tous ses défauts! Il n'a pas brûlé ses vaisseaux, et s'est mis dans l'impossibilité d'aller plus loin. Il ne peut pas ajouter une spirale à la spirale inférieure de son œuvre, et monter ainsi par un mouvement progressif jusqu'au sommet souhaité et prévu d'avance. D'un bond, il s'est élancé à son but, et l'on peut même dire qu'il l'a dépassé. Mûri par le brûlant soleil de juillet, le talent de M. A. Barbier a éclaté comme ces gigantesques fleurs d'aloès qui s'ouvrent avec un coup de tonnerre. L'art même semble étranger à ce développement que le poète pouvait fort bien ne pas avoir prévu! Et c'est une position difficile que celle des écrivains qui débutent par leur chef-d'œuvre.

M. Auguste Barbier est avant tout moraliste et rhéteur; chez lui l'indignation fait le vers aussi souvent que chez Juvénal ou Perse : tout a un but visible, un dessein transparent. Le penseur, préoccupé trop fortement de la difformité morale, oublie la beauté éternelle de la création et laisse dans l'ombre les profils sourians et les perspectives heureuses. Le fougueux hippogryphe de l'hyperbole, fouaillé à grands coups d'iambes, l'emporte hors de la réalité dans le domaine grimaçant de l'horrible. Le besoin de frapper fort pour stygmatiser le vice, pousse le poète à des excès de paroles qui ne sont pas dans les limites de l'art. Assurément nous ne sommes pas de ceux qui demandent des périphrases ou des équivalens; nous n'avons pas d'horreur académique pour le mot propre, et nous trouvons que les idées sont déjà bien assez difficiles à traduire, sans décimer le vocabulaire; mais M. Barbier ne se contente pas toujours du mot *propre,* il va jusqu'au mot sale : ainsi il mettra soûl pour ivre, charogne pour cadavre, gueux pour pauvre, etc. Nous ne faisons qu'indiquer la nuance; mais ces quelques exemples, qu'on pourrait multiplier à l'infini, suffiront pour nous faire comprendre. Avec ce parti pris de style hardiment mené jusqu'au bout, M. Barbier a produit des effets nouveaux dans la langue et d'une énergie extraordinaire; sa phrase est large, ample, éloquente, d'une trivialité robuste, d'un mouvement soudain, se prêtant à tous les emportemens de l'indignation et de la satire; mais quelquefois la force est remplacée par la violence, la franchise par le cynisme (cynisme honnête et

toujours bien intentionné), la propriété des termes devient de la crudité, la liberté de la négligence, l'art disparaît, et l'intention morale reste seule; ce n'est pas assez, car il faut bien se pénétrer de cette vérité que sans la beauté du style, la perfection de la forme et l'innovation perpétuelle du détail, toutes les déclamations sur la vénalité, la corruption et autres infamies de l'époque, ne sont guère que des lieux communs dont le fonds se retrouve en prose dans les *premiers Paris* des journaux; l'éloquence d'ailleurs ne suffit pas pour la poésie, il faut encore la prosodie, le rhythme et la rime; outre la pensée, il faut la musique. Les vers de M. Barbier renferment plusieurs fautes de quantité et beaucoup de négligences de facture impardonnables dans une époque où la perfection matérielle du vers a été portée à un si haut degré. Il n'est pas possible de revenir sur un progrès acquis.

Aux *Iambes* écrits d'un bout à l'autre sur le mode infernal, comme le dit l'auteur lui-même, et dont le fragment d'André Chénier sur les pauvres moutons égorgés,— pendus aux crocs sanglans du charnier populaire, — semble avoir donné le ton, a succédé le *Pianto*, composé pendant un voyage en Italie. Ici ce n'est plus de la déclamation pure comme dans les *Iambes;* la mélancolie remplace la colère. La grande fureur du premier volume est tombée, la philosophie générale succède à l'imprécation directe. La beauté des horizons et des terrains, la splendeur du ciel, la vue des chefs-d'œuvre de l'art, cette heureuse facilité de la vie italienne à laquelle nul désespoir ne résiste, semblent avoir adouci l'humeur âpre et farouche du poète; il laisse refléter à son vers plus d'azur et de clarté; ces hideuses peintures de faubourgs malsains, de *voyous* livides, de dogues aux mufles sanglans, aux babines baveuses, de poitrines velues et de bras rouges jusqu'aux coudes, sont déjà bien loin. Le dialogue de Salvator et du pêcheur a la sérénité mélancolique et la mâle noblesse d'une églogue antique : le bleu de la mer et le bleu du ciel y brillent de toute leur splendeur napolitaine; c'est un heureux mélange de la pensée et de la nature extérieure, mélange sans lequel on est un métaphysicien, un philosophe, un moraliste, mais non pas un poète. Dans l'histoire de Bianca, M. A. Barbier a su trouver sur sa sombre palette des tons clairs et charmans pour peindre Venise. Les sonnets sur les peintres et les musiciens, à part quelques irrégularités de forme, sont très beaux et très poétiques : les pièces sur le Campo-Santo, le Campo-Vaccino, déparées çà et là par quelques inutiles brutalités de style, renferment des beautés de premier ordre, et, quoique moins susceptibles d'agir sur la masse que *la Curée,* nous paraissent d'une exécution supérieure et d'une pensée plus élevée. Sans vouloir déprécier les *Iambes*, *il Pianto* est le livre de M. A. Barbier qui jusqu'à présent lui donne le plus de titres au nom et à la gloire de poète; dans *Lazare*, il a fait des efforts trop souvent malheureux pour jeter du lyrisme sur un sujet ingrat dont les données, toutes modernes et toutes prosaïques, offrent une grande résistance à l'idéalisation. Certes, la pitié pour les malheureux part d'une belle ame et peut fournir de nobles inspirations, mais cette déploration perpétuelle devient monotone et fatigante, et ces peintures rembrunies

sans contraste finissent par vous paraître de pures exagérations de rhéteur. — C'est un triste sujet de poésie que l'Angleterre industrielle avec ses obélisques de briques rouges, son ciel de houille, ses tuyaux noirs, ses machines aux dents acérées qui vomissent fumée et feu, ses milliers de bobines fébriles pirouettant sans repos; Birmingham et Manchester ne valent pas Amalfi et Sorrente; tous les bateaux à vapeur de Londres ne valent pas la moindre barque de pêcheur à la voile latine, blanche étincelle qui tremble sur l'azur inaltérable; les pâles prostituées qui errent sous le gaz de Regent's-Park sont bien laides à côté des nobles paysannes de Castel-Gandolfe ou de Tivoli. — Il eût fallu, pour tirer parti de telles données, une habileté technique et une patience d'exécution que M. A. Barbier ne possède pas. Aussi *Lazare* est-il bien inférieur aux *Iambes* et au *Pianto*. *Les Chants civils et religieux* sont encore au-dessous de *Lazare* : dans les *Iambes*, il est rhéteur à la façon de Juvénal, dans le *Pianto* poète, dans *Lazare* humanitaire, et dans *les Chants civils et religieux* moraliste seulement. Le mélange de l'idée et de l'image qui forme la poésie ne se rencontre avec de justes proportions que dans le *Pianto;* ce n'est point à dire que les autres œuvres de M. A. Barbier soient dénuées de poésie; mais les défauts, ou, si vous aimez mieux, les qualités que nous avons indiquées, y prédominent.

Dans une courte préface, M. A. Barbier explique l'intention de son œuvre. « Les poètes anciens, dit-il, épiques ou lyriques, tels qu'Homère, Hésiode, Alcée et Pindare, et les auteurs dramatiques, tels qu'Eschyle et Sophocle, Aristophane et Ménandre, n'ont donné aucune place au *moi* dans leur œuvre. Ils se sont effacés complètement derrière leur sujet, et ont chanté, sans s'y mêler en rien, les dieux et les héros, la nature des choses, l'agriculture, les mystères religieux, les gloires de la patrie, ou stigmatisé les ridicules et les vices de leurs concitoyens. La poésie individuelle est de création plus moderne, et l'on doit l'attribuer au jeu plus important de la conscience, à la réflexion profonde, à l'examen de soi-même inspiré aux hommes par le christianisme. » Cela est vrai, sans doute; mais la conséquence que M. A. Barbier en tire ne nous paraît pas juste. Chaque chose a son temps; nous croyons que celui des épopées, des théogonies et des géorgiques est passé. Les généralités ont été traitées mille fois, et n'offrent plus rien de neuf. D'ailleurs, nous n'avons plus grand' foi aux dieux ni aux héros; l'agriculture n'intéresse que les fermes-modèles, et les poésies religieuses ne nous plaisent que par les peintures de l'ame humaine et des souffrances intimes qui s'y trouvent jointes. Des vers orthodoxes et purement dogmatiques nous ennuieraient fort.

Les anciens, dont nous admirons le mérite plus que personne, avaient l'avantage d'habiter une planète plus jeune de deux ou trois mille ans, et de vivre dans un temps où l'art de l'imprimerie n'était pas inventé. Ils n'étaient pas gênés par les travaux de leurs devanciers, et leurs inspirations, reproduites lentement à un petit nombre d'exemplaires par la copie manuelle, gardaient leur fraîcheur plus long-temps et ne se vulgarisaient pas avec autant de promptitude. En outre, ils avaient à leur service d'admirables instrumens,

des langues homogènes, abondantes, sonores, prosodiques, avec des facilités d'inversion et de rhythme dont nous sommes privés. Ils jouissaient d'une vie générale et publique qui n'existe pas dans notre civilisation, où tout pousse à l'isolement, à la concentration. Les anciens ne connaissaient pas le chez soi, ils vivaient au soleil, dans la rue et sur les places; ils produisaient leurs vices et leurs vertus au grand air. L'axiome fondamental des sociétés modernes est que la vie privée doit être murée. Dans un monde ainsi fait, la poésie générale n'a pas beaucoup de chances de succès. L'important est de savoir ce qui se passe dans ces ames ainsi retranchées, sous ces poitrines toujours couvertes, derrière ces murs opaques et ces fenêtres si bien closes. L'art antique était nu, l'art moderne est habillé; ce qui fait que nous n'atteindrons jamais à la perfection de formes des Grecs, ni même des Romains. Bien peu de gens aujourd'hui sont capables de juger de la beauté d'un contour, car le christianisme, dans son horreur exagérée du matérialisme, a supprimé la chair, et fait un crime de la nudité. Dans la vie moderne, comme elle est arrangée, on peut très bien arriver à la fin de ses jours sans avoir aperçu, tel que Dieu l'a fait, le corps humain, cet admirable poème, cette éternelle adoration de l'antiquité païenne. Ce que nous disons là de la forme purement plastique, s'applique également à la forme littéraire. A l'exception des poètes eux-mêmes, il n'y a que très peu de juges en fait de style. Nous sommes des barbares. Nos vers n'ont ni longues, ni brèves, ni pieds, ni césure. Ils n'ont que la supputation arithmétique des syllabes, l'hémistiche, coup grossier de couperet donné au milieu de la ligne, et la rime périodique, invention de bas-empire et de décadence. Nos vers ont donc besoin, pour être supportables, d'un soin excessif dans la facture, et il faut toutes les ressources du rhythme et du style pour en dissimuler la monotonie. Des vers français ne peuvent donc être qu'excellens ou exécrables. Dans les langues antiques, des vers dont la pensée est presque nulle, ou du moins fort ordinaire, peuvent avoir un charme infini par la beauté matérielle de la phrase. L'épithète insignifiante acquiert de la valeur par la quantité ou l'euphonie. En français, où la moitié des mots finit par des sons sourds et s'éteint misérablement dans l'*e* muet, il faut toujours une composition plus compliquée, des détails plus rares, des images serrées de plus près; les généralités deviennent fort aisément des lieux communs, et c'est ce que M. Barbier n'a pas toujours évité dans les *Chants civils et religieux*.

Ses hymnes à la terre, au soleil, à la mer, aux montagnes, au travail, au froment, à la vigne, à la liberté, à la famille, au mariage, dont le sujet ressemble en quelque sorte aux sujets de composition que l'on donne aux élèves de rhétorique ou à ces lieux communs que les faiseurs d'épopées intercalent dans les vides de leur action, ne pouvaient acquérir une importance littéraire que par une exécution parfaite et une constante nouveauté de forme et de détails. Tout le monde sait que la vigne et le froment sont d'une grande utilité; personne n'a mis en doute la beauté du soleil, de la mer et des montagnes; la

sainteté de la famille et du mariage est universellement reconnue; ces vérités axiomatiques sont dans toutes les mémoires. Proclamer des principes suffit à la morale, mais la poésie exige davantage : ce n'est pas assez de donner de bons préceptes, il faut donner de bons vers, car à ce compte les lignes du décalogue, les quatrains de Pibrac et les doctes sentences du conseiller Matthieu seraient les plus admirables poésies du monde. La moralité de l'art ne consiste pas, on ne saurait trop le répéter, en sentences religieuses ou sociales, mais à élever l'homme par l'admiration du beau et l'attrait des jouissances intellectuelles les plus nobles et les plus pures de toutes. Une idylle de Théocrite où deux bergères se disputent une coupe de hêtre, une houlette à nœuds d'airain, remplit ce but tout aussi bien et mieux qu'une pièce farcie de sentences morales ou de préceptes philosophiques.

Nous ne blâmons pas l'intention de M. A. Barbier, elle est honnête et louable. D'ailleurs, tout sujet est bon. Seulement nous regrettons que, préoccupé de son idée, l'auteur des *Chants civils et religieux* se soit laissé aller à de telles négligences de forme et de style. Nous aurions en outre souhaité que ces hymnes ne fussent point écrits en alexandrins à rimes plates ou mêlées et en vers libres; il serait impossible de les mettre en musique et de les réciter, et l'intention du poète a dû être qu'on les chantât aux moissons, aux vendanges, aux mariages, etc., etc. : les strophes lyriques auraient eu l'avantage de pouvoir s'adapter à la mélodie, et par leur forme nette et précise resserreraient et contiendraient l'inspiration trop vagabonde de l'écrivain. Le style de M. A. Barbier, autrefois nerveux, robuste et coloré à l'excès, est devenu incertain, languissant et pâle; la périphrase abonde, l'épithète de remplissage accroche à toutes les hémistiches ses rameaux parasites, les rimes sont plus douteuses que de coutume, et la facture porte presque partout le cachet de la négligence et de la précipitation; l'inspiration réelle est absente, et l'on voit que l'auteur remplit un cadre tracé d'avance.

Cette suite d'hymnes sur le ton admiratif a quelque chose de fatigant. Nul poète, si longue que soit son haleine, ne pourrait donner de la variété à cette exclamation perpétuelle. Sans doute, il est bon de louer les belles choses, mais le dithyrambe est, de toutes les variétés de l'ode, la plus difficile à soutenir; l'idée philosophique est d'ailleurs trop visible dans ces pièces si monotones de ton : c'est comme si, dès les premiers vers d'une fable, on en devinait le sens et la morale. Dans le chant adressé au *poète* se trouve la strophe suivante :

Oui, le poète est libre; ô philosophes blêmes,
Ténébreux constructeurs de mondes incomplets,
Essayez de le prendre en vos étroits systèmes
    Comme l'oiseau dans les filets!
Et pareil au sultan des plaines éternelles,
Pareil à l'aigle altier il étendra les ailes,
Et dans l'azur des cieux emportera vos rets.

Il serait à désirer que M. Barbier dît vrai, mais il est lui-même un exemple funeste du contraire; il s'est laissé prendre dans les filets d'un système philosophique, il a trop écouté les ténébreux constructeurs d'utopies; et cependant, l'aile ne lui manque pas, et, quand il le voudra, il peut, d'un seul essor, remonter dans le ciel bleu de la vraie poésie. Nous sommes bien sévère pour un écrivain dont nous aimons le talent; mais, comme les *Chants civils et religieux* semblent provenir d'un parti pris plutôt que produits par une inspiration spontanée, nous en disons notre avis sans ménagement, espérant que ce livre ne sera qu'un accident, un écart dans la vie littéraire de l'auteur des *Iambes* et du *Pianto*. Il est encore temps pour lui de s'arrêter dans cette voie; qu'il soit persuadé que la forme est de la plus haute importance en poésie, et qu'elle fait toute la différence de l'admirable au médiocre; qu'il relise ses propres œuvres, et il verra que ses meilleurs passages, ses élans les plus sublimes, ses apostrophes les plus éloquentes sont d'une facture parfaite, d'une rime riche, d'une opulence extrême de détail et de couleur. La facilité d'une rime pauvre, d'un style lâche, un tour incorrect n'ont jamais amené la moindre beauté ni permis de se produire à une idée que la correction la plus sévère n'eût exprimée cent fois mieux; les endroits remarquables qui étincellent çà et là dans les *Chants civils et religieux* sont encore les plus ciselés et les plus étudiés; tout le monde a des idées poétiques, mais les poètes ont seuls les moules où se jettent les idées, — le penseur ne peut se passer de l'artiste. Que M. Barbier laisse l'esthétique et la philosophie; qu'il regarde le ciel et la mer, le vert feuillage, les belles femmes et les beaux enfans; qu'il s'inquiète de la blancheur du marbre de Paros et de l'ambre jaune de Venise, des madones de Raphaël et des Vénus du Titien, qu'il lise Homère, qu'il écoute, sans s'occuper de l'humanité en général, battre son propre cœur dans sa poitrine émue; qu'il fréquente les ateliers des peintres et les galeries de statues antiques, et il aura bientôt retrouvé sa poésie oubliée plutôt que perdue.

M. Barbier n'est pas toujours absent de son œuvre; on le retrouve dans maint endroit, au détour d'une strophe ou d'une amplification philosophique, au moment le plus inattendu. Vous êtes éblouis par une lueur subite d'ancienne flamme que la cendre grise d'une esthétique mal comprise ne couvre pas toujours. La personnification hardie de l'homme amoureux de la terre symbolisée sous la figure de la jeune Cybèle, rappelle la hardiesse de métaphore de la *Popularité* et des iambes du bon temps. L'ode au *Travail* se termine par un tableau du bœuf de labour rentrant à l'étable après une longue journée de courageux efforts, qui a la netteté et la simplicité de lignes d'un bas-relief antique; le dernier morceau de l'*Hymne au Mariage* est d'un grand charme et d'une grande délicatesse. Nous ne pouvons résister au plaisir de la citer :

Il est doux, il est beau de monter la colline
Ensemble, et le bras sur le bras;

Il est doux, il est beau, lorsque le jour décline,
De la descendre ensemble et de dormir au bas,
Comme ces vieux époux aux tranquilles figures,
Que l'on voit côte à côte et se donnant la main
Dormir d'un si bon cœur et d'un front si serein
Sur les antiques sépultures.

Les *Poésies sociales des Ouvriers*, recueillies par M. Olinde Rodrigue, auraient paru, il y a quelques années, les plus prodigieuses du monde. Le menuisier de Nevers a été considéré par le XVIIe siècle comme un phénomène, et cependant il n'y avait en somme rien de fort étonnant à ce qu'un ouvrier tournât agréablement quelques refrains bachiques. Mais c'était une idée enracinée en France, et qui subsiste encore aujourd'hui, qu'un travail manuel est incompatible avec les travaux de l'intelligence. Nous ne sommes pas surpris, pour notre part, que des ouvriers puissent faire des poésies, et l'exercice d'un métier quelconque ne nous semble pas s'opposer à l'inspiration : le boulanger de Nîmes et d'autres brillans exemples prouvent le contraire. Nous pensons même que raboter une planche ou coudre un soulier est une occupation plus favorable à la poésie que de faire des feuilletons ou d'être employé à quelque travail intellectuel subalterne.

Nous avons été assez désappointé en lisant les *Poésies sociales des Ouvriers*. Nous nous attendions à de la nouveauté, à du pittoresque, à de l'énergie, à du naturel, enfin à toutes les qualités non littéraires. Nous avons trouvé des vers bien faits, académiques, incolores et vides, tels que pourraient les faire des poètes par état. Si l'on ne voyait pas au bas de chaque pièce un tel, cordonnier ou menuisier, on prendrait aisément ce recueil pour un almanach des muses quelconque. L'imitation de Lamartine et de Victor Hugo s'y fait sentir à chaque ligne; ce sont des méditations, des rêveries qui ne rappellent en rien la profession et la situation particulière de ceux qui les ont écrites. Ce titre de sociales, que M. Olinde Rodrigue a inscrit sur ces pièces, n'est guère justifié. Il est vrai que les mots avenir, progrès, capacité, exploitation, oppression, s'y présentent assez fréquemment; mais ce bagage, ramassé dans les premiers Paris et les articles de fonds des journaux utilitaires, n'est rien moins que social. Est-il quelque chose au monde de plus subversif et de plus funeste que cette fiévreuse préoccupation de l'avenir qui dégoûte du présent et vous rend la vie insupportable par l'espérance de félicités chimériques? — Les riches sont-ils bien des ogres et des cannibales, des monstres pétris de vices, comme on les représente toujours? Les prolétaires ont-ils donc toutes les vertus? L'inégalité des conditions est une loi fatale, qu'il faut accepter comme la différence de taille et de force, de beauté et de laideur. Il y a un hasard social comme il y a un hasard naturel; vous naissez pauvre comme vous naissez bossu, sans raison apparente, et vous aurez beau changer les formes de la société et du gouvernement, il en sera toujours ainsi. — C'est avec cha-

grin que nous voyons toutes ces idées malsaines d'injustice et d'oppression germer dans les cerveaux de la classe inférieure, ou qui se croit telle. — Personne n'a intérêt à étouffer une intelligence, et nous ne croyons guère au génie méconnu. Le talent mène à tout; la médiocrité elle-même, quand elle est laborieuse et persévérante, réussit.

Les poésies des ouvriers nous auraient plu davantage si elles n'avaient pas été *sociales*, et se fussent contentées d'être tout simplement des poésies Certes, c'est une chose louable à des gens occupés d'ouvrages manuels, d'aspirer aux plaisirs de l'intelligence et de trouver à faire des vers un divertissement que d'autres vont demander au vin bleu des cabarets et aux danses obscènes des guinguettes, mais il ne faudrait pas pour cela qu'ils se crussent des anges déchus, des génies incompris, des êtres injustement traités par le sort, et qu'ils ne vinssent à dédaigner le métier honnête qui les nourrit. Un bon bottier vaut mieux qu'un littérateur médiocre; la poésie ne doit être pour eux qu'une consolation, qu'un amusement comme de jouer de la flûte et du violon, et non une surexcitation de vanité maladive. — Entrons maintenant dans quelques détails. Au nombre des morceaux remarquables il faut compter les pièces de M. Savinien Lapointe, cordonnier, de M. Louis Festeau, horloger, de M. Ponty, ouvrier en vidanges, qui a fait une méditation sur le *to be or not to be* d'Hamlet, où il est question de la monade de l'Androgyne et autres métaphysiques des plus abstraites; mais la meilleure pièce est le dialogue de l'*Épée* et du *Marteau* de M. Francis Tourte, peintre sur porcelaines et commis-négociant; l'idée est ingénieuse et bien rendue; le *Chant des Compagnons* par M. Piron, blancher-chamoiseur, dit Vendôme la Clé-des-Cœurs, est incolore et vague, et n'a pas la franchise énergique et la jovialité familière qu'exigeait le sujet : c'était là, à coup sûr, qu'aurait dû se déployer dans tout son luxe la poésie ouvrière; mais, chose étrange en littérature, la dernière chose à quoi l'on pense, c'est au naturel; des gens illétrés essayant de faire des vers, font de la poésie académique et mirlitonnent des lieux communs. Ce n'est qu'à force d'art et d'études qu'on peut arriver à ce qui devrait être le point de départ; pour décrire une mansarde de couturière, il faut être Victor Hugo : la couturière véritable fera des vers dans le genre de Delille ou d'Esménard. Les vieilles chansons populaires pleines de fautes, de rimes inexactes et d'assonances hasardées improvisées par des compagnons en voyage, des bergers en contemplation, renferment mille fois plus de poésie que le gros volume colligé par M. O. Rodrigue. On y sent au moins les amers parfums de l'aubépine et l'odeur des fraises nouvelles; il y a de l'épanouissement, de la vie, des idées imprévues qui s'élancent brusquement du bout d'un vers comme un oiseau effrayé qui part d'une haie. Le littérateur est absent, et quand les plus grands poètes peuvent faire une strophe valant un de ces couplets-là, ils s'estiment les plus heureux du monde.

Les *Échos lyriques* de M. Eugène Borel sont une espèce d'anthologie allemande, un petit bouquet de fleurettes germaniques de Goethe, de Schiller,

d'Uhland, de Heine, de Schubart, de Hœlty, d'Eichendorff, de Ruckert, et autres poètes peu connus en France; le texte allemand est sur une page, et la traduction française sur l'autre. Les pièces sont rendues presque toujours dans la même mesure et avec le même nombre de vers, avec assez d'exactitude; cependant il nous semble que le pénétrant parfum germanique, cette forte saveur de vin du Rhin qui vous monte à la tête lorsqu'on ouvre les poètes de la terre des chênes, ne se trouve pas dans les traductions trop francisées de M. Eugène Borel; un peu de rudesse et de barbarie ne messied pas quand il s'agit de ces âpres langues du nord toutes chargées de rêverie et de pensées. Nous croyons aussi que M. Eugène Borel eût pu faire un choix plus singulier et plus caractéristique. La moisson est immense dans ces champs presque inexplorés, et eût pu nous rapporter une gerbe mieux fournie et plus riche.

Les *Chants du Voyageur,* de M. Delâtre, à travers beaucoup d'inexpérience, laissent voir un bon sentiment poétique, une certaine nouveauté d'images et de comparaisons, qui permettent de bien espérer du premier volume que fera paraître l'auteur. — L'on en peut dire autant des *Cloches,* de M. Lacretelle fils, supérieur à M. Delâtre comme versification et comme rhythme, et qui n'a besoin, pour bien faire, que de se dégager de l'imitation involontaire où l'admiration du modèle préféré entraîne presque toujours les jeunes talens.

Nous terminerons cette revue poétique par l'analyse d'un charmant petit livre tout mince et tout coquet, nouvelle étoile de la pléiade de légendes illustrées qui brille au ciel de la boutique de Curmer. C'est la *Légende de Rosemonde,* par M. Henri Blaze, avec des eaux fortes de M. Jacques.

Vous ouvrez le livre, et vous voyez d'abord en manière de frontispice la belle Rosemonde assise au milieu d'un paradis de fleurs, sous deux arbres fluets dont les branches se contournent en capricieuses arabesques : elle étend nonchalamment la main, et coupe de son ongle d'agathe la tige d'un grand pavot pour le joindre aux touffes d'hyacinthes, d'œillets, de roses et de marguerites qui encombrent son giron. La guirlande aboutit, en s'éparpillant et en s'effeuillant, à cet affreux hiatus noirâtre, à cette gueule formidable qui avale sans jamais se rassasier la jeunesse et la beauté du monde. Le nom de l'auteur et celui de la légende, écrits en caractères rustiques et bizarres, complètent cette eau forte d'une finesse extrême. Puis on tourne la page et l'on voit la chambre de Rosemonde. Voilà le petit lit virginal, avec ses quatre colonnes torses et ses pentes de serge, le buffet de noyer miroitant de propreté, la fenêtre aux étroits vitraux de plomb où le jasmin en fleur frappe de sa petite main d'argent, comme pour se faire ouvrir, le plafond rayé de solives, la table aux pieds croisés en x, le lourd flambeau de cuivre, le pot de grès au couvercle d'étain, le grand fauteuil à tapisserie de l'aïeule et l'escabeau de la jeune fille. Ne vous semble-t-il pas entendre bourdonner le rouet de Marguerite dans cet intérieur si calme, si doux, dans ce blanc paradis de jeunesse et d'innocence.

L'histoire commence après cette vignette qui n'est que la traduction des premières pages du récit. — L'on est au printemps; la nature, qui craint d'être en retard et de ne pouvoir fournir au mois de mai sa belle robe de fleurs, a passé la nuit comme une ouvrière à qui une grande dame a commandé de beaux ajustemens pour une fête dont l'époque est rapprochée; elle lace autour de la taille des jeunes roses leur petit corset de velours vert, elle pique les pointes d'argent dans le cœur d'or des marguerites, fourbit les étoiles rouillées par l'hiver, satine le gazon de la prairie, délivre les cascades de leurs prisons de cristal et se donne une peine extrême pour arriver à temps. Rosemonde, tout en filant son rouet, se sent émue par cet épanouissement de la nature; elle pense à son bien-aimé Valentin que l'amour de la peinture a entraîné à Rome. L'aïeule s'endort dans son fauteuil, et la folle brise qui entre par la fenêtre entrebaillée joue avec les feuillets d'un riche missel, historié de miniatures admirables, posé sur la table; ce missel est un cadeau de Valentin. Par un hasard inquiétant, le vent ouvre toujours la page à l'endroit de l'office des morts. — Rosemonde, le cœur envahi par une mélancolie pleine de pressentimens, se met à chanter une longue et douce complainte, une « chanson de saule et d'amour malheureux, » où elle raconte l'histoire de ses amours avec Valentin et son départ pour l'Italie où il demeure depuis trois ans; dans son exaltation, elle demande des nouvelles de Valentin au rossignol, à l'étoile, à la rose : le rossignol se tait, l'étoile s'efface, la rose se fane. Rosemonde troublée laisse choir sa quenouille qui se brise, et se lève pour fermer la fenêtre, car l'haleine de la nuit envoie d'étranges soupirs dans la petite chambrette, la lampe prend de singulières nuances : en se penchant à la fenêtre, Rosemonde croit entendre un bruit de pas dans le feuillage : Est-ce toi, Valentin? s'écrie-t-elle haletante d'espoir et d'amour.

Non, répondit alors une voix solennelle,
Mais quelqu'un qu'il envoie auprès de toi, ma belle.

Qui êtes-vous? continue Rosemonde inquiète.

Je suis celle qui va frapper à chaque porte,
A qui l'effroi tient lieu d'amour et de respect,
Et qui du même pied descend un bourg infect
Et monte l'escalier de l'alcôve dorée;
Celle à qui nul valet ne refuse l'entrée,
Lorsque dans le château des papes et des rois
Elle vient, en traînant à ses pieds nus et froids
Quelque paille enlevée au fumier de Lazare;
Celle qui n'a d'amour ni de haine, et sépare
La chose que sa sœur a liée autrefois;
Que le soldat défie au son de la fanfare,
Les pâles débauchés aux lampes des repas;

Celle qui fait pâlir les fronts sous la thiare
Qu'on méprise tout haut et que l'on craint tout bas,
Celle que Hans Holbein a peinte en botaniste,
Arrosant dès le jour ses tulipes en fleurs,
Et dont le vieux Dürer a fait plus tard ailleurs
Un morne cavalier qu'un chien suit à la piste.

Eh bien! répond Rosemonde, pouvez-vous me conduire vers lui? — Je le peux. — Laissez-moi dire ma prière, embrasser ma vieille mère et ma petite sœur endormie, et nous partirons ensemble. — Dépêche-toi, dit la mort; j'entends déjà hennir les chevaux du matin. — L'endroit où repose Valentin est loin d'ici, nous n'arriverons pas. — Descends donc. — Me voici, dit Rosemonde en livrant sa main blanche et fluette à la noueuse étreinte du spectre.

Cette légende est arrangée avec beaucoup d'adresse et un fin sentiment de la narration. Mille petits détails jetés incidemment dans le cours du récit éveillent et inquiètent l'attention du lecteur; le missel s'ouvre à un endroit funèbre, la lampe grésille, les fleurs répandent des parfums énervans et délétères, le chant du rossignol ressemble au sanglot; tout prépare l'esprit à une triste catastrophe. — Quelques négligences et quelques afféteries de style déparent çà et là cette charmante nouvelle, mais la narration permet plus de laisser-aller que l'ode ou le discours.

Ce n'est plus le mois de mai, et cependant tous les poètes sont en fleurs. Parmi les nombreux volumes qui viennent de paraître, nous devons citer encore le recueil des frères Deschamps, *les Sentiers perdus* de M. Arsène Houssaye, et les *Heures de Poésie* de M. A. Renée. M. Brizeux, l'auteur de *Marie*, fait aussi imprimer un recueil sous le titre de *Morgana*. —Vous voyez bien que la poésie n'est pas tout-à-fait morte comme le prétend la critique, qui a ses raisons pour cela.

T. Gautier.

LITTÉRATURE ANGLAISE.

NIGHT AND MORNING,

BY EDWARD LYTTON BULWER (1).

Je descendrai de l'olympe critique et je quitterai les sommets glacés de la grande esthétique moderne pour entreprendre un plus humble voyage. Je chercherai simplement si le traducteur français a compris son auteur, s'il en a exprimé le sens, s'il a employé l'expression propre et naturelle, et s'il a rendu en français intelligible le texte de Bulwer. On me permettra de m'abaisser jusqu'à la comparaison modeste de l'original avec la traduction. Qu'il me soit concédé de ne pas être sublime, exception rare, et dont j'accepte tout le malheur.

Night and Morning n'a jamais signifié *Soir et Matin*. Je ne sais pourquoi Mlle Sobry, qui sans doute comprend l'anglais et qui n'en est pas à son coup d'essai, s'est amusée à défigurer ainsi le titre de Bulwer. L'éditeur a-t-il estimé dans sa sagesse que Bulwer s'était trompé? fidèle au mode actuel, qui fait dominer la matière et or-

(1) *Soir et Matin*, 2 vol. in-8°, chez Gosselin.

donne à l'intelligence de ramper, cet éditeur a-t-il commandé à sa traductrice de sacrifier le bon sens à la vente, et la sincérité de la copie à je ne sais quel charlatanisme du titre? A-t-on pensé que cette brillante et neuve antithèse, *Soir et Matin*, ferait bien sur une affiche? A-t-on cédé à cette universelle tyrannie du mensonge qui s'empare de toute notre époque, qui en est l'atmosphère et l'air ambiant, et qui fait considérer comme des monstres et des paysans du Danube tous ceux qui résistent encore, que le faux ennuie, que l'apparence lasse, que l'à-peu-près dégoûte, et qui cherchent là-haut un peu de lumière, un peu de vérité, un peu de bon sens? Rares et singuliers personnages!

Bulwer explique lui-même, et de la façon la plus claire, le sens du titre qu'il a donné à son œuvre : *Night and Morning*. C'est la nuit du malheur et près d'elle l'aube renaissante, c'est la destinée de l'homme, tour à tour éclairée par l'aurore et plongée dans la ténébreuse lutte contre la peine. Titre plus allemand qu'anglais, il annonce l'effort actuel de l'intelligence britannique pour se retremper aux sources idéales de la Germanie. C'est le *Dichtung und Warheit* de Gœthe (1), une antithèse métaphysique, une énigme morale proposée au lecteur. Mais *Soir et Matin*, titre qui appartient à Mlle Sobry, offre un des plus fiers contre-sens que l'on puisse jeter à la tête du public blasé, indifférent et dédaigneux.

Dans la pensée de Bulwer, son roman nouveau, c'est le grand échiquier de la vie : noir et blanc, jour et nuit, lumière et ténèbres, misère imméritée et prospérité insolente, ignorance et savoir, le *mingled yarn*, le tissu mêlé de Shakespeare, idée profondément septentrionale et allemande, qui se trouve aussi, moins vive et moins énergique, au fond des œuvres de Walter Scott. C'est encore le jeu immense de ce spéculateur que les hommes appellent le hasard; la mansarde et le salon, l'habit d'or et l'habit de bure; lutte éternelle, contraste sans terme; la vie enfin.

En critique honnête homme, je dois prévenir le lecteur français que, s'il parcourt la traduction donnée sous le nom de Mlle Sobry, il ne fera connaissance ni avec Bulwer ni avec le roman nouveau de cet écrivain. La négligence littéraire est devenue commune, je le sais; personne ne s'embarrasse guère du plus ou moins de fidélité des traducteurs : signe évident du peu d'intérêt véritable que nous inspirent encore les travaux intellectuels. Mais rarement on a poussé

(1) L'*autobiographie* de Gœthe porte ce titre : *Poésie et Vérité*.

aussi loin l'incurie. Que l'on ouvre au hasard ces deux volumes, dont le titre même est un contre-sens, on y trouvera, sur quelque page que le regard s'arrête, infidélité, inélégance, inexactitude, enfin mensonge, le grand roi de ce temps-ci, le Diespiter, le Zeus, et le Vishnou du XIXe siècle, le mensonge, dont les incarnations littéraires et politiques nous pressent et nous enveloppent de toutes parts. Examinons le premier chapitre venu ; chapitre XXII, page 390 de l'édition de Paris, ou page 413 du tome II de la traduction. Dès la seconde ligne, une phrase est supprimée : *in the thoroughfares life was astir;* « dans les rues et les places, tout était vie et mouvement. » Le traducteur a sans doute compris la difficulté du mot *thoroughfares*, « passage, rue et place, » expression saxonne, plus teutonique qu'anglaise; il a senti l'autre obstacle offert par le mot vigoureux *astir*, mot teutonique et impossible à rendre exactement; quelque chose « qui remue, qui vit, qui se déplace, qui s'élance. » Il a laissé tout cela dans son écritoire. Continuons. Ligne 4, *the old retired trader, eying* « wistfully ; » le mot *wistfully*, indiquant l'attention, la pénétration du regard, a été supprimé, ainsi que les expressions *let loose*, « lâché, détaché, mis en liberté; » — *rose;* « les clochers qui s'élèvent ; » *cracked whine;* « chevrottement d'une voix gémissante ; » *hard-gained savings;* « les épargnes, fruit d'un labeur pénible. » Tous les points lumineux, toutes les couleurs qui caractérisent, tous les mots qui font le style ont disparu sous cette couche pâle et terne, sous cette mauvaise couleur grise, sous ce badigeon des traducteurs qui ne traduisent pas.

Ce n'est encore ici qu'une parodie et une infidélité contre le sens général. Arrivons aux infidélités de mots, aux erreurs grossières et matérielles dont les deux volumes fourmillent. Nous n'irons pas plus loin que la ligne 12 du même chapitre. Bulwer y fait le portrait d'une « vieille fille, assise dans son carosse, » et *unconscious of any life* (étrangère à toute autre existence), *but that creeping* (excepté à celle qui circulait lentement). *Through her own dull-rivered veins* (à travers ses veines au cours languissant). C'est une fort belle phrase de Bulwer, indiquant l'égoïsme de la vieillesse, qui ne sent plus la vie ailleurs que dans ses propres veines, et qui reste étrangère à toute sympathie extérieure.

Le traducteur a détruit cela au moyen du plus lourd contre-sens imaginable : « C'était une vieille fille, dit Mlle Sobry, qui sentait à peine la vie circuler dans ses veines. » Tout au contraire, la vieille fille de Bulwer n'aperçoit et ne comprend de vie au monde que dans

ses veines. S'il fallait continuer ce fastidieux travail, nous prouverions que nous n'avons pas choisi un exemple isolé, que nous n'avons pas méchamment mis en saillie, une faute cherchée avec soin. C'est toute la traduction. — Pag. 392. *Folly*, qui signifie « absurdité, non-sens, stupidité, » est traduit par *folie*, mot voisin de l'anglais, mais contre-sens complet. — Pag. 394, le mot *progress*, qui signifie *le cours de l'ouvrage* (the progress of the work) est rendu par *progrès*, autre contre-sens. — Pag. 395, les mots *are not to be pelted* sont traduits par ceux-ci : « ne sont même pas fustigés, » au lieu de « *ne doivent pas être frappés*, » ou (si l'auteur préfère ce mode de punition) *fustigés*. Ce qui fait un contre-sens et un extra-sens, en cinq mots, dont quatre monosyllabes.

C'est ainsi que le métier littéraire se fait aujourd'hui : nous n'avons pas le droit de rire de M. Delaplace, célèbre au XVIIIe siècle, et qui traduisait *Love's last Shift* (1) par ces mots : « La dernière Chemise de l'Amour. » Je soutiens qu'il n'y a pas trois pages de cette traduction de *Night and Morning*, qui soient exemptes de contre-sens. Ces contre-sens sont de deux espèces; tantôt le traducteur n'a pas entendu le texte, tantôt il ne l'a pas pu rendre. Rien de plus commun aujourd'hui. Faute de conscience publique et d'amour sincère pour l'étude, chacun se précipite dans l'à-peu-près. Tout le monde a presque du génie; chacun est sur le point d'avoir du style; ce qui est borgne et boiteux suffit aux besoins et aux désirs d'une génération harassée et qui n'attache plus de prix à rien; si quelqu'un s'avise de révéler ce mensonge général, de s'insurger contre ce règne de l'à-peu-près, contre cette invasion du faux et de l'incomplet; s'il dénonce comme fatale cette pente à tout accepter, à ne rien blâmer, à ne rien aimer, à ne rien croire; si quelque voix hardie et indignée signale cette nouvelle enveloppe de fictions dont le monde européen se couvre comme d'un manteau, il se fait une révolte générale contre le penseur qui ose voir, et l'écrivain qui ose parler.

Le grand courage est de dire à cette époque ses vérités, de dire à la politique, à la littérature, aux arts, à la morale, au drame, au vice même, quand ils mentent : *Vous mentez*. De même que l'on voit des traductions qui ne traduisent pas, il y a là des amours sans amour, du génie sans génie, de l'art sans art, de la politique sans politique, de l'histoire sans histoire, et de la musique sans musique; chose sin-

(1) Comédie anglaise : *la Dernière tentative d'Amour*. — *Shift*, effort, tentative, ressource, signifie aussi *chemise* dans le langage le plus vulgaire.

gulière, vraiment; amas de formules, chaos de fantômes, mille enveloppes et pas une réalité; l'amour réduit à l'intrigue, le génie au fracas des mots, l'art au métier, la politique aux finasseries, l'histoire aux petits faits, et la musique à la confusion des bruits. Jamais le règne de l'apparence ne fut porté plus loin, jamais on ne s'éloigna plus cruellement, plus complètement, de ce mot de l'apôtre : *Faisons ce qui est vrai*, ποιοῦντες τὴν ἀλήθειαν (1). Cette vérité, au contraire, on la redoute; le moindre rayon du jour épouvante les ombres, et tout le monde consent à tromper tout le monde. Une femme allemande morte récemment, femme d'un très grand esprit, le disait : « Le monde littéraire et le grand monde du XIXe siècle sont pétris de mensonges (1). » Rien ne prouve mieux ce peu de soin du vrai, ce peu de curiosité du beau, ce desséchement de toutes les choses consciencieuses, que l'à-peu-près de nos traductions modernes, l'incurie de ceux qui les font, l'indifférence avec laquelle le public les reçoit, ou plutôt l'anéantissement total d'un public juge et curieux.

Le roman de Bulwer, comme les livres de Carlyle, comme tout ce qui paraît de significatif en Angleterre, est un essai de communication avec l'Allemagne. Nous ne croyons pas que la tentative ait réussi complètement. Bulwer ne manque pas de sagacité, d'observation, d'énergie, de rapidité, de style, de richesse et d'éclat dans la pensée et la forme. Il invente bien; ses personnages sont variés; leurs contours sont nettement accusés; les nuances qui les distinguent ont de la vigueur et de la finesse. Enfin il excite l'intérêt et le soutient. Seulement il lui arrive, comme à tous les hommes de la moderne Europe, de tenter plus qu'il ne peut, de vouloir plus qu'il ne doit, et de dépasser son cadre. La confusion et le peu de lien d'un monde décousu se laissent sentir dans ce qu'il écrit; on entrevoit les sutures, on reconnaît les lambeaux éclatans arrachés à l'album. L'ensemble n'a pas ce noble calme des œuvres complètes sorties d'un jet et écloses naïvement d'une seule pièce, selon les lois grandioses de la nature. Ce n'est pas seulement de Bulwer que je parle ici; il est type et l'un des plus brillans; je parle de nous tous. L'exagération des couleurs et le choc des évènemens et des acteurs trahissent dans ses œuvres un esprit qui procède par élans et par soubresauts, et qui ne laisse pas se développer son œuvre avec la lenteur ardente et la simplicité féconde des époques moins violentes.

(1) Saint-Jean.

(2) « Dieses aus lügen zusammen gebackene litterarische und grosse welt. » — Rahel Varnhagen, *Ein Buch des Andenkens*, etc.

A la plupart des œuvres de ce temps, il manque une chose, le calme; on voit qu'elles sont nées dans un monde privé de silence et de repos. Souvent leur classification se fait remarquer par quelque exactitude, mais l'ordre intime et vital n'y est pas. On y désire une certaine sobriété silencieuse. Elles crient, remuent, se tourmentent, nous tourmentent; et, après s'être bien démenées, elles nous laissent fatigués comme elles-mêmes. Jamais le silence, le doux silence ne se fait sentir dans ce tumulte de phrases et de couleurs, jamais ce calme d'une satisfaction pleine et entière, si admirablement décrite dans les plus beaux vers de Dante, vers rarement cités :

La lodoletta che in aere si spazia,
Prima cantando, e poi tace contenta
Dell' ultima dolcezza che la sazia;

« l'alouette qui prend ses ébats dans les airs, chantant d'abord, puis se taisant, toute contente de la suprême douceur qui la rassasie. » Cette suprême douceur, ce silence voluptueux, cet équilibre, ces points de repos, cette suavité après l'orage, qui sont les harmonies de l'art vrai, ne se trouvent pas seulement chez les Virgile et les Racine; elles appartiennent à tous les génies complets, tels que Dante, Shakespeare, Cervantes et Milton. Quelquefois faibles ou durs, ou même froids, ils ne s'enivrent jamais de leur propre mouvement, ils n'exagèrent jamais leur fureur. Ils sont *vrais;* ils restent en harmonie avec eux-mêmes, cherchant le calme après la passion, et balançant dans un accord sublime toutes les créations de leur esprit, toutes les émotions de leur ame.

Examiné d'après la seule règle littéraire qui nous reste, celle qui domine toutes les règles, le critérium de la *vérité*, l'œuvre nouvelle de Bulwer est loin de satisfaire pleinement la critique. L'intérêt dramatique du roman repose sur la perte d'un papier qui établirait, s'il était connu, la légitimité d'un enfant; cet intérêt se complique des avantages de la primogéniture ou du droit d'aînesse. Le héros, long-temps jouet du sort, comme le pieux Énée et le mauvais sujet Tom-Jones, finit par échapper à tous les périls et par reconquérir ses titres, ses biens et la considération publique. Ce sujet ne possède en lui-même qu'une vérité relative, anglaise et restreinte; ces mœurs, ces idées ne dépassent pas les limites de la Grande-Bretagne, et nous estimons qu'aujourd'hui toute œuvre puissante doit être européenne. Ensuite, le héros, long-temps attaché par l'amitié et la reconnaissance

à une espèce de forçat libéré, très bon garçon d'ailleurs, sort parfaitement pur et intact, plus héros que jamais, et à ce titre assez ennuyeux, des épreuves immondes auxquelles le romancier le soumet. Cela n'est pas vrai, comme observation de la vie. Enfin, la peinture de la société parisienne, que l'auteur a esquissée, nous semble pécher par la frivolité et l'exagération. Nos *bas-bleus* sont moins bleus, nos forçats sont moins noirs. Centre d'une civilisation excessive, Paris a bien plus de nuances et moins d'ardentes couleurs. Cette femme exquise de la rue du Mont-Blanc, merveille dont Bulwer a tracé le portrait et qui tient à la fois de Sapho, de Bérénice, de sainte Thérèse et de Mme Deshoulières, espèce de feuille de rose trempée dans l'encre sans avoir perdu sa saveur, ne rappelle aucun objet vivant que nous connaissions. Voilà pour la vérité du plan et des détails. Quant à l'harmonie de l'œuvre, nous aurions aussi beaucoup à dire; le style en est puissant, mais de couleurs diverses, et l'on croirait apercevoir les caprices successifs d'une plume qui a inscrit sans ordre, sur un registre propre à cet usage, toutes les inspirations du moment. De là un grave défaut d'ensemble, une verve très animée qui procède par fantaisies incohérentes, des pages magnifiques et éloquentes, mais peu liées au fond même du tableau. De là, dans les masses générales, une absence pénible d'unité.

C'est, je l'ai dit, le malheur de l'époque, la confusion. Tout s'est mêlé, jusqu'aux races. Il y a encore des gens qui croient à une littérature italienne, à une littérature anglaise à une littérature allemande. En effet, le temps d'autrefois a porté ces fruits-là. Les saveurs alors étaient différentes, les langues diverses, les idées dissemblables. Le père Bouhours demandait si un Allemand pouvait avoir de l'esprit; l'honnête Favyn (1) se montrait curieux de savoir si aucun peintre étranger « *trousserait* et décrirait aussi galamment qu'un Français la fleur de lys du blason royal. » Mais depuis bien longtemps tous ces arbres sont abattus, et il pousse sur un terrain uniforme, couvert du même engrais d'antiquité, une forêt de verdoyans arbustes, pas très élevés, tous de la même espèce, tous du même feuillage et de la même sève. Heine est-il Allemand? Très peu. Carlyle, Anglais? Encore moins. Pellico, Italien? J'en doute. — Tout s'en va, confondu dans la même nuance, ou perdu dans le même crépuscule qui rayonne de mille teintes et qui se nuance de toutes les ombres.

(1) *Théâtre d'honneur et de chevalerie.*

Aussi est-il plus difficile que jamais de produire une œuvre qui ait de l'ensemble. Tout se combat et s'entrechoque. L'Allemagne, la France et l'Angleterre se heurtent dans le nouveau roman de Bulwer, cadre qui renferme des élémens assez mal fondus et des dissonances que rien ne sauve, mais où se trouvent de véritables beautés, qui placeront cet ouvrage immédiatement au-dessous des meilleurs romans de ce temps. Nous citerons les peintures de la vie domestique anglaise et spécialement l'enfance du héros et de son frère, le caractère du parvenu hypocrite, formaliste honnête homme; celui de Gawtrey, l'homme sensuel, poussé au crime par le vice, au vice par le besoin de jouir, né sans égoïsme comme sans fiel; enfin, une multitude de scènes vivantes et puissantes dans lesquelles ces personnages jouent leur rôle avec beaucoup de force, de simplicité et d'intérêt. Là est la *vérité*, là le mérite.

Ce mérite d'une *vérité*, partielle du moins, distingue encore certaines œuvres septentrionales et les livre à l'admiration des hommes du Midi; tout le monde sait que les œuvres les plus valables nous viennent aujourd'hui du Nord. Chaque jour, le teutonisme est plus définitivement vainqueur. Vous n'avez qu'à suivre son progrès, du XVIIe siècle au XVIIIe. Avec Frédéric II, l'esprit du Nord s'avance rapidement, et Voltaire s'en aperçoit. Avec Mme de Staël, il fait un second pas. Cette Française généreuse, femme de génie effleurant la déclamation, métaphysicienne spirituelle et éloquente, entraîne vers le Nord, dans son tourbillon impétueux, toute l'intelligence de la France étonnée. Depuis la mort de cette femme célèbre, le teutonisme avance encore, s'emparant même des arts, envoyant à Rome une colonie de peintres germains, conquérant Pellico et Manzoni, et infusant, grace à eux, la moralité minutieuse du puritanisme dans la vaste et plus charitable doctrine du catholicisme. Le voilà, ce progrès du Midi vers le Nord; il se passe devant nous, ou plutôt nous passons avec lui et en lui, car il est le vaisseau qui nous emporte. Le Midi s'efface. Les régions du soleil ne reçoivent plus le soleil moral. Il y a plus de vie civilisée et de rayons intellectuels au fond du Danemark que sur le mont Parnasse, et dans une cabane glacée d'Islande que sur les bords lumineux de la Brenta.

Chose bien curieuse que ce progrès qui tue le Midi et qui enfonce définitivement Rome vaincue et la Grèce morte dans l'abîme obscur des temps mythologiques!

La question littéraire des temps modernes, que l'[illegible] on a plongée dans la cuve bouillante et vaporeuse de l'esth[illegible]tique, est assurément fort

simple. Les souvenirs de l'histoire la dominent et la décident. En fait d'intelligence écrite, nous gens du XIXe siècle, nous possédons deux traditions. L'une nous vient du Midi, transmise par cette noble Grèce, dont Rome et la Gaule moderne n'ont fait que copier les théories et suivre les préceptes. L'autre descend du Nord et se détache absolument des idées grecques : celle-ci plus jeune et plus vaste, mais plus incomplète; celle-là, plus vénérable et plus parfaite, mais usée par son passage à travers tant de peuples qui l'ont adaptée à leurs mœurs et à leur langage. Cette division, que Gottsched, Lessing, Schlegel, Mme de Staël, Bodmer et quelques autres ont voulu indiquer sous les noms de *classicisme* et de *romantisme* (bannières dont l'une fut récemment arborée par de si brillans esprits), était inévitable, puisqu'elle représente les deux élémens victorieux qui se trouvent au fond de la société moderne, Rome d'abord, héritière intellectuelle des Grecs, et le teutonisme ensuite, ce flot énergique qui a ravivé le monde au IXe siècle. Demandera-t-on pourquoi je condamne de la manière la plus absolue les dénominations que l'étourderie des critiques allemands a imposées à la bonhomie du public français? Le voici.

Le mot *classique*, génie *classique*, auteurs *classiques*, rattachait les formes de l'art, telles que la Grèce les a inventées et perfectionnées, non pas à la Grèce elle-même et aux maîtres du style et de la pensée, mais à de certaines habitudes scolaires, pédantesques et classiques, habitudes d'imitation, de verbiage et de servilité. C'était abdiquer ses pères, c'était relever de Priscien, de Servius et des commentateurs d'Alexandrie, c'était adopter pour guides les derniers grammairiens et glossateurs. C'était puiser les ondes helléniques, non plus à la source homérique et primitive, mais dans le dernier ruisseau fangeux qui avait suivi le cours des siècles en se chargeant de mille débris. C'était ainsi professer l'imitation de l'imitation, préférer à l'invention la formule, répudier la création, se proclamer servile, et courir les chances de la déclamation en fait d'éloquence, de la platitude en poésie, de tout ce qui est vulgaire, convenu et de troisième main. Les noms sont les signes des choses. Le mot *classique* indiquait à lui seul la débile infirmité du système. Il n'y a pas « d'école classique; » et ce qui le prouve, c'est le sens même des mots : « école classique » veut dire *école qui est une école*, ou *classe qui est une classe*. Voyez un peu par quels mots les hommes se laissent conduire.

Le mot *romantique*, adopté par Mme de Staël, est pire encore; il n'indique pas, comme le mot « école classique, » une tautologie ana-

logue à une *blancheur blanche*, ou à une *rougeur rouge*. Il désigne le contraire de la vérité; il est mensonge en lui-même et dans son essence : il indique l'opposé de ce qu'il veut indiquer, et je vais le prouver sans peine.

N'a-t-on pas compris par ce mot la révolte des idées et du style modernes contre le style et les idées de tradition? Assurément, c'est là le seul sens réel de ce mot, tout vague qu'il soit. Les romantiques sont les rebelles, les classiques sont les partisans de l'autorité grecque ou romaine. Malheureusement, ce mot *romantique* est emprunté aux nations même, qui ont dû à Rome déchue leur langage, leurs lois, leurs mœurs leurs traditions, leurs « classes, » leurs études, leurs souvenirs; nations *romanes*, c'est-à-dire dégénérescences de Rome; nations toutes classiques, telles que l'Italie moderne, la Gaule moderne, la Provence moderne; nations étrangères au génie nouveau des peuples teutons, et ne connaissant pour maître et pour instituteur d'autre élément que l'élément romain et grec. Confusion digne de souvenir, subtile et oiseuse querelle. Certes, il y a deux écoles, de même que dans le monde moderne il y a deux élémens principaux : il y a l'école grecque ou gréco-romaine, c'est-à-dire la tradition des formes pures et précises, telles que l'Europe les reçut de la Grèce; il y a ensuite la tradition teutonique, plus nouvelle, qui a constamment résisté à l'empire des contours grecs et de la beauté hellénique, dans leur pureté harmonieuse et arrêtée. Les peuples *romans* ou *romantiques* sont essentiellement *classiques*, car, à l'exception de l'Espagne, ils sont restés soumis à l'éducation grecque; je citerai l'Italie, la France septentrionale, la vieille Provence et le Portugal. Les peuples teutoniques, au contraire, depuis la Grande-Bretagne jusqu'aux limites de la vieille Scandinavie, sont demeurés rebelles; ils ont même conquis l'Espagne gothique, laquelle s'est rattachée, malgré sa langue *romane*, à l'école teutonique ou antiromaine.

Il y a encore aujourd'hui des peuples romains ou *romans*, et des peuples teutons.

Shakespeare est Teuton. Le Tasse est Romain.

Le christianisme des peuples romains est plus plastique, et rappelle davantage la Grèce; celui des peuples teutons est plus métaphysique, et s'éloigne davantage de la Grèce.

Ainsi, l'Europe, littérairement parlant, ne compte que deux nations, l'une qui, se servant de dialectes différens de la langue romaine altérée, a reçu l'éducation romaine et la tradition grecque; l'autre,

qui, employant les idiomes variés de la souche teutonique, a résisté à cette éducation de Rome. L'Espagne, je l'ai dit, fait exception; c'est une transfuge romaine qui a passé dans le camp teutonique.

Mais en quoi consiste l'opposition si tranchée et si profonde des deux systèmes? On a voulu expliquer ce contraste par plus d'un raisonnement et plus d'une antithèse. On a dit que l'un était méridional, l'autre septentrional; l'un païen, l'autre chrétien; l'un plus amoureux de la forme, l'autre de la pensée; l'un plus attaché à l'ordre, l'autre plus fier de son indépendance. Toutes ces explications ne me paraissent pas suffisantes, et le nœud de la question n'est pas là.

Le génie *romain-grec* a pour but l'art lui-même. Le génie *teutonique* a pour but l'étude de la vie humaine. Les uns vont de la vie à l'art, et les autres de l'art à la vie. Pour les uns, la fin, c'est l'art : ils veulent créer une chose belle. Pour les autres, la fin, c'est la vie humaine, ils veulent s'en rendre compte. Avec la tendance vers l'art, on peut prêter une forme convenable à des œuvres assez belles en apparence, mais qui ne disent rien; il suffit, pour cela, d'imiter exactement les modèles et de calquer les formes; seulement on ne reproduira pas la vie. Le penchant vers l'étude de la vie peut produire des observations très importantes sous une forme très incomplète. Les œuvres de l'Allemand Novalis, ou du Français Saint-Martin (le philosophe inconnu), sont excessivement défectueuses quant à l'art; elles n'ont ni proportion, ni terme, ni limites; elles flottent comme des nuages, mais ces nuages sont remplis de clartés. Les œuvres du Trissino en Italie, et de quelques Français, par exemple *la Navigation* d'Esménard, offrent l'exemple contraire. Ce sont des choses assez belles quant à l'art, et des copies assez heureuses d'une très harmonieuse forme; mais elles sont vides quand on y regarde de près, et ne touchent à rien de ce qui concerne intimement la vie humaine, notre grande affaire. D'une part, la plus belle forme que l'on ait jamais inventée est la forme grecque. De l'autre, par sa précision même, par sa beauté finie, son exactitude complète et son paganisme, elle ne peut comprendre toutes les observations et tous les travaux de l'homme moderne sur *sa vie* et son destin.

Je suis loin de prétendre que ce double courant de l'intelligence, ce double mode d'éducation, se trouvent également répartis dans les diverses régions dont j'ai parlé. Rome a exercé son influence sur les nations teutoniques; le teutonisme a réagi sur les peuples romains. A mes yeux, le *Gil Blas* de Lesage, qui s'occupe surtout de la vie

humaine et qui sacrifie la forme à cette étude, n'est point une œuvre classique. Toutes les fois que la forme est préférée à la vie, je reconnais la trace de l'école romaine; toutes les fois que la vie l'emporte sur la forme, je reconnais l'influence du teutonisme. Milton est un septentrional élevé par les Grecs et les Italiens; Molière est un méridional que son propre instinct entraîne, en dehors de la forme voulue, dans les profondeurs de l'observation sociale. Il y a des milliers de nuances de ce genre qui font le charme et la grandeur de notre histoire littéraire, à nous, peuples européens; ainsi Cervantès, le Shakespeare de l'Espagne, a peint la vie humaine avec une profondeur de sincérité qui appartient au teutonisme, et a revêtu son œuvre d'une beauté de formes qui appartient au Midi. Ainsi Shakespeare, le plus magnifique produit du teutonisme, c'est-à-dire de la vie humaine étudiée en elle-même et sans autre but qu'elle-même, a donné souvent, non à ses plans, mais à son style, une perfection et une beauté faites pour désespérer les générations suivantes. Ce qui est certain, c'est que personne dans le domaine teutonique n'a satisfait un plus grand nombre d'intelligences et éveillé de plus ardentes sympathies que ce profond et naïf penseur.

Une fois les deux divisions uniques de toutes les littératures modernes ainsi fixées et établies, on demandera sans doute quelle voie peuvent et doivent suivre aujourd'hui les nations européennes. Le fait est là qui nous dit que le Nord triomphe. Il triomphe si bien, que tout en Europe penche sur lui, l'Italie inclinant vers la France, la France vers l'Angleterre, l'Angleterre vers l'Allemagne, comme le prouve le roman même de Bulwer et son titre. Mais ce n'est pas tout; il triomphe en s'absorbant lui-même dans sa victoire. Il se mêle de toutes les nuances qu'il envahit; il cesse d'être pur, il passe à l'état d'école, et toute littérature qui devient pédagogique perd sa première royauté.

La littérature teutonique et la littérature gréco-romaine me semblent donc aujourd'hui également dangereuses pour qui veut les imiter servilement. L'une a perdu son autorité sauvage, l'autre son ame intérieure. Toutes deux, après des siècles de lutte, ont fini par se corrompre mutuellement. Faire du Shakespeare est aussi impossible que faire du Virgile. La grande fusion européenne dont nous sommes les témoins, les acteurs, les victimes et les molécules aveugles autant qu'inaperçues, nous conduit malgré nous à un résultat singulier. Tous les excès littéraires des deux régions opposées nous envahissent. Germains-Latins, Italo-Espagnols, Anglo-Français, pauvres

plantes hybrides, nous étalons des fleurs étranges, sans fécondité comme sans odeur, et malheureusement sans beauté. Je sais bien de quels beaux noms l'Europe se vante encore; je les honore et les aime. Puissent-ils n'être pas les derniers! Le cours général et vulgaire du fleuve intellectuel n'entraîne pas moins sur sa pente toutes les misères que j'ai signalées. Nous sommes (et je parle de l'Europe entière) exagérés comme Lucain, subtils comme Cowley, pompeux comme Gongora, obscurs comme Nathaniel Lee, symboliques comme Gœthe dans les mauvais jours de sa vieillesse, et diffus comme Claudien dans les plus épais de ses poèmes. L'Europe et ses représentans intellectuels deviennent néologues et archaïstes, trop vieux et trop jeunes, trop ornés et trop puérils, trop poétiques et trop prosaïques. Nous jetons le teutonisme amoindri et déchu dans la forme grecque flétrie et dévastée, et l'imitation des imitateurs de Shakespeare nous sert à relever l'imitation des imitateurs de Sidoine Apollinaire.

Au milieu de cette énorme confusion, peut-on conseiller le teutonisme aux nations romaines, ou l'imitation de la Grèce aux nations teutones? Le conseil serait inutile dans un temps où tout le monde copie tout le monde, et où la contagion générale donne au Nord les vices du Midi, au Midi les vices du Nord. Il n'y a plus qu'une voie littéraire à conseiller ou à suivre, c'est le retour aux principes primordiaux de la raison humaine, la plus grande sévérité de logique et de style, l'oubli de toute école et de tout système, la critique exercée au nom de la raison seule, mais de la raison suprême, sans vasselage teutonique ou romain. Il faut bien l'avouer, jamais le rôle de l'intelligence n'a été plus difficile et plus compromis. Comme elle est chargée d'une foule d'exemples et d'imitations, elle est écrasée de mensonges. Elle se trouve aujourd'hui perdue sous le mensonge allemand, le mensonge anglais, le mensonge grec, le mensonge latin, le mensonge italien, sous des montagnes de copies et d'imitations, car toute copie est mensonge. On ment à la grecque, et l'on fait des trilogies; on ment à l'anglaise, et l'on fait du Walter Scott; on ment à l'espagnole, et l'on crée des *Jornadas*. Il faudrait pouvoir, mais y réussira-t-on? élever au-dessus de cet océan de faussetés, de formules, de copies, de falsifications et de contre-façons, un seul fanal qui remplacerait toutes les règles d'Aristote, de Lessing ou de Schlegel. Ce fanal, c'est un mot : *vérité*.

PHILARÈTE CHASLES.

LE RHIN.

A M. DE LAMARTINE.

Au premier coup de bec du vautour germanique,
Qui vient te disputer ta part d'onde et de ciel,
Tu prends trop tôt l'essor, roi du chant pacifique,
Noble cygne de France, à la langue de miel.
Quoi! sans laisser au moins une plume au rivage,
Gardant pour ta couvée à peine un grain de mil,
Des roseaux paternels tu cèdes l'héritage;
Et sur l'aile de l'hymne agrandi dans l'orage,
Du Rhin tu fuis jusques au Nil!

Ah! qu'ils vont triompher de ta blanche élégie!
Que l'écho de Leipsig rira de notre peur!
Déjà l'or de ton chant transformé par l'orgie,

Dans l'air m'est renvoyé comme une balle au cœur.
J'écoutais l'avenir dans ta voix souveraine,
Au joug harmonieux me soumettant d'abord;
Mais la douleur m'éveille au sein de la syrène;
Ma lèvre, en pâlissant, repousse encore pleine
La coupe où tu verses la mort.

Ne livrons pas si tôt la France en sacrifice
A ce nouveau Baal qu'on appelle unité.
Sur ce vague bûcher où tout vent est propice,
Ne brûlons pas nos dieux devant l'humanité.
L'holocauste n'est plus le culte de notre âge.
Comme Isaac pliant sous le glaive jaloux,
Pourquoi tenir courbé ce peuple sous l'outrage?
Est-ce pour l'immoler, sans revoir son visage,
Que vous l'avez mis à genoux?

Si patrie est un mot inventé par la haine,
Tente vide, en lambeaux, que l'amour doit ployer;
S'il faut des nations briser la forme vaine,
Arrache donc aussi la famille au foyer!
De tout champ limité condamne la barrière.
Maudis le jeune hymen dès que son temple est clos.
Au lare domestique interdis la prière;
Tous ensemble, au hasard, mêlant notre poussière,
Fraternisons dans le chaos.

Regarde! dans ton vol, les cieux que tu visites,
Par des rivières d'or divisent l'infini.
Ces royaumes profonds dont tu sais les limites,
Désertent-ils l'azur que Dieu même a béni?
Le Bélier au Verseau cède-t-il sa frontière?

Au vain rugissement de l'Ourse ou du Lion,
Quand vit-on reculer le sanglant Sagittaire,
Ou fuir les deux Gémeaux s'inclinant jusqu'à terre,
Dans la cité du Scorpion?

L'humanité n'est pas la feuille vagabonde,
Sans pays, sans racine, enfant de l'aquilon.
C'est le fleuve enfermé dans le lit qu'il féconde,
Parent, époux des cieux mêlés à son limon.
Au peuple ne dis pas : « Abandonne ta rive. »
Quand l'herbe boit le flot promis à l'Océan,
C'est qu'aux sommets sacrés d'où l'avenir dérive,
La source de l'idée a tari toute vive
Dans l'esprit glacé du géant.

Du chœur des nations la lutte est l'harmonie;
Dans mille chants rivaux, d'où naissent leurs concerts,
Chaque peuple a sa voix, sa note, son génie.
Tout, dans l'immense accord, paraît un et divers.
L'un parle-t-il trop bas par la voix du prophète,
A l'hymne de la peur enchaîne-t-il ses jours,
La danse des cités, en chancelant, s'arrête.
De leurs fronts de granit, ridés par la tempête,
Tombe une couronne de tours.

Sur la lyre accordée aux prières des femmes,
Pourquoi de tant d'encens nourrir notre sommeil?
De trop de voluptés ne chargeons pas nos ames.
Après le songe heureux es-tu sûr du réveil?
Que sais-tu si l'aspic ne dort pas sous la rose,
Si la lutte est finie entre l'homme et le Dieu?
Convive du banquet que plus d'un pleur arrose,

Sur le mur prophétique où cette main se pose,
Ne vois-tu pas des traits de feu?

Pour désarmer nos cœurs, apprivoise le monde.
D'avance à l'avenir as-tu versé la paix?
Et du Nord hérissé le sanglier qui gronde,
De ta muse de miel a-t-il léché les traits?
Au soc de la charrue a-t-il courbé le glaive?
Albion, sur sa nef, détruit-il son rempart?
Parmi les flots d'airain que l'Orient soulève,
Orphée a-t-il enfin marié sur la grève
L'aigle blanc et le léopard?

Le Rhin sous ta nacelle endort-il son murmure?
Que le Franc puisse y boire en face du Germain.
L'haleine du glacier rouillant leur double armure,
Deux races aussitôt se donneront la main.
Nous ne demandons pas tout l'or de la montagne.
Du Nil de l'Occident nous ne voulons qu'un bord,
Pour que les cieux de France et les cieux d'Allemagne,
Sous les eaux partageant l'astre de Charlemagne,
Roulent ensemble au même port.

Aux troupeaux divisons la source de nos pères.
Quand ils ont sur la rive assis la liberté,
Craignaient-ils d'éveiller les gothiques vipères?
Goûtons l'eau du torrent par droit de parenté.
Avec les rois germains tout nous réconcilie.
Dans leur nid féodal nos aigles sont éclos.
Sans qu'au bruit de leurs pas notre écho s'humilie,
Consentons que leur ombre à notre ombre s'allie
Dans le sein pavoisé des flots.

Mais si lui-même en vain le torrent nous appelle,
Si l'onde du glacier ne coule pas pour tous,
Et s'il faut nous sevrer du lait de la Cybèle,
Quand ce peuple aura soif, où l'abreuverons-nous?
Au pays des palmiers tu penses le conduire!
Notre Dieu ne veut pas qu'on nous mène en exil.
Pendant que tu chantais, tout près de nous séduire,
Sur son flanc irrité j'ai vu son glaive luire.
La France en aiguisait le fil.

Tu pars, dis-tu? — Marchons, au vent de tes bannières,
Non pas, comme Joseph, en sa captivité,
Au joug du Pharaon liant ses onze frères;
Il pleurait, dans Memphis, sur Jacob insulté.
Mais ainsi que Moïse, au sortir du servage,
Loin d'Apis entraîné par le serpent d'airain,
Fais-nous rentrer, joyeux, dans l'ancien héritage;
Et le glaive épousant les lyres au rivage,
Allons revoir notre Jourdain.

EDGAR QUINET.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 juin 1841.

La politique étrangère n'a rien offert dans la quinzaine qui vient de s'écouler qui annonce une solution immédiate des questions pendantes. Nous avons lu ce qu'on pourrait appeler la *consultation* des signataires du traité du 15 juillet sur les modifications que Méhémet-Ali exige dans l'hatti-shériff d'investiture. Cette note fait sans doute faire un pas à la question, mais ne la résout pas complètement. La Porte s'est-elle décidée enfin, malgré toutes les intrigues du sérail et la vanité musulmane, à déchirer la première investiture et à signer la concession nouvelle? Méhémet-Ali consentira-t-il à des clauses et à des restrictions qui ne laissent pas, surtout en ce qui concerne ses forces militaires, d'être blessantes pour son amour-propre?

Il est difficile de croire que le pacha ignore ce qui se passe soit en Orient, soit en Europe: d'un côté, l'Arabie et les villes saintes secouant de nouveau le joug de la Porte, la Syrie mécontente et agitée, la Thessalie et l'Épire en fermentation, la Bulgarie opprimée, écrasée plus encore que pacifiée, Candie en pleine révolte, et levant hardiment l'étendard du christianisme et de la Grèce; de l'autre côté, l'alliance du 15 juillet dissoute de fait et impatiente de l'être aussi de droit, l'Autriche et la Prusse bien décidées à ne plus se mêler activement de la querelle turco-égyptienne, tenant le traité du 15 juillet pour un fait accompli et qu'on ne saurait renouveler, l'Angleterre agitée à l'intérieur, la Russie voyant de plus en plus approcher le moment où la question orientale éclatera tout entière ailleurs qu'à Alexandrie; enfin la France isolée, mais armée, désirant la paix, voulant la paix, recommandant la paix, franchement, sincèrement, sans doute, mais qui, cependant, n'a pas oublié la guerre; la France, dont l'opinion, pleine au fond de sens et de dignité, impo-

serait aux sentimens pacifiques comme aux entraînemens belliqueux des limites que nul n'aurait le pouvoir de franchir.

En présence de ces faits et de ces complications, serait-il impossible qu'une pensée de résistance vînt à germer de nouveau dans la tête du vieux pacha? qu'il aimât encore mieux tenir de son épée que d'une concession offensante ce que désormais nul ne peut lui enlever? S'il nous imitait, si, en conservant son armée, il s'isolait, et si, au lieu de payer des tributs à la Porte, il s'appliquait à faire jouir ses peuples d'une administration plus humaine et plus raisonnable, sa domination sur l'Égypte serait-elle moins assurée et pour lui et pour ses successeurs? posséderont-ils moins l'Égypte s'ils sont habiles, s'ils sont forts? la garderont-ils malgré l'investiture, s'ils sont incapables et désarmés? L'Orient est livré à la force; le droit y sera inconnu jusqu'au jour où les évènemens qui s'accompliront, Dieu seul sait quand et comment, le feront entrer définitivement dans le cercle de la civilisation européenne. Ce jour-là, pour l'Égypte aussi commencera une ère nouvelle, et, si un successeur de Méhémet peut alors régner sur ce pays, ce ne sera pas comme vassal d'un empire écroulé, mais comme l'héritier de celui qui s'était fait le représentant et le propagateur de nos idées, et avait devancé en Égypte la révolution que l'Europe prépare depuis long-temps à l'Orient.

Quoi qu'il en soit, tant que les arrangemens entre la Porte et le pacha n'auront pas été définitivement conclus et acceptés sans restriction aucune, on ne peut pas dire, légalement du moins, que le traité du 15 juillet est entré sans retour dans le domaine de l'histoire. La question est donc toujours au même point, en apparence du moins, car en réalité les faits nouveaux qui se préparent en Orient rejettent désormais la question égyptienne sur le second plan. Des prévisions plus graves encore, des craintes plus sérieuses, doivent aujourd'hui préoccuper les cabinets, ceux du moins qui désirent sincèrement le repos du monde et qui n'ont point d'arrière-pensées à l'endroit de l'Orient.

Si les évènemens qui agitent l'empire ottoman prenaient quelque consistance, la politique de l'Angleterre et de la Russie quitterait, bon gré mal gré, les voies souterraines, et devrait se montrer au grand jour. C'est alors qu'il faudrait expliquer ce qu'on entendait par cette phrase sacramentelle qui a servi à déguiser tant de projets et à justifier tant d'erreurs, je veux dire l'intégrité de l'empire ottoman. Et alors on verrait probablement que, tandis que la France entendait parler de la conservation en Orient d'un vaste empire, tout en lui faisant subir dans ses formes, dans ses diverses parties, dans son organisation, les profondes modifications que nous imposent plus ou moins à tous le cours des évènemens et l'esprit du temps, l'Angleterre et plus encore la Russie entendaient par là le maintien de cet empire avec tous ses vices, ses faiblesses, et ce désordre intérieur qui en détruisait le nerf et la vie, afin que, s'écroulant un jour avec fracas, il pût facilement devenir la proie de ses redoutables voisins.

Si rien de pareil n'était entré dans les projets plus ou moins éloignés de

l'Angleterre, elle aurait été la dupe de la politique russe. Ses efforts pour abaisser, pour avilir le pacha d'Égypte, n'auraient été que des fautes grossières. Il était si facile de comprendre que Méhémet-Ali pouvait être l'appui le plus solide de la Porte, et de prévoir que l'ébranlement du pacha donnerait à l'empire tout entier une secousse dont il était impossible de calculer les effets. L'Autriche et la Prusse ont pu signer par faiblesse, qu'on nous passe le mot, par camaraderie politique; l'Angleterre, loin d'éprouver aucune contrainte morale, avait au contraire d'excellentes raisons pour ne pas signer. Encore une fois, ou le cabinet Melbourne a été dupe, ou il avait conçu les arrière-pensées les plus ambitieuses.

L'empereur Nicolas, quelque pacifiques que soient ses penchans, ne peut cependant pas, malgré son autocratie, braver l'opinion de son pays, le sentiment national. Il peut patienter, tergiverser, jouer avec sa proie, caresser sa victime, lui adresser de douces paroles, attendre les évènemens, désirer même que le cours n'en soit pas précipité; mais là s'arrête nécessairement la longanimité russe. Au-delà il y aurait impossibilité morale pour le successeur de Catherine.

Ainsi, en Orient plus qu'ailleurs, la politique est à la merci des évènemens. Certains faits venant à s'y accomplir, il est des rôles en quelque sorte obligés : celui de la Russie n'est pas douteux; l'Angleterre est plus libre dans ses résolutions; l'opinion publique y est moins absolue sur ce point, moins décidée qu'en Russie; elle est distraite par plus d'intérêts divers et souvent opposés, éclairée et calmée par des débats contradictoires et subordonnée aux intérêts du parti qui est au pouvoir.

Cette dernière circonstance est d'un grand poids dans ce moment. Les partis sont aux prises en Angleterre; la lutte est des plus acharnées; sir Robert Peel et lord John Russell ont fait jouer avec rudesse même les ressorts les plus délicats du système représentatif; dans le dernier échec que les tories viennent de faire éprouver au cabinet à l'occasion du bill sur l'administration de la justice, le chef des conservateurs, en s'armant de la prérogative des communes, a presque touché à la prérogative de la couronne.

Nous ne savons quel sera le résultat des élections générales qui vont agiter les trois royaumes. Il paraît certain que les tories auraient regagné du terrain dans l'Angleterre proprement dite, et les questions que les whigs ont soulevées ne nous paraissent pas de nature à leur concilier l'opinion des comtés agricoles. Bien qu'en définitive les lois des céréales profitent aux propriétaires plus qu'aux fermiers, un brusque changement doit cependant inquiéter ces derniers. D'un côté, ils craignent de trouver des propriétaires d'autant plus difficiles qu'ils seront moins riches; de l'autre, il est des baux à longs termes dont les propriétaires pourraient vouloir abuser, et des fermes de troisième ou de quatrième qualité que l'abolition du privilége ferait probablement abandonner.

Quoi qu'il en soit, il est difficile que cette lutte acharnée ne soit pas pour

la future administration, quelle qu'elle soit, une cause d'embarras. Elle se trouvera en présence d'une opposition nombreuse, irritée, formidable, d'une opposition qui l'attaquera sans hésiter avec les motions les plus propres à soulever les intérêts, à exalter les esprits, à agiter les masses. Les Anglais ont une confiance illimitée dans la solidité de leur édifice politique : ils y croient comme la noblesse française croyait, en 1789, à la monarchie de Louis XIV; je ne dis pas avec aussi peu de raison, mais avec la même conviction. Aussi les voit-on tenter sans crainte les épreuves les plus périlleuses, convaincus que le combat se terminera toujours par une transaction, que c'est là l'*ultima ratio* du système représentatif, du moins tel que l'ont fait leurs mœurs et leur caractère national. L'avenir nous apprendra si aujourd'hui cette confiance illimitée n'est pas une faute, même en Angleterre. En attendant, ce qui est certain, c'est que la lutte sera vive, opiniâtre : peut-on en conclure que le gouvernement anglais, affaibli, embarrassé à l'intérieur, sera forcé de négliger les questions extérieures? qu'il évitera au dehors tout ce qui pourrait exiger des forces imposantes et un engagement sérieux?

Ce serait là, nous le croyons du moins, une illusion. Ce qu'on appelle vulgairement un coup de tête serait plus à craindre d'un cabinet harcelé à l'intérieur que d'une administration forte et franchement acceptée du pays. Les Anglais, malgré leur froideur et leur calme apparens, ont beaucoup de hardiesse politique. Ils savent oser. Ils ont même été plus d'une fois aventureux et téméraires. On les a souvent comparés aux Carthaginois, à cause de leur esprit commercial, et afin de pouvoir lancer contre eux l'épigramme de la foi punique. A vrai dire, l'aristocratie anglaise, et c'est elle encore qui gouverne l'Angleterre, rappelle plutôt le patriciat et le sénat de Rome. Comme lui, elle est habile, persévérante, capable de grandes choses, mais aussi capable de tout en politique. Rome aurait conquis deux Asies pour faire diversion aux exigences des plébéiens; l'Angleterre tenterait demain la conquête de la Chine, si elle espérait pouvoir ainsi apaiser ses boutiquiers et ses prolétaires. Rome n'a jamais rien ménagé que ses intérêts. L'Angleterre pratique la même doctrine avec le même cynisme politique, et, il est juste de le reconnaître, elle ne trompe personne, car elle ne daigne pas mentir. L'Anglais porte dans la politique cette même horreur du mensonge qui l'honore dans la vie privée. Il sait se taire; il ne ment pas. Aussi, lorsqu'il est contraint de parler, parle-t-il souvent avec une franchise, pour ne pas dire une brutalité qui étonne. Il se prend à justifier les choses les plus étranges. Il les justifie comme il les fait, sans ménagement aucun. Copenhague, Quiberon, Parga, le droit de visite, le blocus sur le papier, que sais-je? tout lui est égal, lorsque l'intérêt de son pays lui paraît l'exiger.

C'est ainsi que si un cabinet anglais, si un parti arrivé au pouvoir (en Angleterre, ce ne sont pas des hommes, des individus, qui prennent les affaires, c'est toujours un parti), parvenait à se convaincre, que, pour apaiser les agitations intérieures de son pays et trouver de nouveaux débouchés à sa

prodigieuse industrie, il fallût une puissante diversion à l'extérieur, il n'hésiterait pas un instant à engager la lutte, à tort ou à raison, dans l'Occident ou dans l'Orient, peu importe. Les Anglais sont des hommes complètement différens, selon qu'ils se placent au point de vue de la vie privée ou bien au point de vue politique. La politique n'est pour eux qu'une combinaison de l'esprit; c'est de l'algèbre. Lisez l'histoire de leurs conquêtes dans l'Inde. Machiavel n'est plus qu'un enfant.

On se tromperait également si on croyait que l'état de ses finances serait pour l'Angleterre un obstacle insurmontable à toute entreprise hardie et coûteuse. Aurions-nous donc déjà oublié les énormes sacrifices qu'elle n'a pas craint de faire dans sa lutte avec l'empereur? Les hommes accoutumés aux grandes affaires et aux gros bénéfices ne redoutent pas les dépenses. En cela aussi ils sont très hardis. Pour une expédition nationale, et toute conquête est *nationale* en Angleterre, il n'est pas de cabinet qui ne trouve argent et crédit, des prêteurs complaisans et des contribuables résignés. C'est le pays où l'esprit politique détermine un particulier à mettre des sommes énormes au service d'un comité électoral. Ce sont là des moyens de corruption, des mœurs politiques qui nous révoltent. Est-il moins vrai que ces faits prouvent en même temps une ardeur, une énergie, une puissance de volonté contre laquelle il est certes permis de se mettre en garde, au point de vue de la politique extérieure?

Résumons-nous; s'il est encore possible que la question d'Orient s'ajourne pour quelques années, que Méhémet-Ali accepte l'hatti-shériff amendé, que les Candiotes soient écrasés ou qu'ils transigent, que les troubles de l'Arabie, de la Syrie, de la Thessalie, de la Macédoine, s'apaisent ou ne s'élèvent pas du moins jusqu'à un fait de révolution, et que la Russie elle-même se résigne à une prolongation du *statu quo,* il n'est pas moins vrai que plus d'un épais nuage paraît s'amonceler dans ce moment à l'horizon du côté de l'Orient. Le traité du 15 juillet, loin de tout calmer, a porté partout le trouble et l'agitation. Les populations chrétiennes n'ont pas vu dans l'expédition de Beyrouth la victoire du souverain sur le vassal, mais le triomphe de la croix sur le croissant. Le bon sens des masses leur a fait comprendre ce que nous avons souvent dit : — En frappant Méhémet-Ali, c'est l'empire que vous affaiblissez. — Si les évènemens ne sont pas arrêtés dans leur cours, bientôt il ne s'agira plus en Orient de mettre le sultan d'accord avec un de ses pachas, il s'agira de l'empire lui-même, de l'équilibre européen, de la paix du monde, et cela en présence de deux immenses ambitions, l'ambition russe, l'ambition britannique, prêtes également, selon les circonstances et selon leurs intérêts, à s'allier et à se combattre, à s'allier aujourd'hui, à s'attaquer demain, et réciproquement.

Au milieu de ces circonstances et de ces possibilités, nous ne voulons pas encore dire de ces probabilités, quelle est notre situation? Nous ne voulons rien exagérer; nous ne voulons d'injustice pour personne. Si l'optimisme sys-

tématique peut quelquefois paraître niais, le pessimisme systématique mériterait une épithète plus sévère encore.

La France, quoi qu'on en dise, possède tous les moyens matériels que la prévoyance politique recommande à une nation qui a souci de ses intérêts et de sa dignité. Le traité du 15 juillet n'a pas été sans utilité pour nous : en nous blessant, il nous a réveillés. Nous nous sommes aperçus tout à coup que les psalmodies des philantropes et des humanitaires avaient par trop endormi notre esprit politique; que, s'il nous faut des navettes, il nous faut aussi des fusils; que les chevaux de diligence ne marcheraient pas long-temps en sûreté si nous manquions de chevaux de dragons et de cuirassiers, et que, s'il est utile de sillonner le pays de chemins de fer, il n'est pas moins nécessaire de réparer nos places fortes et de ne pas laisser dépérir notre marine militaire.

La France est armée, et, quoi qu'on fasse, elle restera armée, sauf à proportionner l'effectif de ses armemens aux mouvemens de la politique générale. Si le gouvernement n'a pas obtenu pour l'organisation de l'armée, et surtout pour la réserve, les ressources que lui promettait le projet de loi sur le recrutement, il doit se l'imputer. Il n'avait qu'à simplifier son projet, à en extraire les deux ou trois dispositions qui étaient fondamentales, et à réserver tout le reste pour un projet plus mûrement élaboré. La loi ainsi réduite aurait été votée dans cette session. On a insisté; on a voulu en quelque sorte contraindre la chambre des pairs à voter la loi tout entière sans le moindre amendement. La chambre a usé de son droit; elle a bien fait. Le gouvernement a retiré le projet : c'était aussi son droit. Nul ne peut s'en plaindre; le gouvernement peut, sauf la responsabilité des ministres, retirer un projet qui se discute, comme il peut proposer à la couronne de ne pas sanctionner un projet adopté. Seulement il a prouvé, en le retirant, ou que le projet ne lui tenait pas fort à cœur, ou qu'il n'a pas effectivement le pouvoir de rappeler à Paris un nombre suffisant de députés; c'est dire en d'autres termes qu'en fait la chambre des députés clot elle-même sa session.

Au reste, l'ajournement de ces mesures ne désarme point le pays. Les crédits supplémentaires ont été votés à une grande majorité. La loi sur les travaux publics extraordinaires sera également adoptée. L'essentiel est dans les fortifications et les arsenaux, dans tout ce qui ne peut s'improviser. La France ne manquera jamais d'hommes qui, au bout de quelques semaines, pourront sans fatuité déposer le nom de recrues et s'appeler des soldats.

Si les moyens matériels ne nous manquent pas, si le pays a su prendre, au prix de grands sacrifices, une attitude conforme à ses vrais intérêts et à sa dignité, est-ce la force morale qui pourrait lui faire défaut dans des circonstances que nous sommes loin d'appeler de nos vœux, mais qui ne sont cependant pas chose impossible?

Sans doute le pays veut la paix, il en désire sincèrement le maintien, il en apprécie les bienfaits, et il lui serait douloureux de se voir tout à coup dé-

tourné de ces voies d'amélioration et de progrès où il se trouve si heureusement engagé.

Ce sentiment a cependant ses bornes; l'Europe a pu le voir au 15 juillet. Quoi qu'en aient dit les raisonneurs posthumes, la France avait trouvé tout simple que son gouvernement prît immédiatement, même par ordonnance, une attitude imposante, un maintien sévère, vis-à-vis de l'étranger. La France n'est pas ambitieuse de conquêtes, cela est vrai; elle n'éprouve aucune impatience de ses frontières actuelles. La chanson sur le *vert et libre* Rhin n'est bonne tout au plus qu'à charmer l'oisiveté quelque peu niaise des tabagies teutoniques; on lui fait trop d'honneur de la prendre au sérieux.

Mais si la France ne songe pas à s'agrandir, elle est encore moins disposée à s'abaisser. Encore une fois l'Europe le sait, et nous sommes convaincus qu'elle ne voudrait à aucun prix jouer une seconde fois le jeu des Palmerston et des Ponsonby.

Loin de là. Si les complications de l'Orient devenaient de plus en plus sérieuses, c'est vers la France que se tourneraient, avec une juste sollicitude, les regards de tous les cabinets. Le rôle de la France serait des plus importans. Il n'y aurait alors que trois hypothèses possibles : le concert européen; la Russie et l'Angleterre se séparant, par un pacte particulier, des autres puissances; enfin, la Russie et l'Angleterre suivant des routes opposées. Dans cette troisième hypothèse, ce serait sans doute la Russie qui, sous l'inspiration exclusive du principe russe, se détacherait seule de l'alliance européenne. Dans chacune de ces suppositions, l'Europe ne pourrait se passer de la coopération de la France. Elle lui serait également nécessaire et pour régler la question orientale par un accord durable et sérieux, et pour s'opposer avec succès aux efforts de ceux qui essaieraient de troubler à leur profit l'équilibre européen.

La situation de la France, loin d'être mauvaise, serait au contraire de nature à rehausser son influence en Europe, à lui conserver du moins le haut rang qui lui appartient. Si ce résultat n'était pas obtenu, il faudrait reconnaître que le cabinet aurait manqué aux circonstances.

Loin de nous la pensée de rabaisser ces considérations jusqu'au dénigrement et à la satire. Nous nous plaisons à reconnaître tout ce que le cabinet du 29 octobre renferme de capacité, d'expérience, de hautes lumières. Ce que nous redoutons pour lui, et en conséquence pour le pays et pour notre situation en Europe, c'est l'état des partis chez nous, et par là la situation de ces ministères qui se succèdent avec une rapidité qui serait ridicule, si elle n'était pas effrayante. Ce que nous redoutons, c'est la faiblesse qui paraît incurable de ces administrations qu'un rien inquiète, qu'un rien ébranle, qu'un rien peut renverser. Comment se préoccuper fortement, avec suite, avec persévérance, des affaires extérieures, de ces affaires si graves, si délicates, si compliquées, lorsqu'on est tous les jours, à chaque instant, aux prises, non avec des partis forts et compacts, mais avec mille individualités puissantes, lors-

qu'il faut parler mille langages, étudier mille nuances, ménager mille caprices, et dépenser en ces misères le temps, la parole, la pensée, le travail et la vie?

Nous ne nous méfions pas des hommes, mais des circonstances où ils se trouvent placés Ce que nous voudrions, quel que soit d'ailleurs le cabinet, c'est une administration qui parvînt enfin à reconstituer dans les chambres une de ces majorités sans lesquelles la politique extérieure ne peut être conduite avec l'esprit de suite et de prévoyance qui doit appartenir au cabinet d'une grande puissance.

Sans doute les démocraties ne comportent pas, nous l'avons souvent dit, ces organisations parlementaires fortes et compactes dont la vieille Angleterre avait donné l'exemple et le modèle; mais on a exagéré chez nous même les tendances de la démocratie.

D'ailleurs, n'est-il pas évident que le cabinet n'a vécu jusqu'ici que d'une vie en quelque sorte provisoire? qu'il a dû s'appuyer tour à tour des opinions les moins homogènes, et que cette portion du centre gauche qui a voté d'ordinaire avec les centres, était encore plus préoccupée du renversement de l'ancien cabinet que de la fondation du nouveau?

Ces remarques ne sont pas un reproche. Il fallait exister d'abord et traverser le moins mal possible la session qui s'ouvrait à la naissance même du ministère.

Mais la session touche à son terme. Le cabinet est trop éclairé pour ne pas comprendre que cette vie provisoire ne pourrait se traîner au travers de la session prochaine. Il faut trouver l'élixir de vie ou succomber.

Parlons sans figures. Ou le ministère trouvera les moyens de cimenter l'union d'une fraction du centre gauche avec les centres, ou son existence sera tous les jours compromise; il sera tous les jours à la merci d'un vote, d'un mouvement d'humeur, d'une combinaison nouvelle.

Le centre gauche a des doctrines, des précédens, des engagemens; on ne peut exiger de lui qu'il les abdique. Il s'abdiquerait lui-même. Aussi la question pratique est toute simple. Une transaction, une transaction dans les choses, est-elle possible entre une portion du centre gauche et les centres? En d'autres termes, les centres peuvent-ils enfin consentir à certaines concessions, accomplir aujourd'hui ce qu'ils n'ont jamais proclamé impossible, mais ce qu'ils ont toujours ajourné?

Nous ne nous chargeons pas de la réponse. Nous ne sommes ici qu'historien. En fait, c'est là la question, la clé de la situation. Nous posons le problème. Ce n'est pas à nous qu'il appartient de le résoudre.

— Le Théâtre-Français ne chôme pas; il n'y a pas pour lui de saison d'été. Pendant que le plus brillant et le plus royal de ses jeunes talens est allé faire croisade pour Racine et Corneille outre Manche, les débuts ici se multiplient; il y en a eu d'heureux. Le Molière va toujours; en attendant une autre Céli-

mène, s'il en est encore, on a dans Mlle Brohan une jolie soubrette déjà assez *forte en gueule* et toute façonnée. Les pièces nouvelles elles-mêmes ne cessent pas. Les académiciens et ceux qui veulent l'être paient de leur personne. Après M. Alexandre Soumet, voilà M. Alexandre Dumas qui arrive *dare dare* de Florence pour pousser la veine heureuse que quelques-uns ont grand tort, selon nous, de lui reprocher, car elle est toute naturelle chez lui, elle amuse, elle repose de ces grands drames passionnés sans doute, mais un peu échevelés, que prodiguait sa jeunesse et que la jeunesse seule pouvait tout-à-fait goûter. On a eu beau vouloir réformer et *enfoncer* nos pères, on y revient. L'essentiel est d'y revenir de bonne grace et en fils de la maison. Cette fois encore, comme dans *Mademoiselle de Belle-Isle*, c'est *Un Mariage sous Louis XV;* à la bonne heure! on n'en sortira pas.

Nous n'avons point à raconter la pièce de M. Dumas; l'intérêt de sa comédie repose beaucoup moins sur la donnée même, qui est fort simple, que sur les développemens plus ou moins piquans que l'auteur en a tirés. Remarquons pourtant tout d'abord que l'auteur s'acclimate : dans *Un Mariage sous Louis XV,* sauf le dernier acte, l'allure comique est conservée toujours; l'analyse fine et gaie des passions suffit constamment à occuper, à éveiller l'attention. Dans *Mademoiselle de Belle-Isle,* le drame se montrait encore, l'émotion prétendait usurper sur le sourire; en plus d'une scène, le côté *régence* et capricieusement rajeuni ou vieilli s'effaçait devant un ton trop moderne; les fines réparties de Richelieu se croisaient avec des ressouvenirs un peu délirans de *Teresa* et d'*Antony*. Dans *Un Mariage sous Louis XV*, la peinture du XVIIIe siècle a gagné du moins en unité et en vérité. Les deux rôles les plus sérieux même de la pièce, ceux du chevalier et du commandeur, ne s'écartent jamais du ton qui sied à la comédie. Pendant les quatre premiers actes, pendant le premier et le quatrième surtout, l'impression de gaieté, de curiosité joyeuse, se soutient à merveille. Tout se passe en vives causeries, en incidens assez aimables; on est en plein XVIIIe siècle enfin. Nous n'ignorons pas qu'on a exprimé sur la pièce de M. Dumas une opinion toute différente de celle-ci. On a reproché au peintre de n'être ni original, ni fidèle. Assurément, ayant à traiter une donnée à peu près semblable, Marivaux a fait tout autrement parler ses personnages; il a mis dans leur bouche un langage charmant, quoique plein d'afféterie; il a traduit les passions et l'esprit de son époque dans leurs plus fugitives nuances. Mais n'est-il pas une autre manière de nous peindre et de nous raconter le XVIIIe siècle, surtout à distance? Tout s'est-il passé alors en conversations subtiles et maniérées? Le siècle n'a-t-il point eu aussi un côté essentiellement dramatique, aventureux, mobile, folles intrigues, paris téméraires, liaisons capricieusement dénouées, la part qu'a choisie M. Dumas enfin?

Nous ne croyons pas non plus qu'on puisse reprocher sérieusement à la pièce nouvelle de manquer d'originalité. Jamais, au contraire, cette spirituelle entente de la scène, qui est une des qualités distinctives du talent de M. Dumas, ne s'est montrée plus clairement que dans quelques parties d'*Un*

Mariage sous Louis XV. Rien qu'à examiner la façon et la mise en train, on pourrait deviner la main du faiseur. Si on peut reprocher à M. Dumas de trop négliger l'exécution de ses plans, d'ébaucher plutôt que d'arrêter le style de ses drames, on ne saurait lui contester sa supériorité dans cette science délicate de l'agencement d'une pièce, où M. Scribe est un maître. N'a-t-il pas trop compté dessus cette fois, et les ressorts n'eussent-ils pas mieux joué encore en se resserrant? Quelques longueurs, en un mot, n'auraient-elles pu disparaître, et, grace à une recherche plus assidue de la concentration, le succès mérité qu'a obtenu la comédie de M. Dumas n'aurait-il pas été plus franc, plus complet? Quoi qu'il en soit, l'ensemble élégant et spirituel a fait oublier les imperfections de détail. On a applaudi la pièce nouvelle, et on y reviendra. En ces temps d'affaissement littéraire, c'est quelque chose qu'une œuvre heureusement et facilement venue, qui délasse l'esprit fatigué de tant d'essais maladroits et d'avortemens laborieux.

Quelques jours après la première représentation de cette comédie, jouée, n'oublions pas de le dire, avec beaucoup de grace et de distinction, le Théâtre-Français a repris *Hernani*, le plus lyrique, sinon le plus complet des drames de M. Hugo. C'est toujours un sujet d'étude intéressant que l'attitude du public en présence de cette œuvre dont l'apparition souleva autrefois tant d'orages et de rumeurs. Rien n'égale le calme, l'attention bienveillante et soutenue avec laquelle on écoute aujourd'hui ce drame plein de sève poétique, et « merveilleux comme un conte. » La reprise de l'*Amphitryon*, une des plus charmantes comédies de Molière, a suivi de près la reprise d'*Hernani*. Ainsi, le vieux répertoire côtoie sans cesse le nouveau. C'est assurément un des plus beaux priviléges du Théâtre-Français de pouvoir sans cesse placer, comme un vivant commentaire en regard des efforts parfois heureux du présent, les travaux glorieux et accomplis du passé.

— Ce n'est certes pas nous qui nous élèverons contre toute tentative ayant pour but d'introduire sur notre scène les chefs-d'œuvre étrangers; Gœthe, Schiller, Shakespeare, comme Weber, Mozart, Cimarosa, doivent, à notre sens, régner à côté des noms dont nous avons droit de nous enorgueillir. L'art n'admet pas de distinction dans la sphère élevée qu'il habite; son divin langage, qu'il se traduise en strophes cadencées, en mélodies harmonieuses, ne s'adresse qu'à l'intelligence, à la sensibilité humaine, n'exalte que le sentiment idéal, et lie dans une même chaîne fraternelle les heureux esprits qu'il a marqués au front. Mais autant la mission de faire connaître dans toute leur pureté les œuvres des maîtres nous semble louable et digne d'encouragemens, autant elle nous paraît sacrilége lorsqu'elle ne sert de prétexte qu'à dénaturer leur pensée, et à briser le moule d'où leur inspiration est sortie d'un seul jet.

Des trois partitions laissées par Weber, M. Berlioz a traduit *Freyschütz*, la seule qui fût parfaitement connue en France, et dont les proportions d'opéra comique ne pouvaient convenir à la scène où l'on voulait la produire. Des

récitatifs étaient nécessaires, Weber avait compris sous une tout autre forme le drame simple et touchant qu'il avait à traiter; mais à quoi bon se préoccuper de ces choses? L'Opéra n'a-t-il pas sous la main M. Berlioz, dont l'autorité, en fait d'art et de convenance, vaut bien celle de Weber? M. Berlioz pourvoira à tout; il n'est pas homme à s'effrayer de si peu, et le voisinage du grand compositeur, loin de l'épouvanter, ne lui donne qu'une modeste assurance. Aussi, faut-il le voir à l'œuvre! Avec quelle complaisance il se laisse aller à sa fantaisie, ne trouvant jamais l'espace assez vaste entre deux morceaux pour étaler tout à son aise sa traînante et fastidieuse mélopée, entourant cette musique vive et saisissante des liens de sa pensée confuse, fatiguant l'auditoire, écrasant les chanteurs, et jetant un manteau de plomb sur cette fantastique et merveilleuse conception!

Certes, s'il était un maître dont la forme dût être respectée, c'était Weber. A voir avec quel soin l'auteur de *Freyschütz* avait étudié chaque nuance, développé chaque caractère, depuis les sentimens les plus intimes jusqu'aux plus exaltés, on aurait dû comprendre de quelle importance devenait une déviation, quelque légère qu'elle fût, dans la route qu'il s'était tracée, et quelle étrange confusion y apporterait l'esprit maladroit qui voudrait s'imposer à l'œuvre du maître. On se demande pourquoi M. Berlioz n'a pas, au lieu du *Freyschütz*, qui lui offrait tant d'écueils, traduit la partition d'*Euryanthe*, dont les proportions grandioses et la forme épique étaient dans toutes les conditions voulues par l'Académie royale de Musique. Malheureusement, dans cet ouvrage, Weber s'est chargé de toute la besogne, les récitatifs y sont au complet; c'est peut-être à cause de cela que M. Berlioz l'a dédaigné. Pour ne rien négliger et compléter gaiement son ouvrage, le traducteur de *Freyschütz* a eu l'heureuse idée d'intercaller dans le cours du troisième acte des airs de ballet pris, l'un dans des fragmens d'*Oberon*, l'autre, le croirait-on? composé en entier de cet admirable morceau, *l'Invitation à la walse*, où la mélancolie, la passion, les fureurs jalouses, forment le plus puissant drame qui soit sorti du cerveau d'un poète. Les mélodies touchantes accompagnent les ronds de jambe des danseuses, les cris de rage et de désespoir se traduisent par les immenses entrechats des danseurs. Jamais parodie d'un chef-d'œuvre n'a été faite d'une façon plus maladroite et plus inconvenante. Était-ce à M. Berlioz, le détracteur forcené de tout pastiche et de tout potpourri, de renchérir encore sur les autres, et de porter une main imprudente sur ce qu'il y a de plus sacré au monde, les larmes d'un poète?

La mauvaise fortune qui s'est attachée dès les premiers jours à la nouvelle traduction de *Freyschütz*, semble de plus en plus étendre sa fatale influence sur chanteurs et choristes. A vrai dire, l'Opéra ne s'est guère mis en frais pour la combattre; jamais exécution et mise en scène n'ont été plus négligées. Les chœurs, partie si importante dans cet ouvrage, sont menés avec une mollesse, une incurie impardonnables; les femmes manquent presque toujours leur entrée dans le refrain de la chanson de Kilian. Le chœur des chasseurs est dit avec plus de soin; on y observe fidèlement les nuances indiquées par

l'auteur; c'est le seul morceau de la pièce où l'on pressente dans l'exécution une intention intelligente, où puissent revivre encore les souvenirs des chœurs allemands.

Mme Stoltz n'a rien compris au rôle d'Agathe. Toutes les charmantes intentions du compositeur s'effacent sous l'interprétation vulgaire de la cantatrice; dans le grand air du second acte, air qui, par son élan passionné, électrise les natures les moins impressionnables, Mme Stoltz reste aussi glacée, aussi terne qu'en chantant le récitatif de M. Berlioz. Mme Stoltz ne trouve son pendant que chez M. Marié, qui se fait, comme elle, un jeu des intonations et des mouvemens indiqués. Pour le jeune ténor, le texte de l'auteur n'existe plus du moment qu'il est en présence du public; dans tout le cours du rôle de Max, M. Marié a trouvé à peine une ou deux occasions de se faire applaudir d'une façon à peu près méritée; c'est avoir certainement du malheur quand on pense au succès qu'obtenait l'Allemand Haitzinger dans cette heureuse création de Weber, et au peu d'efforts qu'il semblait faire pour mettre en lumière les trésors de mélodie qu'y avait semés le compositeur.

On conçoit difficilement que l'Académie royale de Musique se soit résignée à mettre en scène un des plus beaux et des plus complets ouvrages de notre temps avec de semblables chanteurs. Le *Freyschütz* de Weber valait bien la peine qu'on fît taire les petites haines jalouses des *prime-donne* de l'endroit, et qu'on engageât Mlle Loëve, la cantatrice allemande qui est restée deux mois à la disposition de l'Opéra, et que, par une faiblesse inqualifiable, on a laissé partir. On aurait pu aussi employer à l'égard de Duprez, et pour lui rendre le rôle de Max abordable, les moyens dont on s'est servi pour faciliter le rôle d'Agathe à Mme Stoltz. Dans le cas même où l'une des tentatives que nous indiquons n'eût point réussi, on aurait du moins témoigné le désir sincère de rendre au génie de Weber l'hommage qui lui est dû.

NOUVEAUX PORTRAITS, par M. Charles Nodier (1). — Il faut le dire, on a beaucoup abusé des mélanges dans ce temps-ci, et presque chacun, sans se donner la patience d'attendre, de compléter, de coordonner, de rectifier, recueille au fur et à mesure les fragmens qu'il sème dans les journaux, comme pour régler de temps en temps avec le passé. Sans doute il ne faudrait pas trop se plaindre de cette méthode, car elle nous a valu des collections excellentes; en philosophie, par exemple, les fragmens de M. Cousin et de M. Jouffroy; en littérature, les charmans portraits de M. Sainte-Beuve; il ne faudrait pas trop s'en plaindre, car c'est là une des conditions même de la littérature actuelle. A mesure, en effet, que la presse a tenu plus de place, les meilleures plumes s'y sont vouées, les unes un peu, les autres tout-à-fait. Il y a

(1) Un vol. in-8°, chez Magen, quai des Augustins.

même, à l'heure qu'il est, plusieurs hommes distingués, plusieurs hommes éminens dans les lettres qui n'ont écrit que des articles de journaux. Ce serait donc une ingratitude maladroite de la presse de trop maltraiter ces sortes d'ouvrages et de dire du mal de ce qui a été sa vie propre, de blâmer en volumes ce qu'elle a loué en articles, en un mot, de médire d'elle-même, sous prétexte qu'elle a changé de format. Constatons seulement qu'on a singulièrement étendu le privilége, et qu'on a réuni bien des improvisations par trop incohérentes, par trop marquées d'*actualité*, comme on dit maintenant en mauvais français. Que de gens, jusqu'aux plus minces érudits, ont eu le fétichisme de leur pensée! Que de gens inconnus ont donné leurs *mélanges* complets! Il n'est pas, je crois, jusqu'à M. Berger (de Xivrey), qui n'ait fait imprimer le recueil de ses articles. Qu'est-il arrivé de là? C'est que les bons recueils ont un peu souffert du voisinage des mauvais, et que ce qui n'avait paru que médiocre, grace à l'isolement successif des articles, a paru détestable, une fois rapproché.

Si quelqu'un a usé et aussi abusé de la littérature de fragmens, c'est bien M. Nodier. Mais à quel talent, je le demande, cette dispersion et cette allure brisée vont-elles mieux? Qui y a mis plus de grace et de charme? La plupart des morceaux qui composent le dernier ouvrage de M. Nodier, les *Nouveaux Souvenirs* (1), sont déjà connus; il s'agit de Charlotte Corday, de Fouché, de Réal, d'une foule de personnages de la révolution, de Pichegru surtout, que M. Nodier veut absolument réhabiliter, et cela avec une persistance qui, devant l'inflexibilité de l'opinion, suppose une conviction vive. C'est la première fois que ces morceaux épars reparaissent ainsi coordonnés, et avec une unité que ma mémoire ne leur aurait pas supposée.

S'il est un livre au monde qui échappe à l'analyse, qui se dérobe au compte rendu, qui fuie devant la critique, quand la critique tâche d'abréger et d'extraire, ce sont bien les *Souvenirs* de M. Nodier. Ces riens de la jeunesse si habilement racontés, un certain tour d'imagination qui avive la réalité, ce laisser-aller, et, si j'osais dire, cette flanerie perpétuelle de la pensée, ce désordre savant du récit, un sentiment si réel et si désabusé des choses et des hommes, tant de malice fine et enjouée, tout cela se devine et ne se raconte pas. Peut-être l'art consommé du prosateur ne se déguise-t-il pas assez, et la simplicité est-elle parfois trop prévue, trop arrangée. Le flexible talent de M. Nodier brille bien plus à l'aise quand l'apprêt de la politique et de la couleur historique ne le préoccupe plus, et quand il mélange franchement la rêverie et le souvenir, comme dans ses nouvelles charmantes, *Amélie* ou *Clémentine*. Ici M. Nodier s'excuse souvent, beaucoup trop souvent, de ses redites qui n'en sont pas, de ses banalités qui sont au contraire la distinction même. A la longue, cela taquine, et, dans un moment de pique, on serait tenté de dire à l'auteur qu'il a raison, et qu'il rappelle très mal à propos au lecteur ce que le lecteur était si disposé à oublier.

(1) Un vol. in-8°; chez Magen, quai des Augustins.

Parmi les détails si curieux qu'il donne sur le procès de Babeuf, M. Nodier a parlé de Darthé, ce farouche beau-frère de Joseph Lebon, qui a laissé dans le nord de si terribles souvenirs, et qui fut seul condamné à mort avec Babeuf, comme apôtre de ces doctrines odieuses contre la propriété, dont le souvenir n'est pas encore éteint. M. Nodier assure que le silence absolu de Darthé contrasta à l'audience avec l'intarissable faconde de Babeuf. Darthé pourtant avait projeté une réponse qu'il devait lire au tribunal et qui est demeurée inédite; elle a pour titre : *Darthé patriote de* 89 *aux républicains ses frères et à ses juges*. Le hasard a mis l'autographe entre nos mains; il n'a pas moins de douze pages; en voici un court fragment : « Je n'eus jamais pu penser que j'aurais été arrêté comme ennemi d'une révolution qui fut dans mes principes avant qu'elle ne fût même parvenue au point d'anéantir toute espèce de despotisme... J'ai maintenant vingt-huit ans; j'étudiais en droit à Paris à l'époque de la révolution..... Je forçai, avec les généreux habitans de cette ville, l'hôtel des Invalides que le tyran avait désigné comme l'arsenal des armes qui devaient immoler les ennemis de la révolution. Fier de l'arme que j'y avais enlevée, je marchai à la conquête de la Bastille..... Je fus employé dans des détachemens envoyés pour protéger les convois de farine qui venaient approvisionner Paris... J'accompagnai les patriotes qui marchaient contre Versailles, repaire infâme de brigands contre-révolutionnaires... Ces occupations sans relâche altérèrent ma santé; je tombai malade et je retournai dans ma famille... Arrivé à Saint-Pol, mon pays natal, mes premiers soins furent d'y propager la haine des tyrans et l'amour du peuple. En 1791, mes compatriotes me nommèrent membre de la municipalité régénérée... Secrétaire du district, membre du directoire du Pas-de-Calais, j'eus l'honneur d'être du nombre de ces patriotes qu'on appelait maratistes; je signai une dénonciation contre le traître Roland, et toutes les adresses contre le tyran Capet... Quand j'eus été envoyé comme commissaire pour le recrutement des trois cent mille hommes dans le district de Montreuil, quand j'eus été envoyé aux troupes du Nord lors de la trahison de Dumouriez, la convention nationale déclara que j'avais bien mérité de la patrie... Après quelques autres missions, Potier, accusateur public, étant malade, le représentant du peuple Lebon me força, malgré mon refus et le peu d'usage, à remplir cette place. Mon patriotisme reconnu, plutôt que mes liaisons avec le représentant, me firent nommer à ce poste, que je remplis pendant deux mois avec la justice et la fermeté républicaines... Ma conduite s'est-elle un seul instant démentie? J'ose dire que non... Je braverai donc les haines particulières des aristocrates qui ont toujours vu en moi un ennemi gênant il est vrai, mais qui devait l'être... » — Telle est l'autobiographie de Darthé; je la recommande au perspicace auteur des *Souvenirs*.

ÉNÉSIDÈME, par M. Émile Saisset (1). — Pyrrhon, Énésidème et Sextus sont les trois plus grands noms de la philosophie sceptique; mais Pyrrhon n'a rien écrit, les ouvrages d'Énésidème sont perdus, et Sextus Empiricus, qui nous a conservé les argumens de ses devanciers, a passé facilement pour le maître d'une philosophie dont il n'est en réalité que l'historien. Pyrrhon n'a que l'honneur d'être le héros de la secte, l'homme aux aventures, le modèle achevé de la vie sceptique. La tradition, fort contestable du reste, nous apprend qu'il dédaignait d'éviter un précipice, ou de fuir devant un chien enragé, indifférent et incertain sur toutes choses. Le scepticisme, poussé dans ces rudes conséquences, a quelque chose en soi de si étrange et de si farouche, qu'il n'est pas à craindre que la morale publique en soit altérée. Mais que de sceptiques, par le monde, qui doutent de tous les principes, de la philosophie par conséquent, et de la morale, et qui ne consentent à admettre les faits dans la vie pratique que pour sauver les apparences! On raconte qu'étant avec ses amis sur un vaisseau en danger de périr, Pyrrhon demeura seul inaccessible à la crainte; et montrant à ceux qui l'entouraient un pourceau qui se trouvait là et qui mangeait à son ordinaire : Voilà, dit-il, la véritable indifférence, et la véritable philosophie. Fasse qui voudra son profit de cet exemple et de cette maxime. Mais cherchez-vous la morale qui ressort de ces beaux principes : Anaxarque, le maître de Pyrrhon, étant tombé dans un puits, Pyrrhon passa outre sans daigner lui tendre la main; et Anaxarque l'approuva de cette indifférence. L'approbation est étrange, mais par malheur le fait qui l'a provoquée ne l'était pas. Voilà qui fait bien voir, assurément, l'utilité de donner à la morale, à la science, une base solide; or, étudier les fondemens de la science, n'est-ce pas étudier et combattre le scepticisme? C'est une étude d'ailleurs pleine d'intérêt et de passion, quoiqu'elle semble au permier coup d'œil si abstraite et si subtile. Car n'est-ce pas elle qui nous fait voir « la superbe raison invinciblement froissée par ses propres armes, et l'homme en révolte sanglante contre l'homme? »

Jamais cette révolte n'a été plus complète et plus dangereuse que dans Énésidème. En employant avec habileté les passages de Diogène, d'Eusèbe et de Photius, M. Émile Saisset est parvenu à tirer des livres de Sextus Empiricus une exposition complète du scepticisme d'Énésidème, et des moyens dont il usait pour l'établir. C'est une réhabilitation qui sera fatale à la gloire de Sextus; et Énésidème ne peut que gagner d'ailleurs à se trouver traduit dans une langue élégante, claire, concise. La prolixité de Sextus est bien inutile quand il s'agit du scepticisme; et quand on a une fois posé l'objection, on peut s'en rapporter à l'esprit humain qui saura la tourner et retourner de cent façons, et qui n'en découvrira que trop tôt la profondeur. Une seule phrase de Montaigne renferme Sextus presque tout entier : « Pour juger, dit-il, des apparences que nous recevons des sujets, il nous faudrait un instrument judicatoire; pour vérifier cet instrument, il nous y fault de la démonstration; pour

(1) Joubert, éditeur, rue des Grés, 14

vérifier la démonstration, un instrument; nous voylà au rouet. Puisque les sens ne peuvent arrêter notre dispute, étant pleins euls-mêmes d'incertitude, il faut que ce soit la raison; auculne raison ne s'établira sans une aultre raison : nous voilà à reculons jusqu'à l'infini. »

Énésidème a du reste construit son scepticisme avec un grand appareil; il a fait du doute une science régulière. La question logique, la plus radicale de toutes, puisqu'elle conteste la légitimité de nos facultés intellectuelles; la question métaphysique, qui détruit entre les êtres tout autre lien que celui de juxtaposition, en ôtant jusqu'à l'idé de cause et d'effet; la question morale qui traduit les mêmes doctrines sous une autre forme pour la pratique de la vie; Énésidème a parcouru tout cet arsenal du doute, et la souveraineté de la raison humaine n'a été depuis attaquée que par les mêmes armes. Hume et Kant ne sont sur ce point que les continuateurs d'Énésidème. N'est-ce pas là une belle louange, pour un philosophe du premier siècle de notre ère?

Tout homme qui a des lettres, et qui a touché même du bout des doigts les matières philosophiques, sait assez que le repos d'esprit ne se rencontre guère dans la science, et que la métaphysique est bien loin d'être inexpugnable comme la géométrie. C'est peut-être pour s'encourager eux-mêmes, et pour chasser ces mauvaises pensées, que les grands fabricateurs de systèmes ont coutume de célébrer la sérénité de leur ame, et de se montrer à nous parfaitement rassurés sur l'excellence de leurs constructions fragiles. Qui ne sait les apologies de Malebranche pour les esprits animaux, la naïve admiration de Leibnitz pour son harmonie préétablie, et cette béatitude que Spinosa promet à quiconque admettra le panthéisme sur la foi de ses théorêmes? Sextus Empiricus n'a pas une confiance moins robuste dans la grande vertu de son remède. « Il en est, dit-il, du philosophe sceptique à peu près comme du peintre Appelles qui voulant représenter l'écume d'un cheval, et désespérant de son entreprise, jeta contre son tableau l'éponge dont il nettoyait ses pinceaux. L'éponge atteignit le cheval et en imita parfaitement l'écume. C'est ainsi que les sceptiques essayèrent à l'origine d'obtenir la sérénité de l'ame, en résolvant les contradictions; n'y pouvant parvenir, ils doutèrent, et aussitôt leur doute fut suivi de la sérénité comme un corps l'est de son ombre. » Voilà bien le sceptique tranquille et satisfait, et faisant vanité d'être sceptique; celui dont Pascal a dit, qu'il n'avait point de termes pour qualifier une si extravagante créature.

M. Émile Saisset ne s'est pas contenté de dépenser beaucoup de science et d'érudition pour retrouver toute la philosophie d'Énésidème; il l'a combattue pied à pied, avec esprit, avec finesse; et s'il n'a pas triomphé de ce rude adversaire, c'est qu'il n'est guère facile en vérité de triompher d'un sceptique. Dans ces discussions radicales, chacun combat pour établir nettement la position de son parti, sans aucune chance de faire des prosélytes. M. Émile Saisset est du parti du bon sens et de la saine philosophie, et ceux qui le liront ne seront guère tentés, assurément, de se mettre avec Énésidème contre lui. Un sceptique achevé n'en guérirait pas; car c'est une maladie incurable. Toutes

ces discussions sont pleines d'intérêt; et le mémoire de M. Émile Saisset est une publication très importante, et qui lui fait le plus grand honneur. C'est un style ferme et clair, une dialectique serrée, une intelligence étendue des questions les plus difficiles.

M. Schwalbé, qui publie un gros volume sur le *Parménide* de Platon (1), MM. Pierron et Zévort, qui traduisent la *Métaphysique* d'Aristote (2), n'ont pu avoir, eux aussi, d'autre ambition que celle d'être utiles à l'érudition et à la science. Il leur a fallu compulser bien des manuscrits, remuer bien des infolios, dévorer des commentaires bien extravagans; et quand ils nous donnent le fruit de tant d'années de travaux, et d'une connaissance si approfondie de la langue et de la philosophie grecques, qui s'en inquiète en France? Qui consent à y songer seulement? Qui ira voir dans M. Schwalbé les cinquante-quatre objections d'Aristote contre la théorie des idées de Platon, et les cinquante-quatre réponses de M. Schwalbé, partisan zélé de cette théorie? Tout cela se passe entre gens du métier, et le public ne daigne pas s'en apercevoir. O scholastiques du XIXe siècle, si vous nous aviez fait quelque conte bleu, ou seulement un nouveau système du monde!

Nous n'avions jusqu'à présent dans notre langue que le XIIe livre de la *Métaphysique,* traduit par M. Cousin; et ce morceau est assurément un des plus importans de l'ouvrage, car il contient les opinions d'Aristote sur la nature de Dieu et la production du monde. Mais ce livre même n'est que l'esquisse d'un ouvrage plus étendu qu'Aristote devait consacrer à la théodicée, et il est presque impossible de comprendre les doctrines qu'il renferme, si on le sépare des autres livres de la métaphysique qui lui servent à la fois d'introduction et de commentaire. M. Pierron nous a donné les quatorze livres, accompagnés de notes et de discussions scientifiques; c'est une traduction conçue dans un excellent système, et qui fait honneur à la fois à l'érudition de l'auteur comme helléniste, et à sa connaissance particulière de la langue et des idées d'Aristote. Pour entreprendre et mener à bien une pareille entreprise, il a fallu non-seulement du mérite, mais un grand amour de la philosophie, et un véritable dévouement.

M. Secrétan, de Lausanne, est aussi un de ces esprits sincères; mais il ne remonte pas si haut dans l'histoire. Il nous a donné une exposition fort claire du système de Leibnitz, à laquelle il a joint ce qu'il appelle l'esquisse d'une théodicée fondée par le principe de la liberté. Il y a quelque modestie de la part de M. Secrétan à exposer ainsi ses idées sur un point capital d'une manière nécessairement incomplète, et à placer l'exposition de ses propres doctrines aussitôt après celle qu'il nous a donnée de la théodicée de Leibnitz. M. Secrétan pense que le Dieu qui a produit le monde, aurait pu ne pas le produire; qu'il l'a produit *par amour pour la créature à venir,* et que le bien est devenu le bien par cela seul que Dieu l'a choisi, dans sa liberté absolue.

(1) Brockaus et Avenarius, rue de Richelieu, 60.
(2) Ébrard, éditeur, rue des Mathurins-Saint-Jacques. 24.

Si Dieu avait fait un choix contraire, ce que nous appelons aujourd'hui le mal, serait le bien par excellence. Cette doctrine que M. Secrétan ne donne pas pour sienne, lui inspire un enthousiasme sans bornes. « C'est grand, dit-il, c'est simple, c'est beau, c'est vrai! » Il y a quelque exagération dans cet éloge, dans le dernier trait surtout. Nous n'aurions pas mis là cet éloge; mais puisqu'il y est, à Dieu ne plaise que nous nous chargions de l'en ôter. M. Secrétan, qui ne craint pas les rapprochemens, rapporte en note un propos assez méchant de Leibnitz contre Puffendorf et Barbeyrac, qui soutenaient l'opinion même de notre professeur de Lausanne. Ce rapprochement-ci en effet n'est pas à redouter pour M. Secrétan, et personne ne dira de lui « que son opinion ne doit pas être comptée sur cette matière. » Il nous permettra de dire, cependant, malgré l'estime que nous inspire son talent, que sa réfutation de Leibnitz est peut-être un peu aventureuse. Quelque grands philosophes qu'ait produits l'Allemagne dans ces derniers temps, le système de Leibnitz peut encore se défendre, à côté des leurs, et la doctrine du progrès ne nous oblige pas à croire que les derniers venus ont nécessairement raison. M. Secrétan expose et discute toutes ces théories, en homme qui en possède la complète intelligence; et cet opuscule nous promet dans peu un livre de mérite. Pourquoi M. Secrétan, qui se trouve placé à Lausanne, entre l'Allemagne et la France, ne nous donnerait-il pas une histoire de la philosophie allemande dans ces derniers temps? Ceux qui, en très petit nombre, ont essayé jusqu'ici de remplir cette tâche, l'ont fait, il faut le dire, en véritables Allemands, et leurs études les ont fait passer à l'ennemi. Ce qu'il nous faut, c'est une histoire *française* de la philosophie allemande, une histoire qui n'ait aucune prétention à la profondeur, mais qui en ait beaucoup en revanche à la clarté, à la précision, au sens commun. M. Secrétan ne doit pas être étonné que nous le mettions si résolument de notre parti; il est Français; il est de l'université de Lausanne, et à Lausanne on enseigne dans notre langue et on pense dans notre langue. Nous devons être fiers de notre parenté avec cette université de Lausanne, qui compte des professeurs tels que MM. Monnard, Secrétan, Zundell; n'est-ce pas là que M. Sainte-Beuve a esquissé pour la première fois cette histoire de Port-Royal dont il nous a fait depuis un si admirable livre, et l'année dernière encore, l'université de Lausanne n'avait-elle pas M. Mickiewicz, cette gloire de la Pologne, que ce pauvre grand peuple partage aujourd'hui fraternellement avec nous?

V. DE MARS.

TABLE

DES MATIÈRES DU VINGT-SIXIÈME VOLUME.

(QUATRIÈME SÉRIE.)

LOUIS PEISSE. — Le Salon de 1841. 5
COMTE DE SUZANNET. — Les Provinces du Caucase sous la Domination russe 50
THÉOPHILE GAUTIER. — *La Divine Épopée*, de M. Alexandre Soumet. 107
X. MARMIER — La Hollande. — III. Le Helder. 127
. . . . — Politique extérieure. — L'Espagne, Espartero. 154
Chronique de la Quinzaine. — Histoire politique. 168

A. DE JANCIGNY. — Progrès de la Puissance Anglaise en Chine et dans l'Inde. — I. Expédition de Chine. — II. L'Inde britannique en 1840. . . 177
ARTHUR DE GOBINEAU. — Capodistrias. — I. *Correspondance politique et privée du comte Capodistrias.* — II. *Mémoires sur le comte Capodistrias.* 234
PAUL DE MUSSET. — Madame de La Guette. 272
PHILARÈTE CHASLES. — Scènes de la Vie privée dans l'Amérique du Nord. — *The Clockmaker*, by Haliburton. 306
AUGUSTE BARBIER. — Hymne à la Famille. 326
Chronique de la Quinzaine. — Histoire politique. 330

CHARLES MAGNIN. — Historiens modernes de la France. — I. Augustin Thierry. 341
FRÉDÉRIC MERCEY. — L'Écosse en 1840. 363
SAINT-MARC GIRARDIN. — De la Domination des Carthaginois et des Romains en Afrique, comparée avec la Domination française. 1re partie. 408
LÉON GOZLAN. — Le Capitaine Gueux. 446
A. COCHUT. — Revue littéraire. — *Les Réformateurs modernes.* — Publications socialistes. 468
Revue musicale. 485
Chronique de la Quinzaine. — Histoire politique. 496

L. DE LAVERGNE. — Le Cardinal Ximenès. 505
SAINTE-BEUVE. — Anciens Poètes français. — Jean Bertaut. 557
P. DUVERGIER DE HAURANNE. — *Du Gouvernement représentatif en France et en Angleterre*, de M. L. de Carné. 577
JULES SIMON. — *Essai d'un Traité complet de Philosophie au point de vue du Catholicisme et du Progrès*, par M. Buchez. 601
X. MARMIER. — Revue littéraire de l'Allemagne. 627
Chronique de la Quinzaine. — Histoire politique. 656
. . . . — Un Procès de presse à Bombay. 664

PHILARÈTE CHASLES. — Franklin. 669
GEORGE SAND. — Quelques réflexions sur Jean-Jacques Rousseau. . . 703
J.-J. AMPÈRE. — Anciens Auteurs français. — Amyot. 717
COMTESSE MERLIN. — Les Esclaves dans les Colonies espagnoles. . . 734
. . . . — De la Cour des Comptes et du dernier Rapport au Roi. . . . 770
ALPHONSE DE LAMARTINE. — La Marseillaise de la Paix. 794
Chronique de la Quinzaine. — Histoire politique. 800

LERMINIER. — De l'Arianisme. — *Athanase-le-Grand et l'Église de son temps en lutte avec l'Arianisme*, de Moelher. 813
CHARLES MAGNIN. — Académie française. — Réception de M. V. Hugo. 840
X. MARMIER. — La Hollande. — IV. Littérature moderne. 854
GEORGE SAND. — Mouny-Robin. 887
THÉOPHILE GAUTIER. — Revue littéraire. — Poésies nouvelles. . . 906
PHILARÈTE CHASLES. — Littérature anglaise. — *Night and Morning*, d'Édouard Lytton Bulwer. 919
EDGAR QUINET. — Le Rhin. — A M. de Lamartine. 932
Chronique de la Quinzaine. — Histoire politique. 937

ERRATA.

Page **220**, ligne **3** de la seconde note, au lieu de : *Mir-Motrad-Dally*, lisez : Nûr-Mourad-Aly.

Page **221**, ligne **3** de la première note, au lieu de : *Karrak-Singh*, lisez : Shère-Singh.

Page **223**, ligne **38**, au lieu de : *Razia*, lisez : Tazia.

Page **225**, ligne **14**, au lieu de : *dominante*, lisez : imminente.

Page **550**, ligne **22**, au lieu de : *qui avait seize ans*, lisez : qui avait deux ans.

Page **670**, ligne **29**, au lieu de : *Cambridge*, lisez : Oxford.